

# Hortissia : chroniques d'une justice à venir

## 1. Débuter

Les chaises étaient dures, les lumières un peu trop vives. Jonathan Andrews était un gars comme tant d'autres en train de vivre un moment décisif de son existence dans la morosité d'une salle d'attente.

Il venait de faire une nuit blanche, et les puissants spots de la petite pièce semblaient se repaître de la douleur latente qui pulsait avec son coeur, plongeant leur éclat indélicat dans les couloirs de ses émotions.

Ses jambes s'agitaient d'impatience. Alors, pour tromper l'ennui, il décida de jeter un coup d'oeil circulaire sur la petite pièce qu'il était le seul à occuper.

Elle se situait au bout d'un long couloir dont elle n'était séparée que par un léger décrochement du mur. C'était un couloir très large et agité par les nombreuses personnes qui le traversaient en tous sens. En tout, il devait bien y avoir trente portes, quinze de chaque côté. En se penchant et en tournant la tête sur la droite, il pouvait voir les employés aller de bureau en bureau en les faisant claquer dans une grande cacophonie de percussions. Une petite femme brune et un peu ronde, la trentaine, paraissait d'ailleurs avoir pour tâche de franchir chaque porte. Elle tenait une grande pile de papiers dans ses bras épais et entraînait dans toutes les pièces les unes après les autres. Pour l'instant, elle en était à la troisième porte à gauche, tout au fond. Elle restait une vingtaine de secondes puis passait au bureau suivant. Il la distinguait parfois difficilement à travers la brume humaine de la foule.

Bon.

La pièce - si on peut appeler une pièce un bout mal fermé et réduit d'un corridor - était en elle-même vraiment minimaliste. En-dehors des éclairages, tout était sombre : l'unique toile décorative, traditionnelle dans ces endroits, représentait une chasse à courre à la mode du Moyen Âge, mais dans une forêt qu'on aurait crue habitée par des esprits démoniaques, comme si ç'avait été la dernière création d'un artiste ayant déjà planifié sa mort. Les couleurs estivales qu'on pouvait attendre d'un tableau de ce genre étaient absentes, et la représentation des personnages ne transmettait pas de mouvement. Ils étaient comme figés dans un seul mouvement d'une chasse éternelle et hantée. Ça, c'était sur le mur d'en face, à un mètre cinquante de distance à peine.

Plus à gauche, il y avait une pile de trois chaises à l'envers, contre lesquelles reposait négligemment un balai. Mais apparemment, le balai n'avait pas servi ici-même depuis longtemps, à en croire la couche de poussière. « On me fait attendre dans le débarras », songea Jonathan.

À sa gauche, le réduit finissait sur une ultime porte marquée « Privé » et qui semblait ne pas être ouverte ni nettoyée souvent. Il y avait trois autres chaises bien alignées contre le mur, à côté de lui, qu'on aurait pu entendre soupirer d'ennui.

Et c'était tout. Son regard se reposa déjà sur ses jambes toujours secouées de petits spasmes. Alors le voilà qui, penché, de nouveau observait le couloir à sa droite. Il était difficile de compter les personnes qui l'arpentaient à la fois car elles étaient nombreuses à simplement le traverser. Sur les trente mètres de sa longueur, peut-être dix, douze en même temps ? Il y avait peu de chances que les employés dussent changer régulièrement de bureau à cause d'un vice d'architecture, aussi était-il probable que le trafic fût un reflet euphémique de l'immensité du complexe derrière ces portes. La petite femme avec ses papiers en était à la sixième porte et elle semblait encore bien loin.

Il se mit à considérer la chance qu'il avait - si l'on peut considérer cela comme une chance - d'être introduit dans la société Eberhardt dans le bâtiment-même où se trouvait son quartier général que présidait le grand homme. Il se trouvait peut-être à quelques dizaines de mètres de lui, derrière quelques murs. Il y avait tellement d'autres Villes comme celle-ci que c'en était presque miraculeux.

- Monsieur Andrews ?

Jonathan sursauta en se retournant : un homme était entré sans qu'il l'entende par la petite porte à sa gauche. Il avait le physique d'un homme chargé des relations client : grand et souriant, portant l'élégance sur lui sans que les habits y fussent pour quelque chose. Il était blond et Jonathan pensa que, s'il n'avait pas les cheveux impeccablement gominés, il aurait pu faire mannequin dans une grande ligne vestimentaire. Son sourire était agréable mais paraissait un peu forcé. A la première impression en tout cas.

- C'est moi, répondit Jonathan en se levant et en jetant son petit sac de voyageur sur l'épaule gauche.
- Bonjour, je suis Horace Langsfeld, fit l'homme en lui présentant sa main. Du service de l'insertion des nouveaux employés. Excusez-moi si je vous ai fait peur.
- Ce n'est rien, dit-il en serrant la main tendue. J'étais distrait.

- Si vous voulez bien me suivre, je vais vous introduire aux principes de base de votre travail, puis je vous conduirai à votre logement.

Jonathan s'attendait à passer par la petite porte d'où venait Langsfeld, mais celui-ci l'invita à le suivre dans le corridor. À vive allure, ils dépassèrent la femme aux papiers qui ouvrait la huitième porte en grommelant quelque chose d'indiscernable.

Arrivé au bout de cet interminable tunnel piéton, Langsfeld guida le novice vers une ouverture sur la droite. Et soudain la lumière rouge du soleil vespéral était là. Le temps que son guide ouvre les battants du sas, ils étaient à l'extérieur. Il s'agissait d'une véranda, un grand balcon donnant sur l'ouest. Au bout de quelques pas, Jonathan put distinguer ce qui se trouvait entre lui et l'horizon : les plantations à perte de vue, illuminées à ras le sol par le soleil couchant devant eux.

- Voilà le royaume Eberhardt dont vous êtes maintenant le prince, monsieur Andrews. Les plantations qui s'offrent à vos yeux dans toute leur immensité.
- C'est... grandiose, fit Jonathan vraiment ébahi.
- Évidemment, vous n'allez pas le voir souvent de cette façon. Une fois qu'on est dedans, c'est moins impressionnant.

Langsfeld laissa le temps au nouveau d'apprécier la vue. Car oui, il ne la verrait pas souvent, et ce n'était pas une façon de parler. Aucun ramasseur ne restait longtemps dans le bâtiment principal et jamais l'un d'entre eux n'avait de raison d'y retourner. Et cela valait mieux ainsi, d'ailleurs.

Le « chargé de l'insertion des nouveaux employés », qui se trouvait être un des bras droits de monsieur Eberhardt lui-même, avait eu carte blanche pour organiser comme il l'entendait cette branche de son travail qu'il tenait à exécuter lui-même pour chaque nouvelle recrue. La salle d'attente miteuse était son idée, et plus le temps passait, plus il la trouvait spirituelle.

C'était dans la « pièce » la moins agréable du bâtiment qu'il faisait attendre ses impétrants, à contempler ce tableau étrange qu'il affectionnait pour son amateurisme remontant si loin dans les âges. Une preuve que l'incompétence traversait les siècles, et une manière de remettre les salariés en devenir à leur place, même inconsciemment. Histoire de compenser l'honneur qu'il leur faisait en les introduisant dans le plus grand bâtiment, si proche du grand Eberhardt, pour une unique fois. Un procédé judicieux et réjouissant qu'il était le seul à apprécier et à comprendre.

- Bien. Si vous le voulez, nous allons nous diriger vers le Village et je profiterai du chemin pour vous expliquer la théorie de notre profession.

Il avait légèrement accentué le « notre ». Ils prirent un escalier descendant sur une terrasse inférieure dont les dimensions furent là encore époustouflantes ; le sol était dallé, une large voûte courbe et transparente les surplombait. Il y avait peu de couleurs, tout était blanc et lumineux dans la lueur du soleil couchant, et les seules décorations étaient des pots de fleurs rouges sur le côté gauche, le long de la rambarde. Sur la droite, le mur était troué de nombreuses portes - toujours des portes.

- Comme vous le savez, reprit Langsfeld, notre entreprise est le résultat de quatre siècles d'un grand succès. C'est un aïeul de notre directeur, David Eberhardt, qui l'a créée pour effectuer ses propres recherches biologiques - il était féru de science et appréciait particulièrement manipuler les végétaux génétiquement. Il était financé par un héritage qui touchait à sa fin, mais la passion l'avait emporté et il ne désirait rien d'autre que d'étudier, dédaigneux des nécessités de la vie et inconscient que sa fortune s'effritait.

Cette plante que vous voyez devant vous jusqu'à l'horizon est le résultat de ces recherches. A l'époque, il l'a baptisée Sandra du nom de sa deuxième femme, et c'est une appellation qui est restée, bien qu'on ait tendance à la raccourcir en "Sand". Au masculin.

Langsfeld se retourna sur Jonathan sans s'arrêter de marcher pour lui faire comprendre d'un regard.

- Les affaires sont un monde d'hommes et cela ressort toujours tôt ou tard, quoiqu'en pensent les égalitaristes et les féministes. (Jonathan acquiesça poliment.)

Si vous voulez tout savoir, le nom scientifique de Sand est *Electus Sandrae*. Bon, bien sûr, il n'a pas réalisé l'ampleur de sa découverte sur le coup : il venait seulement de développer un végétal unique mais peu prometteur, assez laid même. Une expérience comme une autre et au final peu concluante. Puis la fortune familiale a fondu et il a passé deux années à s'endetter gravement. Il était sur le point d'être expulsé de chez lui quand le génie de monsieur l'aïeul de notre directeur fut récompensé. Un échantillon de Sand servait de décoration dans le salon - du moins c'est ce que le côté un peu légendaire de l'histoire raconte - et il est parvenu à l'éclosion, tout comme n'importe quelle fleur, sauf que dans ce cas précis c'est le fruit qui a jailli directement.

Jonathan écoutait Langsfeld avec curiosité. Il ne connaissait pas l'histoire complète de la firme Eberhardt, et l'homme qu'il suivait maintenant la racontait avec un ton presque comique, comme un professeur à un élève un peu attardé, à la manière d'un conte, alternant entre condescendance et respect. C'était drôle à voir car on

aurait dit qu'il se réjouissait comme un enfant ayant mis quelques mots compliqués dans la narration de sa journée, associant maladroitement le ton et le sens.

Ils se dirigeaient vers une immense façade toute blanche et brillante, sur laquelle se reflétait le soleil, et Jonathan ne tarda pas à voir que c'était celle d'un bâtiment distant. Ils le rejoignirent par une maigre passerelle transparente à travers laquelle on apercevait, en-dessous, deux cents mètres de vide. Réalisant soudain à quel point ils étaient hauts en altitude, il lutta un instant contre le vertige et ne se rendit pas compte immédiatement que non seulement la passerelle avait aussi deux murs et un toit si transparents qu'on les devinait à peine, mais aussi qu'elle donnait directement sur un ascenseur dans la façade en face d'eux. Ils y entrèrent juste à temps pour que Jonathan puisse masquer son tournis.

- Une découverte formidable, vous pensez bien, reprit Langsfeld en faisant descendre l'ascenseur, n'ayant apparemment pas remarqué le malaise de Jonathan. Il s'est rendu chez un ami qui lui a prêté le matériel scientifique nécessaire pour étayer ses théories, et il s'est avéré que Sand avait un potentiel énorme dans la matière plastique. Je ne saurais pas vous l'expliquer comme nos scientifiques, mais toujours est-il que la plante associait naturellement des éléments qu'on croyait absolument hétérogènes.

Bref, David Eberhardt a reçu un budget confortable pour mener à bien ses études, juste au moment où la Grande Crise frappait, ce qui lui a permis de la traverser sans encombre. Mieux encore : quand la famine a suivi, il a commercialisé les qualités nutritives des fruits de Sand. Dans cinq de ces baies, il y a autant d'énergie que dans une pomme...

- Je l'ai appris, oui...

Jonathan trouvait que le monologue de son guide devenait gênant, comme s'il était aussi ignorant que n'importe quel nouvel employé. Une fois l'ascenseur parvenu au rez-de-chaussée, sur la grande place qui constituait le hall d'entrée en plein air du bâtiment, ils se dirigèrent vers un petit véhicule électrique, comme une voiturette de golf. Langsfeld l'invita à y monter, puis prit le volant à son côté. Voir un homme d'importance se mettre sans aucune gêne aux commandes d'un petit engin comme la voiturette était assez cocasse.

- Vous savez sans doute aussi que le gouvernement a ensuite été le plus gros client de la firme Eberhardt. C'est bien logiquement qu'elle est devenue une entreprise majoritairement vivrière et qu'elle a quitté le domaine de la science. Sans quoi nous ne serions pas ici aujourd'hui, n'est-ce pas ?
- J'imagine... Mais dites-moi, pourquoi me parlez-vous de tout ça ?

Le regard qu'il reçut fut glacial. Quoique : voilà que déjà les yeux étaient rieurs comme tout le temps depuis leur rencontre, comme s'ils n'avaient jamais eu la dureté de l'acier pendant l'espace une seconde. Jonathan avait sûrement vu ce qu'il voulait voir, ce qu'il s'attendait même à voir chez quelqu'un comme Langsfeld. Quand ce dernier reprit la parole, c'était d'un ton amical.

- Il faut bien qu'un employé sache dans quoi il travaille, vous ne pensez pas ?
- Certes, monsieur, mais je m'attendais à des informations plus pratiques, plus...
- ... terre à terre ? compléta Langsfeld en souriant. J'y viens.

Il continua :

- La plante que nous appelons Sand aujourd'hui n'est plus celle d'il y a quatre siècles. Elle a été manipulée par les meilleurs généticiens, génération après génération, dans l'intérêt de tout le monde. La plupart des modifications se sont faites dans les dix premières années, quand David Eberhardt n'était encore qu'à la tête d'une équipe de scientifiques.

La famine a commencé en 2125. Les émeutes des capitales qui ont menacé de faire s'écrouler les gouvernements datent de 2132. C'est à ce moment-là que les états ont révélé investir depuis plusieurs années dans la firme Eberhardt dans un domaine nutritif expérimental. L'humanité a évité une révolution mondiale grâce à cette simple déclaration.

Quatre ans après les émeutes, Eberhardt était devenu milliardaire, la famine avait pris fin et les gouvernements avaient retrouvé une gloire telle qu'ils n'en avaient sans doute jamais connue. La famille Eberhardt devint extrêmement influente et fut à l'aube de rapports de force uniques. Savez-vous qu'on lui attribue même parfois l'unification du gouvernement mondial ? Bref, à partir de là, la firme s'est implantée dans tous les domaines que couvraient les applications de Sand.

C'est parfois difficile de le croire d'une simple plante, mais elle est utilisable dans tellement de situations qu'on découvre encore un nouvel usage au moins une fois par décennie. Et dans la première moitié des années 2100, ce sont les voyages interstellaires qui ont été facilités par elle. La cryogénisation humaine était encore loin d'être au point et elle a servi d'alimentation pour les colons suffisamment patients pour voyager pendant plusieurs décennies. Vous aurez compris que Sand a été un cadeau du ciel pour l'humanité.

Le petit véhicule avançait silencieusement, pas très vite. Le peu de gens qu'ils croisaient occupaient aussi ces drôles de petites voitures qui semblaient être les véhicules utilitaires standards ici. Puis ils quittèrent les routes lisses desservant la

Ville et s'engagèrent dans une allée moins bien goudronnée que cernaient les plantations des deux côtés. En regardant les titanesques gratte-ciels s'éloigner dans le rétroviseur, Jonathan songea : « voici donc mon lieu de travail pour... quoi ? Les mois, les années à venir ? Quand j'y repenserai dans dix ans, à quoi cette période de ma vie ressemblera-t-elle ? » Il n'avait pas idée qu'il ne fallait pas parler en années mais en semaines...

Au loin, on apercevait des toits blancs : le Village. C'est ainsi qu'on appelait les habitations des ramasseurs, réunies dans des espèces de lotissements où le confort le plus strict avait remplacé toutes les fantaisies que peut offrir la modernité à de véritables locataires. Ce Village était comme tous les autres : un pâté de cinq maisons sur cinq, séparées avec une régularité mathématique par une minuscule ruelle. Chaque maison avait un étage et quatre employés se la partageaient. Sur un côté de la route à l'entrée du Village, une petite place en demi-cercle comprenait deux poubelles, une boîte aux lettres, un petit local de service et quinze places de parking dont douze étaient occupées. Tout le minimum nécessaire pour que cent personnes vivent sur leur lieu de travail. Les employés avaient rarement l'occasion de trouver mieux où se loger que ces habitations de fonction dont ils n'avaient aucune raison de se plaindre pour autant.

- La firme s'est installée sur Hortissia en 2140. Avec sa fortune, Eberhardt pouvait s'acheter dix planètes, mais il n'a pas eu à investir beaucoup dans ce secteur : la Terre lui appartenait déjà économiquement et politiquement, alors il s'est contenté de chercher un monde propice aux plantations de Sand. Et Hortissia répondait à ses critères : un monde presque respirable avec très peu de reliefs, assez chaud et très lumineux. Quelques retouches génétiques ont très facilement permis de rendre l'atmosphère hortissienne habitable rien qu'en la peuplant avec Sand. Un équilibre magnifique, non ?

Aujourd'hui, quatre-vingts-cinq pour cent de la surface d'Hortissia est plantée et on continue de l'aménager, puisque notre directeur prévoit d'y louer des habitations de luxe pour les magnats terriens fatigués de la surpopulation et de la pollution. Le caractère très "végétal" de la planète règle d'office ces deux problèmes ici.

Langsfeld s'interrompt un instant. Le Village n'était plus qu'à un kilomètre devant eux. Puis il demanda :

- Vous vous sentez prêt à faire partie de ces quatre siècles de services rendus à l'humanité ?

Jonathan réfléchit avant de répondre. Il fallait être prudent avec cet homme - qui venait de citer le slogan de la firme avec cette question -, mais il ne chercherait pas non plus à lui cacher certaines choses qu'omettre serait superflu. Il ignorait quelle

relation il entretiendrait avec lui dans le futur : peut-être aucune, mais qui sait ? Il n'avait pas eu la possibilité de suivre la voie qui l'attirait ; il devait s'accommoder de celle qu'on lui avait donnée et ne pas se rebiffer à moins de vouloir risquer de tout perdre. Il était suffisamment lucide pour voir ces enjeux.

- Ma foi, je vois peu de choses plus satisfaisantes que de figurer dans la continuité d'une telle gloire. Surtout quand l'humanité y gagne.

Cette fois-ci, le sourire de Langsfeld fut franc. Visiblement, la réponse était la bonne.

- Vous savez vous exprimer, et c'est une bonne chose. Même dans un travail de ramasseur, on ne sait jamais à quoi s'attendre en besoins rhétoriques. J'en suis moi-même amateur depuis ma plus tendre enfance.

Comme ils arrivaient sur la place du Village, il arrêta le moteur de la petite voiture, mit le frein à main et se tourna vers Jonathan en laissant une main traîner sur le volant.

- Maintenant, puisque les informations pratiques vous tiennent à coeur, je vais vous les donner. La génétique, c'est bien gentil mais on ne peut pas manipuler la vie autant qu'on veut. Sand nous donne déjà énormément : un monde à respirer et habiter, de la nourriture et donc de l'espoir pour nos populations restées sur Terre, et surtout beaucoup, beaucoup d'argent. Mais elle garde malgré tout son caractère et ses impondérables dont il faut nous contenter.

Malgré toutes les expériences qui ont été tentées, il n'y a eu aucun moyen de mécaniser la récolte. Les écolos en sont ravis mais il est évident que cela n'arrange pas nos affaires. Le génome de Sand est désormais tellement artificiel qu'il n'est plus possible de le modifier physiquement sans lui faire perdre ses qualités essentielles.

On peut le décrire comme une plante rampante-grimpante exceptionnellement touffue. Elle ressemble à une ronce sans épines et contient des proportions non négligeables de lignine qui la rendent très coriace. D'un autre côté, c'est cette même lignine qui permet de rendre certains matériaux hydrophobes et solides, des qualités très aisément commercialisables. Vous voyez le risque qu'il y a à trop la manipuler ?

Jonathan, maintenant réellement intéressé, opina du chef en silence.

- Bon. Comme la plupart des végétaux, Sand est un autotrophe, c'est-à-dire qu'il produit sa propre matière organique par photosynthèse et que les



nutriments des fruits sont contenus sous forme d'amidon. Et l'une des fonctions de l'amidon est de stimuler la dispersion des graines par les animaux. Or, la reproduction de Sand est surveillée de près et elle est rarement naturelle. Pour cause, il existe une équipe de chasseurs qui travaillent en collaboration avec les ramasseurs pour exterminer les bestioles.

Vous serez rapidement mis au courant de la pose des pièges et des battues car les rares animaux qu'on trouve ici sont à la fois les seuls agents reproducteurs naturels de Sand et ses principaux destructeurs. On les considère comme nuisibles et Sand en a besoin. En seulement quatre siècles, la quantité d'amidon a quadruplé parce que la plante a cherché à maximiser ses chances de reproduction en proportion des animaux qu'elle croisait. (Langsfeld eut un petit rire.) La nature n'est-elle pas magnifique ?

- Certes, mais cela ne signifie-t-il pas... que la plante a sa propre évolution ? En accéléré ? N'est-elle pas bridée de ce côté-là ?
- En effet, Sand est le végétal connu dont l'évolution est la plus rapide, et ce, probablement à cause des interventions humaines. Mais rassurez-vous, il fait l'objet de contrôles constants par notre équipe de généticiens sur des échantillons de différentes parties de la planète. Pour le moment, il n'a évolué par lui-même que pour le mieux.

« Me voilà rassuré », pensa Jonathan avec ironie.

- Et les écologistes, cela ne les scandalise pas que vous interveniez dans l'entièreté de l'écosystème pour votre intérêt ?

Un éclat apparut dans l'oeil de Langsfeld à cette phrase, manquant de faire sursauter Jonathan. Quand il reprit la parole, c'est un ton plus bas.

- Croyez-moi, les écologistes ont bien peu de pouvoir face à notre règne juridique sur la Terre comme... sur Hortissia. Et comment pensez-vous qu'ils vivraient sans nos livraisons nutritives ? Même les plus acharnés d'entre eux donneraient beaucoup pour travailler chez nous. Être écologiste, ça ne veut pas dire défendre la nature au détriment du confort humain.

-

Jonathan ne fut pas insensible à la discrète allusion biblique : « sur la Terre comme... ». C'était un domaine d'études réservé aux meilleurs. Langsfeld ignorait qu'il avait fait partie de ceux-là, et cela lui permettait d'apprécier la valeur du second de John Eberhardt sans que lui-même sache qu'il était percé à jour. Bientôt, il le considérerait peut-être comme un adversaire.

- En tout cas, reprit Langsfeld, l'abondance des fruits compense les difficultés de ramassage. Nous avons des milliers d'employés et les plaintes sont rares,

ce n'est donc pas de ce côté-ci non plus que nous aurons des problèmes.  
Désirez-vous que je vous présente votre logement ?

- Oui, merci.

Il répondait poliment mais se disait en-dedans que Langsfeld était décidément une drôle de personne pour exhiber la réussite de son employeur avec tant d'arrogance à n'importe quel novice. Car il se doutait bien que tous les nouveaux employés devaient avoir droit à cette démonstration verbale implacable. C'était peut-être appris par cœur, mais tellement rodé qu'on ne s'en apercevait pas.

## 2. Rencontrer

C'était clairement un logement confortable. Jonathan en fut agréablement surpris et admit en son for intérieur que même en cherchant la petite bête, il n'y avait nullement de quoi s'en plaindre.

L'architecture était d'une logique mûrement réfléchie, la symétrie impeccable : il y avait deux chambres à l'étage et deux autres au rez-de-chaussée, une salle de bain et des toilettes pour chaque niveau. Un escalier en colimaçon trônait au milieu de la cuisine, et Jonathan fut certain que si on prenait la peine de vérifier, il s'avérerait rigoureusement équidistant des quatre murs d'enceinte. La disposition du mobilier faisait penser à une factorielle : juste au-dessus de la cuisine, il y avait la pièce de vie avec quatre ordinateurs portables, deux canapés et une télévision. Même à quatre dans une petite maison comme celle-là, il n'y aurait certainement pas de gêne tant les moyens mis pour éviter la promiscuité étaient irréprochables.

Il avait rencontré ses co-« locataires » : deux hommes, Frederick Rosenthal et Friedrisch von Neuberg, dits « les deux Fred » car ils s'entendaient comme larrons en foire mais passaient pour des ours même de l'avis de leurs collègues, et une femme. Elle s'appelait Lara Donnadiou et était de toute évidence du genre à vouloir garder ses distances. Les épaules larges et le regard dur, les cheveux blonds tenus en arrière par une queue de cheval serrée, elle avait tout d'une personne qui avait lutté longtemps pour trouver sa place et ne laisserait personne essayer de lui prendre le peu qu'elle avait gagné à force d'efforts. Elle ne devait pas sourire ou rire bien souvent.

Jonathan prit le temps de s'installer dans sa nouvelle demeure. Ce décor ne le dépaysait pas trop du milieu universitaire où la volonté de réussir gagnait souvent sur les relations entre les étudiants, mais cela fait toujours un drôle d'effet quand on se pose à un nouvel endroit dans le but de l'habiter pour un moment. Frederick, le « chef de maison » responsable du petit groupe, lui donna la clé de sa chambre, le

seul endroit privé pour chacun des occupants. Il pensait que la proximité des uns avec les autres les aurait rapprochés les uns des autres, et que l'accueil qu'ils lui réservaient serait au moins un peu chaleureux, mais ce n'était apparemment pas le cas.

Ayant déclaré que le voyage lui avait coupé l'appétit, il se rendit directement dans « ses appartements ». Il ne se trompa pas de chambre car elle était clairement identifiée par un autocollant à l'arrière-plan transparent qui annonçait : « Jonathan A. ».

Le lit, sur la droite de la pièce, était spacieux, mais pas suffisamment pour accueillir deux personnes à la fois. Sur le côté gauche, il y avait une très petite armoire et un robinet sortant directement du mur, sans réceptacle pour recueillir l'eau. Juste en face de l'entrée, à trois mètres de distance environ, il y avait une fenêtre donnant sur le nord (il faisait partie des rares privilégiés à ne pas avoir de vue sur les habitations voisines).

En refermant derrière lui, il aperçut aussi sur sa droite un petit bureau avec un unique tiroir, et la chaise qui allait avec. Le message était clair : « vous vivrez seul ici et vous aurez tout ce qu'il vous faut, alors n'essayez pas d'en avoir plus. Si vous voulez vous laver, allez à la salle de bains. Si vous avez envie de quelqu'un près de vous, allez faire ça en Ville. Si vous manquez de place, vous n'êtes pas à la vôtre ».

Jonathan éclata de rire tout seul. Pour se justifier, il déclara à son mobilier :

- *Good enough*, mes chers amis.

Ce contrôle structurel était à peu près le même que le contrôle moral mis sur les employés, qui étaient libres d'aller en Ville en-dehors des heures de travail. La rumeur disait que quiconque arpentait la Ville était surveillé, mais personne n'était jamais arrêté sans avoir commis de délit.

Il vida son sac de voyage sur le lit : ses quelques habits furent promptement rangés dans la minuscule penderie, la photo un peu écornée de ses parents alla sur la table de nuit. En voulant fourrer sa lampe-torche et son calepin dans le tiroir du bureau, il vit qu'il était déjà quasiment plein de feuilles de papier A4 blanches des deux côtés avec un assortiment de deux stylos et trois crayons. Oui, les choses étaient bien faites. Il posa les deux objets sur le bureau.

Il alla prendre son ordinateur portable dans la pièce de vie (il était clairement étiqueté « J.A. »). Comme il s'y attendait, la batterie était pleine et annonçait une autonomie restante de deux mille cinq cents heures. La wifi fonctionnait, et il passa une demi-heure à consulter les actualités.

Le gouvernement terrien avait annoncé officiellement la vente du Soleil pour vingt-cinq billions de nouveaux Euros à un magnat du pétrole extraterrestre, ce qui le fit soupirer et sourire à la fois. L'économie ne savait décidément plus quoi inventer.

L'organisation terroriste Anharis venait de revendiquer un attentat récent qui avait fait vingt-quatre morts sur la Place Rouge de Moscou, un mois auparavant. Plusieurs enquêtes étaient en cours sur ce cartel.

Entre autres potins inter-galactiques, il prêta une attention particulière à un des résultats de ses recherches :

### Firme Eberhardt : fin de la vague d'embauches

L'article traitait en substance de la politique récente de John Eberhardt. Le journaliste devait être en manque de matière car le simple ton qu'il employait pour en parler sous-entendait que l'homme n'avait de toute manière pas grand-chose de plus à faire que de contempler avec délices le gros tas d'argent accumulé par sa famille. Selon l'article, il avait peut-être eu de l'audace dans sa jeunesse mais se reposait depuis quelques temps sur ses lauriers. Apparemment, la firme avait embauché à un rythme inhabituel depuis deux mois et avait annoncé tout à coup, l'avant-veille, qu'elle mettait fin au recrutement.

Il devait se coucher tôt ce soir s'il voulait être en forme pour son premier jour le lendemain.

Il posa l'ordinateur, se déshabilla en vitesse puis s'allongea directement sur le drap de dessus. Ainsi découvert, il posa ses mains sur la poitrine et contempla le plafond blanchâtre en repensant à sa journée. Il n'avait pas sommeil mais s'était suffisamment bien conditionné à la nécessité de passer une bonne nuit pour s'endormir sans trop tarder. Il rêva d'une planète toute verte, non pas du vert jaunâtre et fané des plantations Eberhardt, mais d'un beau vert brillant et homogène qui recouvrait toutes les terres sans que l'Homme l'ait mis là. Puis la scène disparut, et il rêva non pas d'images, mais d'émotions. Pendant un certain temps, ce temps tellement plus éthéré quand il est de nature onirique, son esprit endormi fut envahi d'une agréable sensation d'acceptation, d'un sentiment renforcé de tolérance, d'amitié et de soutien. Puis tout disparut et son sommeil devint profond.

\*  
\*\*

Il fut réveillé par les premiers bruits de la maison ; vraisemblablement Lara, sa voisine de palier, qui s'affairait dans la salle de bains de l'étage. Il dut s'y prendre à deux fois pour consulter l'heure car ses yeux étaient encore trop embués de sommeil : six heures cinq. Il s'habilla en attendant d'entendre la jeune femme descendre l'escalier pour le petit déjeuner, puis fit une première toilette sommaire.

Quand il descendit dans la salle commune, Friedrisch servait le café aux deux autres attablés. Il se saluèrent rapidement, sans chaleur, et Jonathan s'attabla après un rapide coup d'œil pour vérifier s'il pouvait aider à mettre la table, mais tout était déjà prêt. Ils mangèrent silencieusement leurs tartines (rien ne manquait, entre trois types de confiture et différentes boissons allant du jus d'orange au café en passant par la chicorée ou le thé, et il se douta bien qu'il y avait plus encore dans les placards) jusqu'à ce que Lana prennent la parole, s'adressant à Frederick.

- J'aurai besoin de Rocket aujourd'hui. Pour déblayer l'amas qu'on a vu hier.
- Ah oui, j'avais oublié.

Une tartine beurrée dans la main gauche, il se pencha sur le côté de sa chaise pour assouplir son pantalon et plonger l'autre main dans sa poche droite, dont il sortit un petit trousseau de clés qu'il tendit à Lara pour qu'elle en détache une.

Jonathan avait à moitié compris de quoi elle parlait : en arrivant au Village, il avait remarqué un véhicule agricole sur le parking, comme un petit tracteur équipé de scies mobiles à l'avant et à l'arrière. Repeint récemment de couleur rouge, il arborait une inscription faite à la va-vite sur le flanc : « Rocket ♥ ». Quant à l'« amas », il n'avait pas vraiment d'idée. Si c'était indésirable, c'était probablement d'origine animale ou végétale, mais il ne voyait pas comment Sand aurait pu occasionner un « amas ». Il fut interrompu dans ses réflexions par le chef de maison qui lui parlait.

- Prêt pour ton premier jour, Jon ?
- Autant qu'on peut l'être, répondit-il un peu mal à l'aise. Je m'attendais à être formé mais j'ai su à l'embauche que cela ne se faisait pas.

Il aperçut du coin de l'œil le sourire un peu moqueur de Lara et de Friedrisch, mais Frederick ne tiqua pas et lui répondit du ton calme qui lui paraissait habituel.

- Le ramassage, ça s'apprend sur le tas, et en grande partie soi-même. Quand on a un nouveau, on a juste le devoir de répondre à ses questions. Rien n'y force les gens, et il y aura toujours des enfoirés pour t'envoyer aux fraises, mais c'est une pratique qui marche plutôt bien. Tu n'as qu'à espérer que ton voisin ne soit pas un connard.

- Vous ne serez pas mes...« voisins » de ramassage ? demanda-t-il un peu inquiet de paraître naïf.

Frederick lui fit non en clignant des yeux pendant qu'il prenait une gorgée de café. Quand il eut reposé sa tasse, il reprit :

- Pour le premier mois, tu es obligatoirement affecté au secteur A. S'il y a un problème avec les plantes dans cette zone, on sait qui chercher. Et si tu passes le mois sans encombre, on te donne le choix du secteur.
- Et entre collègues, on te conseille le secteur D, lança Lara d'un ton mutin. Il paraît qu'il y a de bonnes bouteilles planquées sous les bâches d'arrosage.

Au final, elle savait sourire.

- Jusqu'au jour où celui ou celle qui les a déposées là se fera piquer, la gronda gentiment Frederick. Les rondes d'inspection ne se feront pas toujours à la même heure.

Friedrich intervint, levant pour la première fois les yeux d'un formidable sandwich au chocolat. Devant ce monstre nutritif et avec son gros visage jovial, il avait l'air d'un gamin glouton.

- Je pense que s'il y a une inspection à une heure inhabituelle, on aura quand même tout le temps de trouver des volontaires pour les vider et faire croire aux gars qu'on s'en sert pour autre chose. Je sais pas... (il fit une moue comique) Pisser dedans, peut-être ? Les bruits courent que l'acide est nocif pour Sand, alors, en tant que bons ramasseurs, on prend soin de pas l'arroser de nos détritux corporels toxiques.

Tout le monde éclata doucement de rire, plus à la vulgarité qu'à la verve humoristique de leur camarade. Jonathan se joignit à eux et sentit que quelque chose se passait. Rien de concret, rien de palpable, mais un déclic s'était fait quelque part. Il faisait maintenant partie du groupe. Les rumeurs comme quoi les deux Fred étaient des sauvages, ou même l'ambiance étouffante, du moins en apparence, qui reliait les membres d'une maison... et bien, elles resteront une légende pour les futurs novices. Et pourtant, n'avait-il pas eu l'impression d'étouffer jusqu'à ce moment ?

Frederick communiqua le chemin à parcourir à Jonathan, depuis leur habitation jusqu'au secteur A : vers le sud sur cent vingt rangées, puis à droite sur vingt rangées. Le secteur A s'étendait là : un kilomètre carré d'« espace novice » pour ce Village-ci. Il dut s'y rendre à pied, car les déplacements motorisés étaient réservés

aux officiels. En revanche, trouver la direction ne fut pas un problème car toutes les rangées étaient numérotées. Les mains dans les poches, prenant l'allure d'un promeneur pour faire semblant d'être un touriste, il s'engagea dans les gigantesques plantations.

Une rangée, c'était une ligne nord-sud sur laquelle les plantes s'étendaient à l'infini. C'était un infini assez littéral puisqu'une rangée faisait le tour de la planète avec une rectitude absolue, le climat y étant presque homogène – l'hiver représentait une chute infinitésimale dans la température moyenne. Sand l'occupait sur un mètre de large, et les ramasseurs devaient parcourir une tranchée deux fois moins large pour effectuer leur récolte.

Tous les trente mètres, les rangées étaient coupées par un chemin perpendiculaire. Une fois sur deux, c'était un « chemin », une fois sur deux une « route », conçue de la même façon mais large de quatre mètres : largement assez pour que deux véhicules s'y croisent.

Tous les soixante mètres dans le sens nord-sud, il y avait une telle route, de sorte que les plantations étaient découpées en carrés de soixante mètres sur soixante, extrêmement accessibles et pratiques à numéroter.

Jonathan fit le chemin lentement, prenant le temps de s'imprégner de cette conception tellement mathématique qu'on retrouvait un peu partout. Il commençait de ressentir ce que les ramasseurs appelaient l'« apertophobie » ou « agoraphobie planétaire », l'angoisse des plantations dont la dimension était trop bien donnée par cette plante qui poussait sur des surfaces incalculables avec trop de régularité.

Et il comprit soudain pourquoi il était impossible de mécaniser la récolte des fruits de Sand : malgré la largeur relativement faible des rangées, chacune d'entre elles était tellement touffue que la lumière du soleil de mai devait à peine filtrer de l'une à l'autre.

Car non seulement les feuilles très rondes étaient petites et densément disposées, mais il s'agissait aussi des branchages : noueux comme des pieds de vigne, ils se vrillaient et se tordaient tellement qu'ils faisaient parfois, littéralement, des nœuds. Il remarqua plusieurs fois des torsions ayant formé une boucle où le bout toujours en croissance de la branche s'était insinué. Il y en avait différents stades : parfois Sand ne dessinait que l'esquisse de cet exploit, parfois la plante avait suffisamment repoussé ensuite pour que le bois se ressoude et que le nœud se transforme en une boule sur la continuité du tronc.

Les branches étaient d'épaisseur variable, mais dans tous les cas s'entortillaient les unes dans les autres jusqu'à créer ce conglomérat végétal dément qui faisait office de paysage. Et ces buissons continus faisaient une hauteur fixe d'environ un mètre cinquante au-dessus du sol, ce qui remplissait le champ de vision.

Tout à coup, l'idée d' « amas » avait plus de sens dans l'esprit de Jonathan : qui sait ce qu'une telle plante peut concevoir si l'entretien lui manque ?

Il arriva au secteur A. Il le sut car il était clairement identifié par un panneau plus voyant que les autres à chacune des entrées. Il parcourut quelques rangées mais elles n'avaient rien de différent des autres : la plante comme les hommes étaient les mêmes. Il observa les ramasseurs et comprit qu'ils avaient tous la même routine répétitive : sur trente mètres, ils étaient trois. Ils avaient chacun leur panier sur le dos et les remplissaient avec des gestes qui étaient à l'évidence plus lents et moins assurés que ceux des ramasseurs expérimentés qu'il avait croisés en chemin. Il vit un ramasseur qui emmenait son panier plein jusqu'au chemin perpendiculaire où de grands contenants étaient disposés à intervalles réguliers. Deux autres hommes, ensemble, se chargeaient de porter ces hottes sur la route ou les camions les chargeaient par lots de dix.

Jonathan sentit que la tête allait lui tourner s'il pensait encore à cette logistique élaborée. Il fit un pas de côté : la rangée à laquelle il faisait maintenant face ne comptait que deux hommes. Un panier vide semblait l'attendre au milieu. Il songea : « il est temps de faire partie du ruisseau, pour que les rivières grossissent et que les fleuves alimentent la fortune Eberhardt ».

Il s'avança, croisant à mi-chemin un petit homme chauve qui ne répondit pas à son salut. Soucieux de ne pas exagérer son hésitation aux yeux de ces deux travailleurs qui potentiellement l'observaient, il prit le panier par les anses, se le posa sur le dos et mit un genou à terre pour ramasser ses premiers fruits. Ce n'était pas si difficile. Les baies venaient facilement et il était suffisamment adroit pour ne pas les laisser échapper en trop grand nombre. Le plus dur était de plonger les bras suffisamment loin dans le buisson pour recueillir les fruits les mieux garantis. Il vit de nombreux insectes et quelques araignées multicolores et se dit qu'il allait souvent se faire piquer ou mordre. Il nota au passage un nœud particulièrement imposant, de la taille d'un gros melon, qui semblait être le résultat de l'entremêlement de branchages multiples.

Il avança ainsi sur sa rangée, centimètre par centimètre, pendant trois bonnes heures. Le soleil était déjà très haut dans le ciel et la sueur lui gouttait du menton. Il se leva, prenant garde à ne pas faire verser le panier, faisant craquer ses articulations meurtries par ces gestes répétitifs et nouveaux.



- Jon ?

Il tourna la tête, surpris. L'autre ramasseur de la rangée était plus proche qu'il ne croyait et il se trouvait maintenant à quelques pas de lui. Il était debout lui aussi et le dévisageait, les sourcils froncés. Pris de court, il bafouilla :

- Pardon ? Euh, je vous connais ?
- Jon, c'est moi, Lars ! Lars Angelson !

Bien sûr que Jon connaissait ce nom. Lars, un grand ami d'avant l'université. Un comique qui s'entendait bien avec tout le monde et dont on se moquait gentiment de la glabreté. Ce fut le déclic. À son expression gênée et perplexe succédèrent les yeux ronds et la bouche béate.

- Lars, c'est vraiment toi !
- Bien sûr que c'est moi ! Je sais que ma beauté est digne de Cendrillon mais pas tout à fait au point de me confondre avec elle !

Ah, l'humour de Lars, il le reconnaîtrait entre mille, contrairement à son visage dont le souvenir lui restait brumeux. Il faut dire qu'il était maintenant très fourni en pilosité : un duvet dru et très noir qui lui recouvrait les joues. Il s'était rasé le menton à la verticale, laissant apparaître la peau à l'endroit de cette petite bande. Il s'était aussi enlevé la moustache, ce qui lui dessinait un T sur la figure.

- Qu'est-ce que tu viens faire au royaume des plantes ? reprit Lars. Ne me dis pas que tu as arrêté les études pour suivre ta vocation. Tu nous dépassais tellement au lycée qu'on croyait entendre un prof dès qu'on te demandait de l'aide. On t'appelait Grosse Tête !

Jon prit le temps de réfléchir. C'était là la partie plus sombre de sa vie et il avait décidé de l'évoquer au minimum. Lars ne l'avait pas connu pendant cette période et lui demandait tout de go d'y faire référence. Mentalement, il haussa les épaules : il allait faire court.

- En fait, je reviens de l'Université Globale avec un score suffisamment bon pour décrocher le diplôme de grade un. Mais il a été révoqué sous prétexte que j'avais des... comment ils appelaient ça ? Des « opinions politiques dangereuses pour l'équilibre politique interplanétaire ».
- Tu militais ?
- J'ai milité, oui. Du moins, c'est comme ça que l'Université a interprété ma participation à une manifestation étudiante pour la sauvegarde d'une gargote locale - la patronne était appréciée de tout le monde, et la suppression du truc

faisait scandale, mais je n'ai jamais été tout à fait au courant de cette histoire. La vérité, c'est que j'ai juste traversé le groupe des manifestants pour rentrer à mon appartement. Mais les caméras de surveillance ont prouvé que j'en avais fait partie.

Il avait appuyé ironiquement le mot « prouvé ».

- Et tu n'as pas pu t'en défendre ? demanda Lars en fronçant ses épais sourcils
- Si, bien sûr. Mais ils étaient bien décidés à ce que je n'aie pas mon diplôme, et je n'ai pas pu nier toutes les soi-disant « preuves » qu'ils avaient trouvées contre moi. J'ai fini dans mon tort, simplement parce qu'ils m'avaient fait admettre que j'appréciais la patronne du café. Et étant encore mineur selon les lois de notre génial gouvernement, je n'ai pas eu le droit de faire appel pour diffamation.
- Tes parents ne pouvaient pas le faire pour toi ?
- Ils sont morts l'année dernière dans un accident de machine sur les plantations.
- Oh. (Lars prit une mine sincère et contrite.) Désolé.
- Y'a pas de mal.

Jonathan laissa planer un silence. Il soupira, posa le panier presque plein à côté de lui, et reprit.

- Bref, mon diplôme a été révoqué et je n'ai pas eu d'autre choix que de revenir sur Hortissia et rentrer dans la firme Eberhardt par la petite porte. J'imagine que c'est ce qu'ils voulaient. Mais parle-moi de toi : c'est quoi, ton parcours ?

Lars s'était penché pour caler son panier contre la haie. Quand il se releva, il paraissait réjoui.

- Tu as devant toi un vétéran du ramassage. Cinq ans de service, oui monsieur. Presque un cinquième de ma vie.
- Et tu es au secteur A ? fit Jon plus étonné que moqueur.
- Punition pour insubordination. Je le fais souvent exprès car je déteste me trouver toujours dans le même secteur. Le A me change les idées, et ça me fait du bien de voir des jeunots essayer de manipuler ce qui leur sert de mains ailleurs que dans leur slip. Ils me font rire.
- Je prends ça pour un compliment. (Jon riait franchement, maintenant)
- Oh, je ne te visais pas particulièrement. Ce matin, je suis même plutôt distrait. Avant de te voir, j'étais en train de réfléchir à la raison pour laquelle je me trouve ici depuis huit jours. Pour une fois, j'ai pas fait exprès. Je suppose que j'ai adressé la parole à Papa Contremaître un jour où il était constipé. Bref, tu

sais que j'étais loin d'être un Einstein en études. Alors plutôt que de faire payer mes vieux pour l'Université Globale, j'ai décidé d'entrer chez Eberhardt. Et vu mon légendaire sens de la provoc', je ne m'attends pas à grimper la Grande Échelle Hiérarchique avant longtemps. Mais le travail au grand air me va bien. Ouais, j'aime mon job.

- C'est ce qui compte.
- Ouais. Mais dis-moi, y'a un truc que j'ai pas compris dans ton histoire.
- Envoie.
- Voilà : comment peux-tu dire que les directeurs de l'UG voulaient la révocation de ton diplôme ? En quoi ça sert leurs intérêts de te priver d'avenir ?

Jonathan pensa à ce qu'il avait lu la veille sur les actualités : « fin de la vague d'embauches ».

- Facile : c'est de notoriété publique que l'UG et Eberhardt ne font qu'un, on est d'accord ? (Lars hocha la tête en silence) Eberhardt avait besoin de ramasseurs, alors il a taillé dans les rangs des diplômés.
- Attends... Même pour un mineur sans parents, une telle atteinte est illégale... Tu devrais...

Il s'interrompt parce que le regard de Jonathan lui adressait un « non » affligé.

- Quoi ?
- Ma famille... C'était une Appelée.
- Oh, merde.

Les Appelées : c'est ainsi qu'on appelait les familles qui, quatre siècles auparavant, avaient été arrachées à leur Terre natale par le gouvernement, soi-disant pour les sortir de la misère et de la pollution de la planète afin de leur offrir un asile neuf et du travail en Hortissia. Cela avait été un tour de force de la maison Eberhardt, un partenariat coûteux mais fructueux avec les huiles pour s'offrir une main-d'œuvre à bas coût : les millions d'immigrés étaient maintenus dans une demi-misère qui était – malgré tout – bien meilleure que ce qu'ils pouvaient espérer sur Terre, et forcés à travailler aux plantations. Très limités en droits et sans espoir de quitter Hortissia un jour, ils n'avaient pas de raison de se plaindre de leurs conditions de vie. Pour les historiens, c'était une forme d'esclavagisme moderne, d'inspiration orwellienne, et indifférente aux générations qui passent.

Le même esclavagisme perdurait encore et détruisait le futur de personnes comme Jonathan avant même qu'elles soient conscientes de leurs droits. Pour pallier en partie à cette réputation, la Firme avait beaucoup investi dans les conditions de vie dans les dernières décennies, mais cela n'empêchait pas les familles Appelées d'être perçues comme des intouchables.

Cette révélation jeta un froid entre les deux hommes. En l'espace de quelques minutes, Lars venait d'apprendre que les parents de son ami étaient morts et qu'ils lui laissaient cette condition en héritage. Quoique Jonathan le vive bien, c'était un tabou qu'on ne révélait jamais dans la douceur.

Ils reprirent leur travail en silence, puis Lars lança des conseils sporadiques de ramassage. Peu avant midi, un drone passa au-dessus d'eux pour déverser une dose de quelque produit chimique de désinsectisation ou de protection.

Alors que le soleil était à mi-chemin entre le zénith et l'horizon, longtemps après avoir avalé leurs barres nutritives, Jonathan décida de briser un peu la glace qu'il ne voulait pas voir se reformer entre son vieux camarade et lui - leurs dernières années ensemble au lycée avaient été malencontreusement marquées par une histoire de cœur ayant rendu leur séparation plus douloureuse qu'elle n'aurait dû l'être.

- C'est qui, lui ? demanda-t-il en désignant le troisième ramasseur de l'allée, à une vingtaine de mètres sur la gauche (il allait bientôt rejoindre le point où Jonathan avait commencé).
- Ce mec ? C'est un tordu. Quand il adresse la parole à quelqu'un, c'est pour l'insulter.
- Sérieux ?
- Ouais, on raconte qu'il a passé toute son adolescence dans un hôpital psychiatrique. Vu son état, je pense qu'un séjour de huit ans dans un lave-linge lui aurait fait autant de bien. (Il s'interrompit dans son ramassage, chassant distraitemment une chenille de sa main droite, puis se redressa au maximum sans avoir à tirer sur ses reins moulus.)

Y'a beaucoup de barjots parmi les ramasseurs, en fait. Autant des mecs en aussi bon état du côté génétique qu'un chat pris dans le réacteur d'une fusée que des gars qui sont devenus à moitié fous dans les plantations. Avec cette technocratie, l'agriculture est devenu le cauchemar des peuples. (Il prit une moue triste) Ouais...

- Ouais ?
- Ouais !

Ils rirent en chœur.

- Tiens, Lars, toi qui a de l'expérience ici, dis-moi : ils sont comment, en haut de la Grande Échelle Hiérarchique ?

Lars prit une expression sérieuse, réfléchissant. Puis il hocha la tête.

- Eux, ils ont toujours un abonnement aux hôpitaux psychiatriques.
- Je te demande ça sérieusement.

- Je suis sérieux, répondit Lars impassible. Ils ont à peu près autant de bon sens que des sens uniques.
- Ton humour se détériore, nota Jonathan diplomatiquement.
- J'ai pas à essayer d'être à la hauteur de leur bêtise.

### 3. Quitter

- Messieurs, je vous ai convoqués aujourd'hui pour un motif des plus importants. Vous n'ignorez pas qu'il y a trois jours, j'ai mis un terme à la vague d'embauches que nous avons lancée il y a deux mois pour... (il eut un bruit de gorge mesquin) ...Pour profiter au mieux des faveurs économiques du moment.

John Eberhardt remplissait largement son siège. Il avait les coudes posés sur le bureau et les doigts gras de ses mains s'entrecroisaient dans une attitude dominatrice, celle de l'homme qui sait qu'il a tous les droits. Il s'interrompait d'ailleurs pour apprécier ce sentiment de supériorité vis-à-vis des trois autres hommes dans la pièce.

Cela avait presque un goût, comme si l'air se gorgeait des rapports de force et en tirait une certaine consistance que des gens comme lui savaient savourer. Il regardait leurs visages, à ces trois hommes si différents mais qui avaient pourtant le point commun de leur expression respectueuse et figée. Il pouvait presque les voir lutter contre les pensées qui tentaient de leur traverser l'esprit, des pensées irrévérencieuses et contraires à leurs intérêts qu'ils se faisaient un devoir d'étouffer.

Quand il tenait ainsi ses subordonnés dans la paume de sa main et menaçant de fermer le poing, il ressentait quelque chose qu'il classerait sûrement sur le podium des plus grands plaisirs de l'existence.

A mi-distance entre le bureau de ministre d'Eberhardt et la porte d'entrée de la pièce qui paraissait si lointaine, ses sbires étaient disposés dans un demi-cercle approximatif sur trois chaises inconfortables : deux près du mur et une au centre. La pièce était longue mais peu large et très sobre ; rien ne décorait les murs.

Le siège à sa gauche était occupé par Mark Bergplatz, responsable des finances. Un petit homme nerveux, amateur de chapeaux et pleins de tics. Aujourd'hui, il avait jeté son dévolu sur un chapeau melon sobre et professionnel qui lui donnait moins l'apparence d'un clown que d'habitude. Mais Dieu merci, il n'aurait bientôt plus à tolérer cet irritant attribut vestimentaire.

Au centre, il avait fait placer son premier conseiller Chris Domian qui pensait si bien cacher sa surnoiserie et son ambition. Il répondait toutefois au stéréotype vulpin du rusé malveillant : les yeux aigus, le sourire en coin et la stature sèche mais agile.

Eberhardt ne s'arrêtait jamais aux apparences mais avait bien été forcé d'aboutir aux conclusions les plus logiques : ce type était malsain et il devrait toujours s'en méfier. Il paraissait être capable d'encore faire peser son ambition adroite sur lui, Eberhardt, quand la sénilité le menacerait de ses doigts invisibles.

Sur la chaise de droite reposait son premier contremaître comme un œuf sur un petit pois. Idris Ndongo était un grand homme noir, bâti comme un colosse. L'intelligence moyenne lui faisait défaut, et s'il avait tellement réussi dans l'entreprise, c'était surtout pour son autorité à toute épreuve. Il avait peu d'utilité dans une réunion au sommet mais sa faiblesse d'esprit en faisait un allié facile et impressionnant à qui savait le manier. C'est pourquoi il n'avait pas lésiné sur les moyens de donner un coup de pouce à la carrière de Ndongo, lui offrant ce siège qu'il avait mérité après une seule année d'expérience.

Eberhardt soupira, mimant un air déçu, avant de reprendre la parole un ton plus bas et plus lentement, mesurant l'impact de chaque mot sur les consciences.

- Hélas, malgré toute la bonne volonté que certaines personnes ont dévouée à ce projet, il est loin d'avoir eu les résultats escomptés.

Il ne fut pas insensible à l'expression angoissée qui se peignit discrètement sur le visage de Mark. Il sourit en son for intérieur : que les choses sérieuses commencent ! Il devait encore effacer le sourire narquois que dessinaient à peine les commissures des lèvres de l'homme au centre, et être prêt à faire fondre l'impassibilité d'Idris en sa faveur.

Il se pencha en avant - ou plutôt écrasa un peu plus son énorme bedaine contre le bureau - pour atteindre de sa main un bouton invisible à quiconque n'était assis sur cette chaise. Comme pour toutes les fonctions technologiques que cachait le meuble, le commutateur était tellement bien incrusté qu'aucune rainure n'était visible.

Presque immédiatement, la porte s'ouvrit et une jeune femme entra. Elle portait un dossier à deux mains comme une fillette un trésor. Elle avait une silhouette fluette, un physique fragile, des cheveux blonds tenus par une queue de cheval sévère, l'expression docte mais les traits fins. Sa beauté manquait de féminité mais elle était une excellente secrétaire dont s'attirer les faveurs n'avait pas été chose aisée

Pendant qu'elle venait poser le dossier sur son bureau, il surveilla Idris du coin de l'œil qui suivait les courbes de la jeune femme de haut en bas, si vite et répétitivement qu'on eût dit qu'il hochait la tête pour approuver.

La jeune femme repartit dans le simple bruit de la porte qui se refermait. Eberhardt prit le dossier et en tourna interminablement les pages pour profiter de l'expression de Mark trahissant son inquiétude. Il aplatit bruyamment l'objet de sa lecture sur la table puis jaugea Mark de sous ses lunettes. Leurs regards se croisèrent et il sentit presque le minuscule éclair de leur antipathie mutuelle éclater entre eux.

- Si j'en crois ces chiffres, l'embauche que vous aviez suggérée a été trois cents cinquante fois moins avantageuse que prévue.

Il se laissa interrompre par le sifflement admiratif de Chris.

- Les dividendes énormes que vous nous aviez promis se sont réduits à peau de chagrin. En fait, le mois dernier et ce mois-ci, nos bénéfices n'ont augmenté que de deux pour cent, ce qui est tout à fait normal alors que la saison chaude approche.

Il enleva ses lunettes à deux mains pour les essuyer avec son mouchoir. Celui de la poche gauche de son pantalon, qu'il destinait à cet effet. C'était une manie discrète et apparemment sans signification, mais qu'on pouvait apprendre à craindre. Il tourna la tête vers Chris.

- Dites-moi, Chris. Soyons méthodique. Que fait-on dans ces cas-là ?
- La procédure voudrait que le responsable justifie son échec en rappelant sa volonté initiale de faire le bien de l'entreprise, répondit Chris en croisant nonchalamment les jambes. Puis en expliquant les raisons pour lesquelles cela n'a pas fonctionné.

Le patron eut un geste de la main vers Mark pour l'inviter à se prêter à cet exercice.

- Mon projet tenait en deux lignes, démarra-t-il immédiatement parce qu'il n'attendait que cela. Il s'agissait simplement de profiter de l'arrivée de la saison chaude et de la baisse des coûts de transport et de production. Baisse qui, je le rappelle, était engendrée par la découverte du réservoir pétrolier de Sasamar.
- La légalisation de son exploitation, en réalité, interrompit Chris de sa voix mielleuse. Le réservoir est connu depuis deux décennies mais on a dû attendre que tous les indigènes émigrent ou meurent pour que le forage soit bien vu par l'OPPEI. Sans compter que l'extension de l'exploitation signifierait mettre à mort la faune et la flore, et il y a là-bas de quoi nourrir des milliards de personnes à temps plein.

Eberhardt grimaça. L'Organisation de Protection des Populations Extraterrestres Indigènes. Un des derniers barrages gouvernementaux à la Firme, mais qui ne saurait durer encore bien longtemps puisque Eberhardt ne l'approuvait pas. Et ce que Monsieur E. n'approuve pas, Monsieur E. détruit. Si ça pouvait l'aider à conserver son monopole vivrier, c'était encore mieux.

- Je vous en prie, monsieur Domian, fit Mark contrarié, laissez-moi donc finir. Je disais donc que les conditions économiques étaient rassemblées pour tenter un coup de force sans trop de risques. La production était à son coût le plus bas, la demande en hausse, les machines en surnombre... Il ne manquait qu'une chose pour ouvrir le robinet et voir l'argent couler. Une seule.

Il appuyait son propos en tendant un index fébrile dans les airs. Il suait et se serait volontiers passé son mouchoir sur le visage si cela ne trahissait pas une nervosité pourtant déjà bien éventée.

- Et cette chose, c'était la main-d'œuvre. Il y a des milliers d'étudiants et de descendants d'Appelés qui nous ont comme une épée de Damoclès inévitable au-dessus de leurs têtes. Il suffisait de puiser dans cette réserve de salariés, quasiment gratuits. Il suffisait de déclarer leur diplôme révoqué pour qu'ils débarquent en masse et grossissent notre chiffre d'affaires.

Hors de lui, il se leva soudain et vint poser ses deux mains sur le bureau du directeur. Ce dernier reposait sur un coude, un doigt sur les lèvres, le pouce le long de la tempe, et leva les sourcils à ce geste inattendu.

- Et c'est ce qui se serait passé si la bourse intergalactique ne nous avait pas claqué dans les doigts, poursuivit Mark. C'est ce qui se serait passé si le revenu n'avait pas été compensé négativement par une mauvaise action financière dont le Premier conseiller, monsieur Domian ici présent, n'a pas jugé utile de me faire part.
- C'est vous le responsable des finances, fit l'intéressé. Si quelqu'un doit être au courant de ce qui se passe rapport à l'aspect pécuniaire de notre petite société, c'est nul autre que vous.

-

Mark se retourna pour lui faire face. Sa cravate prit une forme de L sous l'effet du mouvement brusque ; il ne prit pas la peine de la remettre en place.

- Pas quand c'est un mouvement qui m'est délibérément caché, scellé sous secret des hautes sphères !



Il leva les deux mains comme pour s'apaiser lui-même.

- Messieurs. Je veux bien assumer toute la responsabilité de l'échec du projet que moi, et moi seul ai proposé, d'embaucher énormément de personnel. Mais je vous prie de considérer mon ignorance de ce phénomène comme une circonstance atténuante de ma faute. Non, que dis-je ! Je ne vois pas en quoi je devrais reconnaître une faute dont la conséquence n'a été que l'annulation pernicieuse des bénéfices que j'ai générés par une mauvaise action en bourse dont je ne suis pas responsable.
- Comme vous l'a dit Chris, dit Eberhardt, c'est à vous de savoir ce qui se passe dans votre domaine de compétence.

Sa voix était déformée par l'effort car il était en train d'essuyer avec son mouchoir - celui de la poche gauche - les dégoûtantes traces de main laissées par Mark sur le bord opposé du bureau. Il pouvait à peine les atteindre sans se lever.

- Ne nous mettez pas en cause, reprit-il en se ré-enfonçant dans son siège. Le Premier conseiller Domian et moi-même avons entrepris une action que nous reconnaissons désastreuse, mais les traces en sont visibles au quarante-deuxième.

Le quarante-deuxième : le fameux étage du bâtiment principal où se situaient...

- Monsieur le directeur, fit Mark d'un ton presque suppliant. Pourquoi serais-je allé aux archives pour m'informer de la situation en direct ? J'ai des dizaines d'informateurs dans tous les secteurs de la finance, et vous savez que j'ai les compétences nécessaires pour en faire une synthèse professionnelle. Si je ne vous avais pas convaincu, je ne travaillerais plus ici depuis longtemps. Mais pourquoi diable irais-je placer quelqu'un aux archives ?
- Hélas, Mark, votre longue expérience aurait dû vous mettre au courant d'une des lignes de conduite de notre société : la compétence seule ne suffit pas, il faut avoir le discernement d'en faire un usage approprié. Votre aptitude comme responsable des finances n'est pas en cause. Ce que nous déplorons ici, c'est votre aveuglement face aux priorités de votre engagement.

En s'appuyant lourdement sur ses deux bras, Eberhardt leva son énorme masse et vint se poster face du mur derrière son bureau, tournant le dos aux autres. Il enfonça un autre invisible bouton sur la façade et toute la surface de la cloison se transforma en fenêtre sans montant ni chambranle, si bien qu'on croyait le mur disparu.

La lumière du soleil entra tout à coup, remplaçant douloureusement celle des néons. Il ouvrit son stylo dans un clic et le tendit sur un point lumineux au milieu du ciel bleu, beaucoup plus lumineux qu'une pleine Lune mais aussi beaucoup plus petit. L'astre s'entoura d'un marqueur rouge sur la fenêtre qui n'était ni plus ni moins qu'un écran transparent. Puis l'homme se retourna sur son audience.

- Vous voyez ça ? C'est l'UG. Un simple satellite géostationnaire comme il y en a des millions. Mais dans celui-ci, il y a des milliers d'étudiants qui travaillent, mangent, boivent, pissent, chient et baisent en attendant que leur grand rêve se réalise : sortir de ce monde puant et vivre au gré des promesses qu'offre l'Univers. Et nous, nous les récupérons pour leur faire une autre promesse : celle de remplir leur vie d'un travail sain et profitable à l'humanité. La plupart d'entre eux se sentent exploités et souffrent de voir leurs espoirs détruits.

Croyez-vous que nous enlevons l'avenir de ces jeunes gens pour que vous soyez tranquillement assis dans votre fauteuil à faire vos comptes, Mark ? Vous nous avez déçu, et au nom de toutes les jeunes personnes que nous avons poussées à venir travailler ici, c'est intolérable !

Mark était toujours debout, les bras ballants. Déconfit, il se rassit et choisit de jouer la carte de l'humilité.

- J'assume entièrement mes erreurs. Je peux vous donner des garanties comme quoi cela ne se reproduira plus.

Mais Eberhardt faisait déjà « non » de la tête en refermant le panneau. Le petit cercle rouge qui entourait l'UG fut la dernière chose à disparaître avant que le mur ne retrouve son aspect normal.

- Il est trop tard, Mark. Vous avez eu votre chance et vous l'avez gâchée. Il est temps de céder votre place aux plus jeunes, pour valoriser leurs sacrifices.

Il lui sourit, d'un grand sourire à la fois carnassier et engageant.. Mais Mark restait immobile sur son siège. Ses traits étaient décomposés. Sa cravate toujours tordue reposait sur sa poitrine où la transpiration avait dessiné une auréole, ses cheveux étaient rendus hirsutes par les amples mouvements de sa démonstration et le chapeau qui les recouvrait en partie penchait maintenant sur la droite. Il n'avait plus aucune prestance, on aurait cru voir un petit garçon vivre un des pires moments de son enfance.

- Vous pouvez disposer, conclut nonchalamment Eberhardt avec un geste de son stylo.

Tel un automate, Mark se leva, la tête basse, traînant les pieds. Il lui fallut un certain temps pour atteindre la porte et disparaître. Idris en profita pour jeter un oeil au visage de la secrétaire qu'il devait deviner par l'ouverture, depuis sa place.

- Idris, voudriez-vous avoir l'amabilité de m'attendre à côté le temps que je discute de certaines choses avec monsieur le Premier conseiller ? J'aurai des projets pour vous.
- Sûr.

Les traits du Noir étaient aussi impénétrables que sa voix de baryton.

Quand la porte se fut refermée sur l'imposante corpulence d'Idris, il ne restait dans le bureau du directeur que Chris et Eberhardt lui-même. Un silence s'installa pendant que les deux hommes éprouaient leurs défenses l'un contre l'autre. Puis Chris rompit le silence.

- Un coup mené de main de maître, mon cher.
- Je vous renvoie le compliment, Chris. Je n'aurais pas su simuler la perte d'un capital avec suffisamment de crédibilité pour bernier le responsable des finances. Votre collaboration m'est précieuse.
- Allons, vous me savez ami du concret, fit Chris avec un sourire entendu.
- Très bien. Disons que vous m'êtes précieux à hauteur de... trois cent mille nouveaux euros ? C'était bien notre contrat ?
- C'était cela.

Eberhardt lui tendit un indesignable et un stylo - celui réservé aux invités, bien sûr.

- Comme vous pouvez le voir, le document est déjà prêt. Je vous en prie.

Chris apposa sa signature. Comme son nom le laissait supposer, l'indesignable ne pouvait pas être faussé du moment qu'il était signé. En réalité, la griffe n'avait plus aucune importance ; c'était le résidu traditionnel, voire culturel, qui servait de prétexte. Le document ressemblait à une simple feuille de papier glacé, mais c'était en fait un appareil tactile qui gardait la mémoire du patrimoine génétique de son signataire. Le stylo faisait office de connecteur entre la personne et l'indesignable, transmettant de multiples informations grâce au courant électrique du corps et apposant au passage la date et le lieu. Une fois que les deux partis avaient signé, le système exécutait automatiquement l'action pour laquelle il avait été programmé via le réseau Internet, éliminant tous les risques de triche. En cas de litige, une copie du contrat était également envoyée au Registre des Signatures Nouvelles qui était accessible aux hommes de loi. « En parlant d'archives », pensa Chris.

- Me permettez-vous une question, cher président ?

- Faites, je vous en prie.
- Par simple curiosité... Comment êtes-vous parvenu à fausser les archives pour faire croire à la réalité de cette perte de capital ?
- Je ne les ai pas faussées, répondit Eberhardt en rangeant l'indessignable.
- Vous voulez dire ... ?
- Je l'ai joué au bluff.

Chris, les yeux ronds, céda bientôt au rire, et les deux hommes rirent en chœur. Eberhardt se leva pour raccompagner son associé à la porte. Ils souriaient encore tous deux lorsque ce dernier lâcha un dernier compliment :

- Vous savez vraiment vous y prendre en affaires. J'espère que notre association sera fructueuse.
- Je le souhaite aussi, mon cher Chris. En attendant, je vous souhaite une bonne continuation dans vos fonctions.

Ils se serrèrent la main puis Chris partit d'un pas allègre dans les couloirs. Il échangea un au revoir poli avec la secrétaire puis prit l'ascenseur. Le regard d'Eberhardt, qui se tenait toujours dans l'encadrement de la porte de son bureau, tomba sur Idris qui avait prit la chaise en face de la jeune femme, tout comme il avait imaginé qu'il le ferait. Le Noir ne semblait même pas avoir remarqué son patron, car trop occupé à dévisager l'employée. Elle l'ignorait avec conviction.

« Ris tant que tu peux, Chris, pensa Eberhardt. Profites-en bien, car tu ne pourras pas jubiler encore longtemps de faire des projets communs avec moi. Et toi, mon cher Idris, tu vas m'y aider. »

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Idris tourna soudain sa lourde tête vers lui. Eberhardt lui ressortit son sourire ambigu et menaçant, et compléta ses réflexions: « sentir qu'on a le pouvoir sur les gens, c'est peut-être bien le plus grand plaisir de l'existence, finalement. »

## 4. Choisir

Andres Koriček était un ramasseur anodin au secteur R d'un district quelconque, pas très loin de l'Équateur.

Il avait vingt-trois ans, dont quatre d'expérience dans les plantations. Né dans le vide sidéral à bord d'un vaisseau de hors-la-loi, il avait perdu ses parents lorsqu'ils avaient dû atterrir en urgence sur Hortissia à cause d'une panne du circuit hydraulique. Littéralement offerts à Interpol, ils n'avaient pas passé plus de cinq

minutes vivants sur la planète. Le petit Andres, âgé de cinq ans, avait alors bénéficié du service d'adoption de la firme, traçant son parcours à venir.

Éduqué dans un orphelinat satellitaire, il avait d'abord été formé en gestion du personnel avant de démontrer un intérêt pour les plantations en elles-mêmes, qu'il avait fini par rejoindre après quelques années de petits travaux peu concluants.

Comme la plupart des ramasseurs, il avait trouvé sa méthode pour faire passer les longues heures et tromper la monotonie. Dans cette nécessité, il n'y avait pas de honte. Pour d'autres, c'était de penser à leur labeur comme à une mission cosmique sur laquelle dépendrait le sort de milliers de mondes habités. Ou bien ils s'imaginaient à la place de Eberhardt à qui profitait chaque baie qu'ils cueillaient.

Mais pour lui, l'ennui n'était pas vraiment une menace. Il lui suffisait d'attacher son baladeur à sa ceinture et de laisser la musique tisser son fond sonore sans l'écouter vraiment pour ne pas en éroder le maigre répertoire. Il ne voyait pas d'inconvénient à faire ce travail répétitif tant qu'il mangeait à sa faim et pouvait dormir chaque nuit dans un bon lit.

Il avait connu autre chose que cette vie-là, pourtant il serait le premier à admettre n'avoir aucune ambition. Le train-train du ramassage, agrémenté des rares permissions d'aller prendre du bon temps en Ville, lui allait à merveille.

Il ne souffrait pas de la longueur des heures. Chaque fruit ramassé était si insignifiant qu'il aurait pu ne pas se voir en train de prendre entre ses doigts le tout premier signe avant-coureur des événements devant survenir sur toute la planète dans les jours suivants. Il était accroupi à ce moment-là, plongeant les bras de plus en plus profondément dans les entremêlements de la plante.

Il fronça les sourcils, appuya sur le bouton pause de son baladeur sans même y jeter un œil, et se pencha sur l'objet de sa perplexité, coincé entre le pouce et l'index de sa main droite.

D'ordinaire, les fruits de Sand étaient de la taille d'un pois chiche, ronds, lisses et uniformément rouges sang. Et la première chose qu'il pensa en regardant celui-ci fut qu'il avait ramassé autre chose : un œuf d'insecte, le fruit d'une autre plante, un parasite peut-être ?

Pourtant non : il regarda la tige d'où il l'avait tiré, qui était à l'air libre. Il était à peu près sûr de laquelle c'était, et elle avait comme par hasard un aspect étrange aussi, plus noirâtre avec une certaine bosselure microscopique.

Le petit globe bleuâtre hérissé de piquants mous qu'il tenait dans sa main était à coup sûr un produit de Sand. Mais il avait ramassé des millions de fruits et n'avait jamais vu, ni entendu parler d'une telle déformation.

Il se redressa puis ouvrit la bouche pour crier le nom de son contremaître, mais se retint au dernier moment. Son supérieur était un homme angoissant avec un fort accent slave, qu'on imaginait aussi bien avec un fouet ou un tablier de boucher. Il avait une moustache à l'impériale et vouait un culte immodéré aux cigarettes roulées maison - personne n'avait osé lui demander si elles contenaient un ingrédient secret, mais leur odeur le laissait supposer.

Andres s'était adressé à lui deux fois en tout depuis qu'il était sous sa houlette. La première fois, c'était trois mois auparavant pour faire cas des bottes déplorables qu'on lui avait fournies.

Elles paraissaient centenaires, trouées qu'elles étaient par les morsures impitoyables de plusieurs générations de rats. En plus, elles étaient d'une taille trop grandes et il rentrait chez lui chaque soir avec des ampoules de plus en plus impressionnantes. Le contremaître l'avait rabroué en lui conseillant de se faire à la dureté de son travail s'il tenait à le garder. Sans l'aide d'un collègue attentionné qui lui échangea sa paire de bottes au magasin à l'aide d'un pot-de-vin, il les porterait encore à ce jour.

La seconde réclamation qu'il avait faite à son supérieur, c'était sur un sujet bien plus délicat : il avait argumenté des raisons de lui octroyer une augmentation, sa femme étant enceinte de sept mois.

La firme ne prenait pas en charge les soins aux nouveau-nés - pas plus qu'elle ne proposait de congé maternité - et la future mère était forcée de travailler encore pour que le couple ait de quoi s'occuper de leur bébé. Hortissia était un immense kolkhoze ; les salaires étaient extrêmement bas, et la différence se creusait vite lorsqu'une paye disparaissait au sein d'un couple. Cela remontait à deux semaines et il s'était fait menacer de renvoi par son supérieur s'il manifestait encore une telle insatisfaction.

Depuis, il souffrait chaque jour un peu plus de voir sa femme, incapable de manger ou de se coucher sans aide, pleurer tous les soirs de douleur et de fatigue. Une peur antique roulait dans son esprit, lui murmurant que tirer les forces d'une femme dans son état n'était pas contre-nature pour rien, et qu'il la perdrait si cela devait continuer. Le plus souvent, son esprit refusait d'admettre qu'il perdrait aussi l'enfant.

Les heures de labeur de la jeune femme comptaient double. Si au moins ils travaillaient ensemble, il pourrait être avec elle, mais ils ne se rencontraient que durant le temps communautaire des repas. Ils ne dormaient même pas dans le même lit à cause de la rigidité de la firme rapport aux mœurs dans les Villages.

Le doigt d'Andres lui grattait. Revenant au présent, il jeta d'un coup le fruit comme s'il avait mis sa main au feu sans s'en apercevoir. Il la contempla et vit que la peau rougissait au bout des doigts qui avaient tenu la chose. Il toisa le fruit immobile au sol, qui reposait comme un cancer minuscule sur la terre, puis l'écrasa de la semelle de sa botte neuve. Pas question que cette horrible petite excroissance compromette l'espoir ténu de connaître le soulagement et le bonheur dans les mois à venir.

## 5. Travailler

Le travail n'était pas tendre. Jonathan avait rempli trois paniers pleins, ce qui était apparemment assez honorable pour un premier jour. Il reprenait la route du Village avec les épaules en feu et le dos douloureux. Il pouvait s'attendre à de bonnes courbatures que seul l'effort du lendemain ferait passer.

Le soleil entamait la dernière ligne droite de sa course dans le ciel et Jonathan pouvait le voir à sa gauche, poursuivant l'horizon. Sa proximité avec cette ligne impeccablement droite commençait à le faire paraître plus gros.

Il fut amusé de se rendre compte que sur ce chemin reliant le secteur A au Village, il verrait toujours l'astre sur sa droite : le soleil levant pendant l'aller et le couchant pendant le retour.

Il était un travailleur rompu mais un travailleur heureux, car rien ne viendrait plus s'ajouter à ce qu'il venait de vivre aujourd'hui. Il avait eu un aperçu de la routine qui allait s'installer dans sa vie et cela lui convenait. Il était même impatient de retrouver ses collègues le temps d'un repas. L'effort physique ne l'effrayait pas et il pensait être capable d'habituer ses muscles à un tel labeur. De plus, il avait retrouvé un vieil ami et ses encouragements avaient de quoi le rassurer à propos de son avenir.

Une vie entière comme ça, peut-être pas. Mais puisque la Firme avait ignoré son avis et lui avait imposé sa situation, il avait trouvé la philosophie adéquate pour le tolérer : pour le moment, voir tel un cadeau la vie qu'on l'avait obligé à vivre.

On ne pouvait plus lui enlever ses espoirs tant qu'il se satisfaisait de son présent. Garder sa liberté de penser, c'est penser à la liberté tout entière.

Il se surprit à se fourrer les mains dans les poches et à siffloter, faisant semblant que chaque partie de son corps ne lui faisait pas mal. La fatigue aidant, il eut à peine conscience de sa marche, et le char d'Hélios avait touché l'horizon quand il fut en vue du petit tracteur et de son affectueuse inscription « Rocket ♡ ».

Il pénétra dans la petite habitation baignée de la lumière très rouge du soleil s'effaçant. On aurait mieux vu ce genre d'éclairage s'appliquer à une histoire à l'eau de rose, où la caméra aurait cadré une table toute prête pour un dîner aux chandelles sur un air de violon. Mais ce n'était que lui, le novice et l'ouvrier, à qui le soleil adressait un dernier clin d'œil cyclopéen avant la nuit. Il entra.

Il n'y avait qu'une personne attablée, qui grignotait sans conviction une sorte de galette de riz, et ce n'était pas non plus le type de protagoniste qu'on attendait à une soirée romantique. Jonathan s'assit en face de lui, soulagé de sentir qu'on le soulageait du poids de son propre corps.

- Salut, Frederick, fit-il.
- Salut.
- Les autres ne sont pas là ?
- Partis chercher de l'essence pour Rocket, fit Fred laconiquement en croquant dans son frugal en-cas.

« Je vais quasiment les voir manger à chaque fois que je les rencontre », pensa Jonathan. Il ne chercha plus la discussion, car il était évident que Fred n'était pas d'humeur. Il allongea les bras sur la table pour s'en servir d'oreiller ; c'était sa première pause depuis le déjeuner. Il se redressa quand Fred parla.

- Je sais pas ce qui se passe avec Sand en ce moment. Il nous en fait voir de toutes les couleurs. Il y a une semaine, on battait le record du plus gros amas jamais détruit par la maison. On a même dû se défendre pour ne pas recevoir un blâme, parce qu'on a débité une putain de portion de trois stères.

Avant-hier, on a passé plus de temps à chercher des fruits mûrs qu'à les ramasser. Dieu sait pourquoi, le cycle de maturité a pris du retard, et c'est vraiment rare. Ça arrive surtout quand les contrôleurs climatiques ont une défaillance et qu'on se prend une pétasse de mousson sur la gueule, mais la dernière panne remonte à trois mois.

Il s'arrêta le temps d'allumer une cigarette avec colère. Sa galette entamée - que Jonathan comprit être une portion énergétique, conçue pour manger sans faim - traînait sur la toile cirée.



- Et aujourd'hui, rebelote ! Un amas qu'on a mis trois heures à défoncer. (Puis, séparant chaque mot avec insistance :) Quatre putains de stères. Cette fois, on n'y a pas échappé. C'est le salaire de toute la maison qui a sauté pour une semaine. Le tien aussi, désolé.
- T'en fais pas pour ça. Dis, tu finis pas...

Fred ne comprit pas, puis vit que le doigt de Jonathan pointait sur sa portion.

- Ouais, prends-la si tu veux. (Il tira sur sa cigarette avec nervosité pendant que Jonathan mâchouillait la galette sans plus d'appétit.) Ils sont marrants, quand même. Leur mutant fait un pet de travers, non seulement c'est à nous de nous en occuper mais ils nous punissent aussi de le faire. Comme si on y pouvait quelque chose, contre ces amas.
- C'est normal que Sand garde un peu de sa liberté. Les plantes étaient là avant nous, sur Terre comme ici.
- T'as raison, fit Fred d'un ton radouci. Mais tu vois, ces amas, c'est un peu le pire truc qui puisse t'arriver comme ramasseur. Débiter un de ces machins, c'est non seulement plus épuisant que tout le reste mais en plus c'est dangereux. Tu peux pas prévoir comment Sand va réagir.

Les branches sont tellement emmêlées et tendues que ça peut te sauter à la gueule n'importe quand et n'importe comment. C'est une sorte de crise de croissance, en fait. Si tu la remarques suffisamment tôt, y'a pas de souci, mais des fois ça vient de l'intérieur du buisson et on ne s'en rend compte que lorsque qu'elle...

- Il y a un jeune amas au secteur A, interrompit-il. Rangée 12, à environ dix mètres du côté nord. Cinq ou six branches, on doit pouvoir s'en débarrasser manuellement pour le moment, si j'ai bien tout compris.

Fred le regarda avec un regard surpris, la cigarette menaçant de dégringoler de ses lèvres. Il lui fallut plusieurs secondes pour reprendre son expression normale et tendre un doigt sur Jonathan. Ce dernier eut une sorte de crainte instinctive face à ce geste à moitié menaçant. Mais quand Fred parla, c'était pour dire un vrai compliment

- Toi, t'apprends vite, dit-il. C'est très rare que les gars du secteur A signalent les amas à temps, c'est pour ça que c'est le contremaître qui en est chargé. Sauf qu'à la Ville, ils se couchent tôt et le mec ne pourra rendre son rapport que demain matin - s'il l'a remarqué. Toi, tu l'as coiffé au poteau et c'est ton premier jour. Continue comme ça et tu finiras chef de maison en moins d'un an.
- Cela m'a seulement paru normal de le signaler puisque c'est un problème que vous rencontrez souvent, fit Jonathan en haussant les épaules.

Il se souvint soudain d'une phrase que sa mère appréciait beaucoup : « une personne trop humble est une personne qui cherche à se faire complimenter deux fois », aussi ajouta-t-il rapidement de quoi modérer ses propos.

- Enfin, j'ai eu de la chance d'en entendre parler hier.

Le responsable de la petite équipe ne prêta pas plus attention à ses propos qu'il en aurait montré pour une fourmi courant sur son épais pantalon de travail.

- Demain, tu emporteras ma scie avec toi. Je suis pas du genre possessif mais je te promets que ce n'est pas un objet que je donnerais à n'importe qui. Elle est dans ma famille depuis six générations et c'est encore un des meilleurs outils manuels du Village. Tu l'emporteras pour montrer aux autres bleus que toi, tu n'as rien à faire avec eux.

Si ce que tu m'as dit est juste - ce dont je ne doute même pas -, tu défonceras l'amas que t'as remarqué et je ferai une note en ta faveur sur mon rapport. Les chefs de maison sont sélectionnés avec suffisamment de soin pour que les bureaucrates soient assurés que je ne fais pas ça par favoritisme arrangé. Enfin, c'est théorique, mais ils s'y tiennent.

- C'est pas la peine de faire ça pour moi, tu sais. Je n'ai pas d'ambition.
- C'est toujours ceux qui le veulent le moins qui se retrouvent aux meilleures positions. Et j'ai bien l'intention de tout faire pour que la théorie se vérifie à ton propos.

À eux deux, ils ne mangèrent finalement que l'unique galette qu'ils s'étaient partagée. Leur discussion perdit en ampleur, et Jonathan se leva peu après, souhaitant bonne nuit à son collègue. Il prit une douche rapide pour s'affaler frais et à l'aise dans le canapé de la pièce de vie à l'étage, et s'installa pour regarder la télévision pendant un petit quart d'heure.

Entretemps, il entendit Lara et Friedrich s'installer en-dessous pour dîner. Somnolant devant les informations, il allait se lever pour couper la télévision et aller se coucher quand une phrase attira son attention. L'animatrice était jeune mais son peu de charme était caché, tantôt par plus de maquillage qu'il n'en fallait, tantôt par l'impression qu'elle dégageait de ne même pas s'écouter parler. Jonathan, maintenant plus concentré, l'écoula en revanche.

- Acte terroriste ou simple coup de malchance ? De nombreuses personnes sur Terre ont été victimes de ce qui semble être à première vue une intoxication alimentaire. On estime leur nombre entre cinquante et cent-vingt, dispersés un peu partout sur le globe.

Malgré leur espacement géographique et leur nombre relativement réduit, il existe certaines similarités entre leurs cas qui n'entrent pas dans le cadre d'une intoxication de type classique.

C'est un rapprochement qu'on doit au Dr. Matthew Saunders, professeur de médecine à l'Université Globale Terrienne mais aussi bénévole à l'association Médecins Sans Frontière. Et selon lui, quelle que soit la nature criminelle ou coïncidentielle de l'évènement, il n'est à reprocher à nul autre que la Firme Eberhardt dont la grande vague d'embauches a pris fin il y a trois jours.

Interview.

Sur l'écran, l'image de la sévère présentatrice du journal laissa place à celle d'un homme à l'air docte, nonchalamment installé sur un fauteuil à motifs carrés derrière lequel on voyait une grande bibliothèque. La mise en scène fit sourire Jonathan.

L'homme avait une barbe poivre et sel, lisse et bien taillée qui lui recouvrait toute la partie inférieure du visage. Il croisait les jambes, balançant régulièrement celle qu'il tenait en l'air. L'entrevue avait déjà été tournée et montée de manière à ne pas laisser apparaître le journaliste. Seul le micro dépassait du côté gauche de l'écran et l'homme était déjà dans le vif du sujet quand il commença à parler.

- C'est un collègue qui m'a transmis l'information concernant les premières intoxications alimentaires supposées à Londres, Tokyo et Berlin. Ma thèse de médecine portait sur le système digestif, et mes confrères ont pris l'habitude de jouer les intermédiaires lorsque l'actualité médicale est marquée dans ce domaine.

À ce moment-là, j'étais en Ouganda pour le compte des MSF car on y avait rapporté dix-huit cas d'une amibiase particulièrement virulente et potentiellement non fichée. Il s'est trouvé que c'étaient des cas de salmonellose aiguë mais inoffensive que j'ai rapidement traitée sur place pour dix-sept des personnes atteintes. Seul un cas était différent, j'ai donc de nouveau considéré le risque d'une amibiase exotique. Mais il m'a suffi d'un coup d'oeil pour comprendre qu'il s'agissait de toute autre chose. Pas une salmonellose ni d'aucune autre amibiase.

(Le plan coupa dans un rapide fondu enchaîné)

Le soir même, j'avais prouvé qu'il s'agissait de la même pathologie que celle qu'on m'avait rapportée des grandes villes occidentales. Le lendemain - c'était hier - j'avais mené à bien mon enquête grâce à l'aide précieuse de mes collègues de l'UGT. Toutes ces personnes - qui s'avérèrent plus nombreuses et dispersées que prévu - étaient atteintes de la même forme d'intolérance à un produit alimentaire, mais pas sous la forme d'une intoxication telle qu'on

l'entend normalement - pas de vomissements, pas de diarrhée, ni de fièvre ni de douleurs musculaires.

Le seul signe distinctif d'une telle intolérance prenait la forme de crampes intestinales très douloureuses et d'une migraine carabinée. Dans à peu près la moitié des cas, on constatait aussi une dilatation anormale de la rétine et une forte anémie. Des symptômes qu'on jugerait pour la plupart bénins indépendamment les uns des autres.

Et nous avons été capables de déterminer que tous les soixante-seize cas en étude - et je dis bien tous - étaient liés à l'ingestion d'un produit de la Firme Eberhardt, ce que tendait déjà à prouver la distribution aberrante, disséminée sur la totalité du globe, puisque ce sont les seuls produits qu'on retrouve dans tous les milieux socio-culturels.

(Il y eut une nouvelle coupure)

La létalité est nulle. Nous n'avons eu qu'un décès concernant une personne de cent-trente-trois ans ayant récemment survécu à un infarctus. Cette personne a perdu la vie dans l'hôpital de l'UGT, c'est donc sur l'impulsion de mes collègues et de moi-même que l'intoxication ne figure même pas sur les causes de la mort, car la victime était déjà très faible au moment de sa contamination.

En revanche, c'est clairement un embarras tant du point de vue médical qu'éthique, et la communauté médicale entend bien que l'affaire soit mise au clair entre la justice et monsieur Eberhardt, que le responsable ait commis un acte volontaire ou non.

Personnellement, si je peux me permettre cette présomption en ma qualité de scientifique, je ne crois pas qu'une plante génétiquement contrôlée comme Sand puisse échapper ainsi au contrôle scientifique à moins que quelqu'un veuille le faire délibérément.

L'animatrice et son air contrarié revinrent sur l'écran. Elle mettait sans discrétion de l'ordre dans ses feuillets.

- C'était le Dr. Matthew Saunders qui répondait aux questions de notre envoyé au propos de l'implication de la Firme Eberhardt dans une affaire d'intoxication alimentaire de masse sur Terre. Je précise qu'une enquête est en cours pour le compte du Tribunal Global qui jugera si la suspension de la production est nécessaire.

Et maintenant, en politique internationale : le candidat Arnold Psoumatris, très controversé pour son affiliation au parti Aube Dorée, est en passe de remporter un mandat de cinq ans à la présidence de l'Union Démocrate

Gréco-Turque, face à un opposant qui était pourtant en tête des sondages.  
On soupçonne...

Jonathan s'était levé pour couper à la fois la télévision et la voix triste de l'animatrice. Il s'étira et bâilla, n'ayant plus en tête que son lit et se dirigeant d'ores et déjà vers la porte de sa chambre lorsqu'il entendit des pas parvenir au sommet de l'escalier derrière lui. Il se retourna et vit Lara.

- Salut le caïd. Alors, rien qu'une petite journée de bosse et t'es déjà cassé ? Petite nature, va !
- Je m'y ferai, répondit-il d'un ton las, puis fronçant les sourcils. Le caïd ?
- Frederick m'a parlé de ton petit exploit d'aujourd'hui.
- Ah, c'est rien ça.

Il essaya de lui renvoyer son sourire mais ne parvint qu'à soulever vaguement les commissures de ses lèvres.

- Tu m'excuses, faut vraiment que je dorme là...

Elle parut sur le point de dire quelque chose mais se ravisa. Elle lui souhaita une bonne nuit en se dirigeant vers la salle de bains. Avant qu'ils ferment en même temps leurs portes, Jonathan eut le temps de voir le sourire de la jeune femme disparaître quand elle se retournait, laissant place à la mine froide et dure qu'elle affichait la veille. C'était terrifiant de voir à quel point elle maîtrisait la fine frontière entre ses expressions. S'agissait-il de son passé ou de contrariétés plus récentes ?

Jonathan ne se souviendrait même pas de s'être déshabillé avant de se mettre au lit, car son cerveau avait déjà coupé tous les circuits inutiles. Il s'endormit instantanément.

## 6. Statuer

Dans une grande firme comme celle d'Eberhardt, chacune des innombrables tâches qu'accomplissent chaque jour ses employés sont d'une importance cruciale.

N'importe quel responsable du personnel dirait à qui veut l'entendre qu'un seul élément problématique au sein d'une chaîne peut la briser de part et d'autre. D'où l'importance du contremaître qui vérifie que tout va pour le mieux. Son salaire est élevé en proportion de ses responsabilités et non en fonction de son activité, mais jamais un directeur général ne contesterait son utilité.

Le contremaître de la chaîne de cuisson connue sous le numéro 954 faisait partie de l'élite, du moins selon les critères de ses subordonnées. Il se nommait Kardinskiy et savait se faire respecter sans répondre aux caractéristiques du contremaître. Selon le cliché, c'était obligatoirement un homme fruste, sans compassion, qui ne montrait jamais l'ombre d'une émotion.

Bizarrement, Kardinskiy correspondait plutôt à cette image, mais sa personnalité s'accompagnait d'un caractère taciturne qui la masquait complètement comme une éternelle éclipse de la perception.

La fonction de contremaître ne va pas toujours avec une réputation gratifiante, d'autant qu'aucun contremaître n'a de responsabilité « physique ». Malgré leur grande importance, ils sont souvent vus d'un mauvais œil car ils sont parmi les privilégiés de la Firme, généralement sans même avoir à intervenir. Ils sont simplement là, parcourant tantôt les couloirs, tantôt les rangées de plantations, et le crédit qui leur est le plus souvent porté par la gente ouvrière concerne uniquement leur patience, car ils n'ont jamais l'air de s'ennuyer.

Ce en quoi Kardinskiy excellait, c'était justement pour des choses que la plupart de ses collègues ne faisaient pas, et n'avaient pas à faire. Son contrat stipulait simplement la surveillance des relations entre les employés, la supervision de leur travail - chaque contremaître reçoit une double formation puisqu'il doit aussi connaître sur le bout des doigts la profession des gens dont il est responsable -, la résolution sur place des contentieux mineurs et la rédaction quotidienne d'un rapport détaillé. Un contrat-type pour un contremaître.

Mais lui avait en plus pris pour habitude, depuis ses débuts, de contrôler les appareils de cuisson et de vérifier tous les dosages, entre autres activités mineures qui sortaient du cadre strict de son devoir.

Bien sûr, tout ça faisait partie de sa formation. C'étaient des détails qui figuraient sur son examen, et sans lesquels il n'aurait pas eu son poste. Mais d'ordinaire, même les contremaîtres les plus pointilleux oublient vite ces connaissances secondaires dont ils n'ont aucun besoin, du moment qu'ils effectuent consciencieusement leur tâche principale.

Pas Kardinskiy.

Était-il intransigent avec lui-même, soucieux du travail bien fait, ou bien ignorait-il simplement qu'il n'avait pas besoin d'effectuer ces vérifications sur la production ? Les ouvriers n'osaient jamais lui poser la question, mais se doutaient sans jamais le dire à voix haute que leur chef avait un grain. Du genre « méticulosité pathologique »

ou « maniaquerie obsessionnelle », et peut-être y aurait-il des signes plus graves pour ses proches, s'il en avait.

Les rapports extrêmement détaillés qu'il mettait au moins une heure à écrire chaque soir avant d'envoyer à sa hiérarchie n'avaient jamais occasionné le moindre remou de curiosité de la part de ses supérieurs. Mais ils étaient peu nombreux à lire vraiment ce document quotidien qui épluchait des brouilles. En vingt ans de profession, cette minutie avait toujours été sans incidence aucune, qu'elle soit positive ou négative.

Mais ce jour là, elle lui permit d'être attentif à une curiosité.

Il passait pour une énième fois devant l'impressionnante rangée de cuiseurs ; d'immenses cocottes-minutes qui s'étendaient sur deux cent mètres de longueur. De son pas volontairement alourdi qui, de son seul avis, ajoutait à son autorité, il passait devant les monstres inoxydables avalant goulûment l'électricité et recrachant chaque heure plusieurs centaines de kilos de matière cuite.

Fait curieux, il ne savait même pas quel produit était traité ici, ni même s'il était fini une fois qu'il en sortait. Peu de gens en avaient connaissance, mais le contremaître de la chaîne C954 travaillait avec une précision acharnée, armé de connaissances pointues, sur un domaine qu'il maîtrisait aussi bien en pratique qu'un hamster connaît les tenants et aboutissants de la Grande Famine.

Son regard aigu marchait avec la force de l'expérience, quasiment au mépris de sa propre conscience. Aussi, quand il remarqua l'anomalie, il n'eut d'abord aucune idée ce qui se passait. Il sentit que quelque chose lui aiguillonnait l'esprit, sans qu'il puisse mettre le doigt dessus. Perdu, il tourna inutilement la tête à gauche et à droite avant de mettre de l'ordre dans ses idées.

Il recula précautionneusement de quelques pas jusqu'à l'endroit où il avait eu ce sentiment rare que quelque chose n'allait pas. Puis il reconstitua ses mouvements : un pas, le contact de sa lampe torche qui bat contre sa hanche, au bout de sa lanière. Deux pas, la sensation particulière, sous les chaussures, du revêtement, censé faciliter le nettoyage, qui recouvre le sol.

Il s'arrête. Il fait un quart de tour sur lui-même, vers la gauche. Et alors que l'anomalie se met enfin au milieu de son champ de vision, elle lui apparaît avec autant de clarté que la lumière d'un phare dans une nuit nuageuse et sèche, claire de toute pollution.

Le cuiseur qu'il contemplait portait le numéro 73. Le nombre était peint au pochoir sur son flanc. Deux chiffres géants, blancs, qui faisaient ressembler le monstre d'aluminium à un lanceur de fusée. Pour la bureaucratie qui ne mettait jamais les pieds dans les chaînes de fabrication, c'était donc le C954-M73 - la soixante-treizième machine de la chaîne de cuisson numéro 954.

Le C954-M73 ressemblait à n'importe quel autre de ses semblables, fabriqués à la chaîne des décennies auparavant. Rien ne le distinguait de la multitude d'autres cuiseurs si ce n'étaient les chiffres peints dessus. Ou presque rien d'autre.

Un cuiseur, c'est un cylindre pointé vers le plafond, de quatre mètres de hauteur pour deux de diamètre. D'un gris anonyme, il était doté d'une batterie d'instruments et de boutons répartis sur une console au bas de la machine. Ainsi qu'on l'avait enseigné à Kardinskiy, il y avait trois paramètres cruciaux à contrôler sur un cuiseur : la température, la pression et le taux de sucre.

Qu'il y ait du sucre parmi les ingrédients devait certainement dire que c'était un produit comestible, mais Kardinskiy n'avait jamais fait le lien. Ce qu'il savait, c'était tout ce qu'il avait à savoir, et c'étaient les chiffres : la température entre 83 et 84 degrés Celsius, la pression entre 2150 et 2225 millibars, le taux de sucre à exactement 54,5 %. Et ce qu'il savait aussi, c'est qu'une des aiguilles ne pointait pas dans la bonne direction.

Il n'y avait qu'un témoin au comportement étrange de Kardinskiy. Et pour cet homme, c'était juste un comportement plus étrange que d'ordinaire, car il avait l'habitude des excentricités de son chef.

Duncan Edwards était entré dans la C954 trois semaines après Kardinskiy. Cela faisait quasiment deux décennies qu'il connaissait ses manies par cœur, même si lui-même, Edwards, n'était jamais monté dans la hiérarchie. Il n'adorait pas son travail, mais il avait l'esprit bricoleur et la mécanique gardait en bonne forme ses mains fragiles.

Edwards était un petit homme frêle et il regardait Kardinskiy depuis l'autre côté de l'allée de cuiseurs avec une expression incontrôlée de surprise, l'air d'un entomologiste qui vient de découvrir une nouvelle espèce.

Edwards l'avait vu s'arrêter dans sa ronde habituelle, faire deux pas en arrière et se tourner d'un coup vers la gauche à la façon d'un militaire. Le mécanicien avait alors complètement oublié le chiffon enduit de cambouis qu'il serrait entre ses mains crasseuses.



Le contremaître se tenait là, lui tournant le dos, tellement immobile que Edwards crut un moment qu'il allait le voir tomber raide mort d'un moment à l'autre. Au lieu de quoi il se pencha légèrement en avant, prenant une position qui, si on y assistait sans avoir été témoin du début de la scène, aurait été comique.

Il se sentit soudain inquiet. Son chef était étrange, ça oui. Mais il avait une routine, un sacré rituel même, qui devenait rassurant au bout de quelques mois passés en sa compagnie. Ce qui se passait là, c'était forcément synonyme d'un ennui et Kardinskiy avait rarement eu à en traiter. Edwards n'aurait cité qu'un exemple d'intervention de son chef dans sa carrière, mais il était ancré dans sa mémoire avec la durabilité d'un traumatisme, bien qu'il n'en ait pas subi lui-même des retombées fatales à l'époque.

C'était le 12 juin 2540, quatorze ans auparavant. Une dispute avait éclaté entre deux jeunes travailleurs, Jesus Marquez et Abdallah Assoud - Edwards se souvenait encore de leur nom et ne doutait pas une seconde de s'en souvenir encore sur son lit de mort. Tous deux étaient décédés depuis : Marquez s'était suicidé en 42 et Assoud était décédé d'un arrêt cardiaque prématuré (qu'on avait attribué à une très forte consommation d'alcool) six ans après l'incident.

Ce jour-là, bien que personne n'ait vu le tout début de l'histoire, les deux hommes s'étaient apparemment lancés dans un débat cordial sur la religion. Assoud était musulman pratiquant et cela avait éveillé la curiosité de Marquez, que le rapport de Kardinskiy à sa hiérarchie qualifia *a posteriori* de « malicieuse ».

Marquez s'était ensuite défendu d'avoir sous-entendu quoi que ce soit, mais Assoud devait s'être piqué à une des réflexions de l'Espagnol. Ils avaient tous deux haussé le ton, et quand leur débat avait commencé à être audible pour les travailleurs alentour, des piques fusaient de l'un à l'autre dans leur langue natale respective. Premier impair : dans la Firme, « l'anglais est de mise car c'était le premier pas dans le chemin de la compréhension » (ainsi que l'indique le Règlement de la Firme Eberhardt dans sa version version amendée du 1er janvier 2526).

Très logiquement, l'attention générale s'était aussitôt reportée sur eux, d'autant qu'ils criaient maintenant plus qu'ils parlaient. Deuxième impair : « tout travailleur se doit d'effectuer son travail avec sérieux, sans s'autoriser de distraction en-dehors des pauses convenus avec son supérieur direct, avec la formelle interdiction de soustraire entièrement ses collègues à leur tâche ».

On peut toujours ergoter sur l'interprétation de ce genre de textes officiels, mais soutenir que la concentration des ouvriers était inchangée après l'intervention

d'Assoud et Marquez aurait tenu de la mauvaise foi et ne serait jamais venu à l'idée de Kardinskiy .

Puis une insulte en espagnol avait jailli, en réponse à laquelle l'Arabe avait mimé le geste de frapper. Tous les travailleurs s'étaient groupés autour d'eux comme des gamins encourageant deux chameilleurs à en venir aux mains. Sauf que personne dans le groupe n'avait le cœur à les encourager, au contraire : sentant que les deux inconscients risquaient de perdre leur emploi, ils lançaient sporadiquement de faibles exhortations au calme.

Mais Marquez n'y entendit rien, et frappa Assoud pour de vrai alors que ce dernier n'en avait que fait semblant. Aussitôt, deux ou trois personnes étaient sorties de la petite foule pour les séparer. Et alors que la pagaille s'installait, que tout le monde hurlait des ordres sans autorité et souvent contradictoires, une voix de baryton s'était élevée qui les avait faits tous taire, et qui mit même fin aux gesticulations de Marquez et Assoud se débattant dans les bras de ceux qui les retenaient.

Cette voix, bien sûr, était celle de Kardinskiy, âgé de 29 ans à l'époque. Personne ne l'avait vu se précipiter ni même simplement s'avancer. Il était là, c'était tout, et personne ne savait depuis combien de temps ; depuis le tout début peut-être ? Et quoi qu'on puisse penser de lui, il fut capable de mettre fin au désordre d'un seul mot.

- Merde !

Le contremaître contempla pendant un instant tous ses hommes figés dans des positions diverses, appréciant le silence qui tomba sur l'immense corridor une fois dissipés les derniers échos de son juron. Puis il posa la Question avec un calme et une inexpressivité effarants de contraste.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? Je veux une réponse claire et immédiate.

La foule se remit à bouger et à marmonner dans ce fond sonore caractéristique des grands groupes. Le porte-parole fut désigné à l'unanimité et le choix était logique : Jonas Demko, le représentant syndical de la 954.

Il s'avança de quelque pas gênés vers Kardinskiy à qui il n'avait jamais eu à faire directement, puis se lança dans des explications bafouillantes. Le contremaître écouta sans un mot, les mains croisés au bas du dos.

- Euh, Chef. On a deux hommes qui se sont lancés dans une... altercation. On ignore la raison... Apparemment, ils étaient sur le point de se battre... En fait, l'un d'eux a déjà... frappé l'autre.
- C'est tout ?
- Eh bien, quand on a vu la tournure que ça prenait, on a commencé de les séparer, voyez ? On en était là quand...
- Quel est votre nom ? interrompit Kardinskiy d'un ton glacial.
- Demko, monsieur.
- Bien. Les conséquences de ce qui vient de se passer dépendront de mon jugement personnel. Attendez-vous à ce que les mesures que je recommanderai soient appliquées. (Puis, plus fort : ) Que tout le monde reprenne son poste !

Sur ces quelques mots, le contremaître tourna le dos à la scène et s'en alla. On aurait pu croire que l'histoire s'arrêterait là car Kardinskiy était réputé pour son interventionnisme extrêmement faible, mais les effets se firent savoir dès le lendemain. Car, ainsi qu'il en avait averti les travailleurs, la direction appliqua à la lettre les mesures qu'il avait recommandées dans son rapport ce jour-là, et ces mesures n'étaient pas tout à fait magnanimes.

Edwards frissonnait encore en repensant à son chef partir ainsi nonchalamment, bien des années auparavant. Il ne laissait rien augurer de ce qui allait s'ensuivre, et c'était rétrospectivement le geste le plus effrayant qu'il ait jamais vu.

Les mains graisseuses, se tenant immobile de l'autre côté de la grande allée, à quelques mètres du même homme que jadis, Edwards sentait confusément qu'en ce 25 mai 2554, un autre évènement allait rejoindre sa petite étagère mentale intitulée « Trucs marquants dans ma vie de merde », et il aurait voulu ne pas être en train de vérifier l'étanchéité du cuiseur justement en face de celui qui portait le numéro 73.

Kardinskiy se redressa. Edwards vit qu'il avait les mains jointes au bas du dos, comme quinze ans plus tôt. Ce geste lui avait-il échappé chaque jour, ou bien le contremaître ne le faisait-il que lorsque quelque chose de grave se tramait ? Il aurait juré que Kardinskiy allait partir dans la même direction et de la même façon qu'après son court dialogue avec Jonas Demko naguère. Mais de nouveau, la prévision du mécanicien se révéla fausse : le contremaître jeta des regards autour de lui, et bien sûr, finit par remarquer Edwards.

- Hé, mécanicien ! Où est le responsable de cet appareil ? Où sont-ils tous, d'ailleurs ?

Pris de court, Edwards sursauta et manqua lâcher son chiffon.

- C'est la pause déjeuner, chef.
- Alors que fais-tu là ?
- Euh, je fais mes heures supplémentaires, chef. Je n'ai pas faim ces jours-ci, je sors d'une gastro-entérite, vous comprenez...

Kardinskiy lança un regard lointain à l'extrémité la plus lointaine du corridor - à l'opposé de la direction qu'il avait prise ce fameux 12 juin. Il sembla méditer un instant puis se mit en marche d'un pas amble.

- Quelqu'un a des ennuis, chef ? lança Edwards au contremaître qui s'éloignait.
- Peut-être toi, si je choisis de faire jouer le 39D, répondit-il sans se retourner. Ça dépendra de mon jugement personnel.

## 7. Compulser

*Extrait du rapport du contremaître Janusz Kardinskiy (né le 7 septembre 2509 à Omsk, Russie, planète Terre, identifiant social B54585), chaîne C954, du 12 juin 2540.*

[... ]

Une altercation a éclaté entre deux hommes aujourd'hui.

Les parties impliquées sont :

1. Jesus Marquez (IS C656512) ;
2. Abdallah Assoud (IS C814521) ;
3. secondairement, Jonas Demko (IS C451468) ;
4. troisièmement, l'ensemble des travailleurs de la chaîne C954.

En vertu du pouvoir de jugement qui m'a été conféré lors du serment que j'ai prêté le 3 mars 2534, j'ai le droit et je prends la responsabilité de recommander les sanctions suivantes.

Pour la première et la seconde parties, le licenciement pur et simple et l'interdiction à vie de travailler pour la Firme. Le cas échéant, les parties seront par ailleurs soumises aux restrictions de transport maximum leur interdisant de quitter la planète pendant une période de cinq ans.

Les chefs d'accusation suivants justifient cette décision (par ordre croissant de gravité) : usage d'autres langues que la langue officielle de la Firme, soustraction volontaire d'une masse indénombrable d'employés à leur travail, apologie d'un comportement irresponsable et contraire aux intérêts de la Firme, refus d'obtempérer à un supérieur hiérarchique, insultes, coups.

Pour la troisième partie, une réduction de salaire de 50 % pendant six mois et l'exclusion du syndicat de la chaîne en question.

Pour absence de réaction face à une situation d'instabilité entre deux personnes sous la responsabilité de l'accusé, dissimulation de faits à un supérieur hiérarchique.

Pour la quatrième partie, une suppression de salaire pendant un mois.

Pour avoir cautionné au comportement sanctionnable d'un ou plusieurs travailleurs, et apporté un soutien à un ou plusieurs fauteurs de trouble au sein de l'entreprise.

Pour l'archive, les causes de l'altercation semblent avoir été : curiosité malicieuse éveillée par la religion, intolérance à la religion d'un tiers, irrespect mutuel.

*Extrait du rapport du responsable du personnel James Church (né le 21 mai 2494 à Philadelphie, Etats-Unis, planète Terre, identifiant social A3127), du 13 juin 2540.*

[... ]

Le contremaître Janusz Kardinskiy m'a remis hier un rapport qui ne sort pas de son ordinaire style bureaucratique à l'excès, mais qui comporte cette fois des éléments exceptionnels. Le rapport en question est celui que j'ai joint au mien en ce jour.

Comme vous pouvez le voir, il me rapporte une altercation entre deux ouvriers et recommande des mesures sévères.

J'ai de bonnes raisons de douter de la bonne foi de ce rapport. Pour être plus spécifique, et si vous me permettez l'usage du mot, l'aspect « immédiat » des sanctions recommandées est choquant. Pour un contremaître qui prend peu de mesures, il est étrange qu'il n'indique de sursis nulle part, surtout pour des sanctions si fortes.

À mon avis, c'est là une preuve que Mr. Kardinskiy manque de clémence, voire de discernement, voire même éprouve des difficultés à modérer les effets de son humeur sur son jugement.

Ensuite, j'ai mené moi-même une petite enquête et les passages suivants me paraissent le fruit d'une grossière exagération. Je cite et souligne : « soustraction volontaire... », « dissimulation de faits... », « curiosité malicieuse », « coups ».

Dans le dernier cas, il m'a été rapporté de sources diverses au sein de la C954 qu'une seule des deux parties de l'altercation peut répondre à ce chef d'accusation.

Ayant pris pleine considération des éléments précités, je veux néanmoins présenter une conclusion en faveur du jugement de Mr. Kardinskiy pour les raisons suivantes : vous agréerez que la discipline est vitale au bon fonctionnement d'une entreprise comme la nôtre. Or la discipline ne peut naître qu'à la menace de fortes sanctions. Et bien souvent, les sanctions restent en suspens ; à force de peser sur les travailleurs sans jamais se réaliser, elles perdent de leur poids. Quant à celles qui sont exécutées, elles sont souvent trop indulgentes pour avoir un quelconque effet ou pour que la rumeur de notre rigueur se propage.

Les sanctions que Mr. Kardinskiy m'a recommandées sont certes excessives. Toutefois, les exécuter me semble un prétexte licite pour remédier à l'absence globale de discipline chez les travailleurs récemment. J'estime qu'il nous offre ici l'occasion de nous sortir de cette mauvaise passe (afin de vous en rendre compte, je vous conseille de parcourir à nouveau mes rapports des 5, 3 et 1er juin, ainsi que ceux des 25 et 20 mai qui relatent tous des événements où la discipline a manqué ces derniers temps).

C'est pourquoi je vous informe ici que, dans la mesure où le contremaître Kardinskiy restera sous surveillance officielle pour abus de pouvoir et sera soumis à une enquête comportementale, j'ai ratifié en intégralité les pénalités conseillées par lui. Elles ont pris effet à neuf heures ce matin et les travailleurs concernés en ont été ou en seront informés le plus tôt possible aujourd'hui 13 juin.

*Extrait du Règlement de la Firme Eberhardt dans sa version amendée du 1er janvier 2526.*

[... ] Article 39 : régulations des heures supplémentaires. [... ]  
Paragraphe D : Les heures supplémentaires ne peuvent pas être

effectuées dans le cadre des pauses officielles convenues avec le ou les supérieur(s) direct(s), incluant les pauses déjeuner et les éventuelles pauses sanitaires. Toute contrevenance à ce paragraphe peut conduire à une sanction maximale de : suppression pendant une durée déterminée de la majoration de salaire lors des heures supplémentaires OU interdiction pendant une durée déterminée d'effectuer des heures supplémentaires. La sanction pour récidive ou insubordination est : limitation à vie à une majoration de salaire de 5 % lors des heures supplémentaires.

## 8. Débattre

26 mai 2554, neuf heures du matin. La salle de réunion se remplit rapidement des personnes parmi les plus influentes de la société.

Les discussions officielles n'ont pas encore commencé. Les seuls bruits sont ceux des pas chèrement chaussés, des feuilles de papier qu'on trie, des dossiers qu'on ouvre et des ordinateurs qu'on allume. Le bruit de pas est le premier à s'estomper, remplacé par le son feutré des chaises qu'on traîne sur le linoléum avant de s'asseoir.

C'est Chris Domian, le premier conseiller, qui prend place au seul siège sur le petit côté de la grande table. Une fois tout le monde installé - une quinzaine d'hommes et de femmes dans leur veston impeccablement repassé et la cravate bien droite -, c'est aussi lui qui lance les débats.

- Notre directeur m'a désigné aujourd'hui pour présider au conseil. Il s'est dit trop occupé pour y prendre part lui-même et m'a chargé de vous transmettre ses excuses.

Je propose que nous passions directement à l'ordre du jour.

D'un geste de la main, il invita la première personne à sa droite à prendre la parole. C'était un tout jeune homme pas encore tout à fait à l'aise en compagnie des Grands.

- L'ordre du jour porte sur une série d'évènements qui pourraient signifier une défaillance dans la gestion génétique de Sand, annonça ce dernier d'une voix agréable et fluide. Du fait de l'importance que cela semble revêtir, il a été proposé d'utiliser un nom, « Wahlberg », pour désigner l'ensemble de ces phénomènes.

Le premier évènement remonte à quatre jours, le 22 mai. Plusieurs rapports sont remontés qui signalaient la réapparition d'épines sur les branchages de Sand. Le lendemain, 23 mai, d'autres rapports ont signalé des fruits différents des autres dont le contact aurait provoqué des lésions mineures de la peau. Ces deux types de rapport ont continué de nous parvenir ces derniers jours, sans dénoter de hausse alarmante. Un troisième évènement est survenu hier et nous a été rapporté directement par un contremaître, d'où la classification du dossier au plus haut rang de priorité. Il s'agit d'un appareil de cuisson qui semblerait en parfait état de fonctionnement et qui pourtant afficherait des données anormales de température, ce qui laisse à supposer que la machine s'est adaptée à une altération de l'état du produit.

*A posteriori*, un autre évènement a été rattaché au dossier : il s'agit de l'intoxication qui a eu lieu il y a quelques jours sur Terre et dont on a identifié un de nos produits comme la cause. L'enquête du Tribunal Global à ce sujet pourrait maintenant avoir des ramifications plus gênantes.

Un des responsables du personnel, un gros homme dont le visage était parcouru de rides de graisse, interrompit l'orateur d'un ton fâché.

- Comment ? De quelle enquête on parle, là ?
- Le Tribunal Global a en effet lancé une telle enquête contre la Firme, expliqua Domian en s'avancant sur son siège. Il s'agit d'un incident n'ayant impliqué la mort de personne, c'est pourquoi il est possible que l'information ne vous soit pas parvenue...
- S'il vous plaît, n'insinuez pas que mon service relève des pompes funèbres. Sauf votre respect, il s'agit là d'une information cruciale. Nous tous, réunis autour de cette table, prenons chaque jour des décisions qui mettent en jeu la confiance qu'on nous porte. Si des faits tels que celui-ci nous sont cachés, nous ne pouvons pas nous porter garants de notre fiabilité.
- Parfaitement, acquiesça avec conviction une voix au fond de la table.
- Messieurs Johnson et Keppel, reprit Domian avec une patience forcée. Je vous prie de ne pas faire preuve de mauvaise foi. Sans compter que les informations qui circulent au Conseil ne tiennent qu'à la bonne volonté de Mr. Eberhardt et de moi-même, vous savez parfaitement que vos fonctions sont protégées par l'immunité que vous garantit votre contrat même en cas d'impair. Pourquoi vous formaliser soudain alors que la Firme a connu des affaires bien plus graves ?

Un coup clair résonna. C'était Herbert Connelly, au milieu du côté gauche de l'assemblée, qui venait d'abattre un stylo sur la table. Il avait la tête penchée en



avant, et toute l'attention se porta sur lui dans l'attente du moment où il jugerait approprié de prendre la parole.

De toute l'assistance, Connelly était sans doute le meilleur orateur, et il en imposait par sa voix douce et de son débit lent et hypnotique. Quand il disait une chose, on l'écoutait, et jamais on ne lui faisait de remarque sur la désobligeance dont il ne se gênait pas de faire preuve.

- Peut-être, commença-t-il la tête toujours baissée sur le stylo. Mais il me semble - et je pense que la majorité des personnes ici seront d'accord avec moi - qu'il n'y a que le Conseil qui puisse juger de la gravité d'une affaire. Pour ce faire, il faut des éléments. N'est-il pas un peu tôt pour se disputer alors que le Conseil n'a encore aucun de ces éléments ?

Il y eut un murmure d'approbation auquel Domian coupa court en levant la main en signe d'apaisement.

- Vous avez parfaitement raison. Et si vous le voulez bien, je vais vous faire part de ces éléments que vous êtes en droit de réclamer.

Il se leva, poussant précautionneusement sa chaise sous la table comme s'il ne voulait plus s'y rasseoir, puis posa les mains sur le sommet du dossier.

- Nous nous trouvons confrontés à une série d'événements. C'est ainsi que l'affaire Wahlberg est qualifiée. Or rien ne relie réellement ces « événements » pour le moment, et par conséquent rien ne nous permet d'exclure la possibilité d'un concours de circonstances.

Mais passons aux faits en eux-mêmes : nous avons deux situations simultanées dans les plantations, que viennent corroborer de nombreux rapports venus de différentes régions de la planète. Très bien. C'est un fait, on ne peut pas le nier et même les esprits les plus tortueux peuvent difficilement y voir un complot à cause de cette diversité géographique. Ce qu'on ne peut pas prouver en revanche, c'est le lien entre les deux phénomènes - la réapparition des épines et la mutation de certains fruits.

D'autre part, il faut aussi prendre en considération le critère canular. Aussi nombreux et fiables les rapports soient-ils, il est impossible de déterminer, sans une enquête poussée, quelle proportion d'entre eux nous viennent de travailleurs frustrés qui ont décidé d'inventer une histoire pour attirer l'attention des supérieurs sur leur personne. Et je vous parierais volontiers une forte somme qu'il y a quelques uns de ces farceurs qui ont réussi à nous faire parvenir leur petite opinion. Les voilà, les éléments.

Le doyen du Conseil, un homme à l'épaisse barbe blanche, se râcla la gorge pour prendre la parole. Sa voix caverneuse s'éleva avec peine - à cent dix ans, il n'était toléré dans la Firme que pour avoir été le mentor de la plupart des huiles, et il aurait été indélicat de lui montrer la porte.

- Tout ça c'est très bien, conseiller Domian. Mais si je peux me permettre, vous éludez plusieurs facteurs clé. Premièrement, vous nous parlez de rapports-canular – et je vous crois sur parole –, mais leur évocation devrait porter la discussion sur le phénomène contraire : combien y a-t-il de travailleurs qui n'ont pas pu, ou n'ont pas voulu remettre leur rapport sur le même sujet ? Comment estimer la proportion de ramasseurs qui n'ont pas osé parler à leur contremaître alors qu'ils ont été témoins de certaines choses ? Voilà ce que vos enquêtes ne peuvent pas montrer.

Deuxièmement, qu'en est-il de ce cuiseur dont les données semblaient erronées ? Est-il seulement défaillant ? C'est typiquement le genre de soucis sur lesquels vous vous précipitez, sur lesquels vous lancez avec joie des enquêtes qui, dans la plupart des cas, vous rassureront au bout d'un jour. Pourquoi pas cette fois ?

- En réalité, nous avons bel et bien lancé une telle enquête, intervint le responsable des Machineries. Nous n'avons en effet relevé aucune panne ni aucun dérèglement de la machine, mais il a en revanche été attesté que les dosages avaient été faussés. Le coupable a été puni. Il s'appelait... Howards, je crois. Duncan Howards, ou quelque chose d'approchant.

Domian en profita pour compléter :

- Quant à votre première question, cher doyen, j'ai ici de quoi dissiper vos doutes.

Il longea la moitié du côté droit de la longue table, jusqu'à un siège occupé par une frêle jeune femme aux traits asiatiques que personne n'avait eu l'air de remarquer jusque là. Elle portait des lunettes épaisses aux montures énormes qui paraissaient disproportionnées et lui donnaient l'air d'une étudiante.

- Voici notre généticienne en chef, le Professeur Ikegawa. Elle a accepté qu'on l'arrache à son laboratoire le temps de cette entrevue. Je l'ai convoquée en prévision des zones d'ombre que vous soulèveriez, et elle est là pour les éclairer. Docteur, je vous en prie.
- Si on part du postulat que les phénomènes rapportés par certains ramasseurs sont avérés, leur seul caractère exceptionnel réside dans leur simultanéité. Au fil des quatre derniers siècles, Sand a été bridé génétiquement jusqu'à perdre toute capacité d'adaptation.

C'est du moins ce qu'on a cru durant les premières décennies, car on a très vite compris qu'on avait seulement réduit cette aptitude d'une proportion allant de 97 à 99%. Les premières anomalies ont été repérées sept ans après le début de l'exploitation, et elles se sont répétées tous les sept ans environ, au mois de juin dans tous les cas. Comme vous vous en doutez peut-être maintenant, les dernières ont été constatées il y a justement sept ans. Et comme nous sommes en juin...

Concrètement, à chaque fois que ce cycle refait surface, nous observons de véritables tentatives de la part de Sand de reprendre la main sur son destin. Certains fruits se mettent à produire une toxine dégénérative qui leur donne l'apparence particulière qu'on retrouve dans les rapports des ramasseurs, et les épines reviennent parfois selon différents degrés de densité. Ce sont des faits connus depuis très longtemps que nous savons gérer. Par ailleurs, quand bien même les changements sont inquiétants et potentiellement dangereux, ils n'ont jamais eu suffisamment de gravité pour attirer sur la Firme la curiosité du Tribunal Global. Et quand on parle de toxine, elle est tout à fait sans danger pour l'Homme du fait de sa proportion infime dans les dosages.

- Et c'est précisément pour cette raison qu'on n'en fait normalement pas cas devant ce conseil, ajouta Domian.

Un silence s'installa quelques instants, et il sourit. Son effet était couronné de succès, et il tenait maintenant tous ces beaux parleurs sous son pouvoir.

- Des questions ? lança-t-il.

Une main se leva ; de l'autre, la personne jouait toujours avec le même stylo.

- Oui, monsieur Connelly ?
- Docteur, êtes-vous en train de nous dire que les évolutions chroniques de Sand ont l'Homme pour cible ?
- Je vous demande pardon ? fit-elle d'un air perplexe.
- C'est une extrapolation des plus basiques. Vous venez de nous expliquer que tous les sept ans, Sand essaye de reprendre son destin en main. Or il me semble - arrêtez-moi si je me trompe - que la seule chose qui tienne le destin de la plante entre ses mains, c'est justement nous. Ne devrions-nous nous inquiéter qu'une espèce, aussi végétative soit-elle, nous déclare indéniablement la guerre selon un cycle connu, tandis qu'elle recouvre l'intégralité de la planète ?

La réaction à la deuxième intervention de Connelly fut la même que la première fois : des murmures approuvateurs, beaucoup plus inquiets cette fois, coururent dans la salle. Le petit sourire de Domian disparut.

- Eh bien, répondit la généticienne avec hésitation, il est bien entendu exclu que la prise de l'Homme pour cible soit consciente chez Sand... mais je suppose qu'on peut raisonnablement considérer que... nous faisons partie des obstacles à son libre développement.

Les murmures s'intensifièrent, et l'expression figée du Premier Conseiller se transforma en grimace. Les choses lui échappaient.

- Autre question, Docteur, fit Connelly d'une voix plus forte pour couvrir les manifestations émotives de l'assemblée. Vous avez dit aussi que, je cite, « le seul caractère exceptionnel des mutations réside dans leur simultanéité ». Que vouliez-vous dire ? Est-ce que d'ordinaire, Sand ne présente qu'une anomalie à chaque cycle ?
- C'est exact. Les deux dernières fois, pour être plus spécifique, n'ont impliqué que la réapparition des épines. En petite proportion de surcroît.
- À quand remonte la dernière simultanéité de deux anomalies différentes ? poursuivit Connelly, imperturbable malgré l'agitation de la salle.
- Pour autant que je sache... c'est la toute première fois.

Les exclamations de surprise furent cette fois au-dessus du murmure. De multiples éclats de voix vinrent ponctuer la révélation de la généticienne.

- Et ne devrions-nous pas nous en inquiéter ?

Un silence tendu tomba pendant que la scientifique réfléchissait. Elle pesait ostensiblement ses mots, pressentant que de sa réponse dépendrait la prochaine réaction du Conseil entier, dans un sens ou dans l'autre. Domian la regardait de trois quarts arrière, tendu, regrettant déjà de l'avoir convoquée. Tous les visages étaient tournés sur le Docteur qui n'en finissait pas de méditer. Enfin, elle lança d'une traite :

- Non. Aussi étranges que soient les signes, il a toujours été évident pour la communauté scientifique qu'au moins deux d'entre eux se rejoindraient un jour. Et nos statistiques tendent à prouver que cela ne laisse pas présager d'aggravation.

Il sembla que toute la pièce laissa échapper un soupir de soulagement. Nombre de chaises crissèrent sous le poids de leur hôte qui s'appuyait de nouveau sur son dossier.

- Vous voyez, dit triomphalement Domian en espérant confusément que son expression n'était pas rendue transparente par l'émotion. Rien à craindre d'une vulgaire plante.
- Il n'empêche que le Tribunal Global devrait être informé de cette chronicité, râla une voix au fond. Surtout en cette période troublée.
- Pas question ! répliqua avec véhémence une femme qui occupait le premier siège à gauche de Connelly. Votre volonté de ne pas laisser le Tribunal sur ses doutes est tout à fait louable, mais j'estime que ce serait un choix désastreux alors que nous avons encore beaucoup de pistes à explorer dans la gestion par nous-mêmes de nos problèmes.

N'oubliez pas que le Tribunal a déjà nommé un inspecteur pour enquêter au sein de la Firme au sujet de cette intoxication qui a eu lieu sur Terre il y a quelques jours. Il devrait d'ailleurs arriver sur Hortissia demain. Ce n'est vraiment pas le moment d'offrir des preuves supplémentaires de notre incompetence au Tribunal alors que nous ne savons même pas jusqu'où l'affaire Wahlberg nous implique.

- Je propose que nous soumettions cette motion au vote, dit Domian.
- Un moment, interrompit Connelly. J'aimerais d'abord éclairer un dernier point.

« Quand va-t-il la fermer, celui-là ? » se dit rageusement le Premier Conseiller en lui-même, invitant toutefois l'importun à prendre la parole.

- Qu'a-t-on dit aux travailleurs ? Est-ce que des mesures ont été prises à leur égard ?
- Les travailleurs n'ont pas besoin de connaître les tenants et aboutissants des discussions qui se tiennent ici, répliqua Domian qui voulait en finir. Si vous voulez tout savoir, on leur a fourni des gants pour prévenir les affections dermatologiques, et on leur a dit que certains contrôleurs climatiques ont été déréglés par une surcharge électrique. Il ne devrait pas y avoir de soupçon.

Connelly eut une moue approbatrice, alors Domian reprit :

- Passons au vote. Doit-on, ou ne doit-on pas, faire part au Tribunal Global de l'affaire Wahlberg ? Si vous le voulez bien, nous allons commencer par l'opposition, comme le veut la tradition ici. Ceux qui sont contre, levez la main.
- Quatorze des vingt personnes de l'assemblée levèrent la main. Parmi les six autres, il y avait le responsable des Machineries, Connelly et le Professeur Ikegawa, qui s'abstiendrait sûrement faute d'être suffisamment impliquée dans la gestion de la société.
- Ceux qui sont pour ?

Quatre mains se levèrent. Les abstentionnistes furent la généticienne et le doyen.

- La motion est refusée, conclut Domian.

\*  
\*\*

Jonathan rentrait de son travail pour la deuxième fois. Les courbatures du matin étaient vite passées avec l'ouvrage, et il pensait pouvoir affirmer qu'il n'en aurait même plus le lendemain.

Il se ferait très vite au labeur, mais évidemment, il avait quand même œuvré dur et son corps le lui faisait sentir. Il força le pas comme pour prendre le coucher de soleil de vitesse, impatient de se retrouver à son « chez-lui ».

Il s'étonna lui-même que le partage du domicile avec d'autres personnes ne le rebute pas davantage ce soir. Peut-être était-il trop éreinté pour se plaindre... ou peut-être sa vie était-elle dans les plantations d'Hortissia, avec le rythme et les activités qu'on lui imposait.

Il ne put s'empêcher de rire à cette théorie farfelue qui aurait régi sa vie si elle s'était avérée réelle. Il regarda autour de lui mais le chemin était vide, personne n'était là pour être témoin de son soudain accès d'hilarité. Le Village apparaissait derrière les haies de Sand.

\*  
\*\*

- T'as un pass ? lui fit Frederick qui se trouvait derrière la porte, en train de fouiller la poche d'un vêtement accroché au portemanteau.
- Nop, je fraude.

La première chose qui le frappa en entrant fut l'odeur, celle d'un rôti qu'on faisait cuire longtemps. Le fumet emplissait le rez-de-chaussée et paraissait remplir un grand vide.

- Ah, on dirait que Fred a encore oublié d'ajouter un zéro à son âge mental, fit Lara mi-figue mi-raisin alors qu'elle dressait la table.
- Mieux vaut ça que d'en ajouter deux comme toi, Lara, lança Friedrisch depuis le fond de la cuisine.

Ce commentaire lancé de loin fut l'objet de quelques rires. Jonathan sourit en montant au premier étage, direction les toilettes. Quelque chose n'allait pas dans l'atmosphère, tantôt si morose et maintenant si bonne. Ils auraient aussi bien pu être quatre amis de longue date, et cette impression explosait dans une sorte de catharsis anormale, une erreur magnifique qui pouvait faire croire à une évolution si soudaine dans les mœurs humaines qu'on n'aurait plus besoin de s'accorder au standard pour être toléré.

Quand, quelques minutes plus tard, il redescendit pour manger, ce qu'il vit acheva de l'époustoufler. Ses colocataires l'attendaient, discutant calmement autour de leurs assiettes encore vides. Sans un mot, Jonathan s'assit et Lara se leva alors pour apporter l'entrée, une magnifique salade variée dont il était impossible de désigner tous les ingrédients d'un coup d'oeil. « Je dois être en train de rêver, on croirait une famille », pensa-t-il.

Tous se servirent largement mais le plat ne sembla pas se vider. Il fallut que trois d'entre eux y puisent encore pour qu'on commence de discerner le fond du plat ; après le repas, Lara disposerait un film au-dessus du saladier et le mettrait au réfrigérateur pour une prochaine fois.

- On mange toujours autant, ici ? s'enquit poliment Jonathan qui était le seul à ne pas s'être resservi ; il n'avait pas l'habitude de pouvoir manger plus qu'à sa faim après tant d'années de frugaux repas à l'Université Globale.
- Faut bien, pour pouvoir dire que la Firme nous fait chier, répondit Friedrisch.
- T'es allé la chercher loin, celle-là, fit Lara avec une sincère admiration.
- Pendant que nos deux philosophes débattent, fit Frederick, si tu me disais ce que tu penses de tes deux premières journées, Jon ?

Les trois têtes se tournèrent vers lui et Jonathan se sentit gêné d'être l'objet de tant d'attention.

- Eh bien, pas trop mal. Je trouve le Village carrément luxueux, ça rend le travail plus tolérable.
- T'es pas exigeant, toi, au moins, fit le chef de maison. Pour certains, le confort du Village est tout juste la compensation à leur esclavage.
- C'est encore un peu tôt pour que je me fasse une opinion de la Firme, dit Jonathan. En tout cas, je suis loin d'avoir de quoi me plaindre. (Puis, souriant : ) Et puis, il faudrait que je goûte aux bouteilles du secteur D pour être sûr de moi.
- Merde, les bouteilles ! s'écria Lara. J'ai oublié de rapporter les vides.
- Compte pas sur moi pour me dénoncer si on te chope, fit Friedrisch en levant ses grosses mains. Pareil si on te bock.

- T'es pas obligé de faire un jeu de mot pourri à chaque phrase, sinon, fit-elle.
- Et toi de commencer chaque phrase par une grossièreté, répliqua-t-il.
- Putain, pardon.
- Les enfants ! intervint Frederick d'un ton faussement paternel. Ça vous ennuerait de décider plus tard si votre puérilité justifie ou non qu'on vous assassine discrètement puis qu'on vous balance au tri sélectif en petits morceaux ? Je connais quelques personnes qui feraient ça avec plaisir, mais on a un sujet plus important, ce soir. Pardon, Jon, on t'a interrompu. Tu disais ?
- Oh, je n'ai rien à ajouter. C'est juste... c'est trop tôt. Mais dites, le sujet important, ce n'est quand même pas moi ?
- Pour moi, tu es important comme n'importe quel être humain, c'est-à-dire très important.

Jonathan entendit Lara souffler « et c'est reparti... » et il put presque sentir son agacement de manière physique, mais le chef de maison ne l'entendit pas, ou fit semblant de ne pas l'entendre.

- Mais ce soir, reprit Frederick, ce n'est effectivement pas toi que je désignais ainsi. Je voulais juste proposer qu'on discute un peu de ces gants qu'on nous a donnés aujourd'hui. Ça ne paraît bizarre à personne ?
- Des gants ? fit Jonathan. Je n'ai pas eu de gants.
- C'est normal, toutes les décisions d'en haut sont appliquées avec un jour de retard dans les secteurs A. Question de sécurité.
- Moi, je trouve ça proprement scandaleux, intervint Friedrisch. Avec la Firme, on sait qu'on l'a dans le cul, mais le coup des gants, c'est vraiment provocateur.
- Friedrisch, arrête deux minutes, tu veux ? fit Lara avec exaspération.
- Mais je suis sérieux ! se plaignit l'intéressé d'une voix suraiguë. C'est vrai que c'est suspect.
- Ça cache sûrement quelque chose, admit Lara en s'adressant au groupe. Même pour les anciens, c'est du jamais vu à cette échelle. Bien sûr, les gants, ils en ont déjà eus, mais jamais tous à la fois sur tout Hortissia.
- Soyons rationnels, fit le chef de maison. Gants, ça signifie « protection ». Mais ça signifie aussi « coût ».

Si aux yeux de nos dirigeants, l'investissement dans un accessoire de protection de ses employés se justifie, cela ne veut pas seulement dire qu'il y a un risque pour nous, mais surtout qu'il y en a un pour eux. Ils ne veulent pas que... quelque chose... leur retombe sur la gueule parce qu'on va - peut-être - leur rejeter le blâme.

Vu que le bouche à oreille met à peine deux jours à faire le tour de la planète, n'importe quel gros danger aurait fuité et nous serait parvenu. Je ne



crois pas qu'on soit personnellement menacés. En revanche, c'est curieux et ça mérite réflexion.

J'ai pensé à plusieurs choses : d'une, les gants ne justifient pas une menace animale.

- Des insectes ? intervint Lara.
- Non. Tu te souviens, lors du dernier dérèglement climatique, quand les moustiques ont proliféré ? Pendant une semaine, on devait mettre des gants mais aussi des masques intégraux pour le visage. Les gants tout seuls, ça ne rime à rien.

De deux, il ne peut pas s'agir d'un risque végétal parasite. Quand un parasite atteint un seuil de croissance à risque, les ramasseurs sont les premiers informés car il n'y a qu'eux qui puissent intervenir. Ce qui nous laisse...

- ... La menace venant de Sand, compléta Lara.
- Exactement. Maintenant, il y a autre chose. Est-ce que vous avez entendu cette rumeur des épines qui réapparaissent ?
- C'est chronique, ça, fit Friedrisch avec une moue. De temps en temps, Sand échappe au contrôle de leur police génétique et pouf, y'a des épines. Pas étonnant, vu la surface qu'ils doivent gérer.
- C'est facile de s'en convaincre, en effet, reprit Fred. Mais j'ai fait ma petite enquête sur les vingt dernières publications du journal de la Communauté des Villages, qui, comme vous le savez, est bisannuel.

Je me suis retrouvé avec dix ans d'archives. J'ai cherché toutes les fois où le journal parlait du phénomène de réapparition des épines.

Maintenant, tenez-vous bien. Pour chacune des six premières années de la décennie qui vient de passer, on en parle en tout et pour tout trois fois. Pour 2552, on en parle deux fois. En 2553, cinq fois. Et cette année, on en est déjà à quatre fois. Et on n'est qu'en juin !

- Fred, fit Lara d'un ton conciliant. Je connais ta foi dans les statistiques et j'avoue que c'est troublant, mais ne saute pas à la conclusion que Sand est en train de nous attaquer parce que quelques chiffres tendent à te le prouver.
- J'ai pas parlé d'attaque, Lara.

Un silence s'installa sur le groupe. Friedrisch restait en retrait, le sandwich abandonné sur la table, attendant peut-être la prochaine bonne occasion de placer une mauvaise blague. Quand à Jonathan, il savourait sa place de spectateur de cette joute verbale entre les deux personnes visiblement les plus au fait des choses de l'actualité.

Friedrisch jouait sur sa position pour appuyer un point de vue personnel peu étayé, et Lara, la voix de la raison, tentait de servir de contrepoids à ces conjectures hasardeuses. Mais voilà qu'elle s'était faite prendre au piège.

- OK, admit-elle au bout d'un moment. Cette histoire m'inquiète, mais je voudrais... je voudrais... (Elle s'interrompt, soupira) J'aimerais que tout ne te donne pas raison, Fred.
- Pas la peine de nous emballer tant que nous ne savons pas de quoi il s'agit. Par contre, je suggère - si ce n'est déjà fait - qu'on relaye ce qu'on sait sur notre petit réseau. Et qu'on prenne en considération certains éléments paradoxaux...

Par exemple, la grande chance qu'a eue la Firme que l'UGT ne lui aie pas fait porter la responsabilité de la mort de ce vieux, l'autre soir. Celui qui est passé à la télé. Eberhardt a toujours les mains propres.

Mais ils ont quand même un inspecteur du Tribunal Global aux fesses à cause de cet incident, et ils ont de quoi se sentir à l'étroit dans leurs grands fauteuils. Ce qui explique d'ailleurs peut-être la préventivité de nos dirigeants à notre égard : ils ont peur que la moindre broutille qui nous arrive serve d'élément contre eux. Ils ont d'ailleurs eu du bol d'échapper à la suspension de la production.

Donc, les épines réapparaissent comme beaucoup trop souvent ces dernières années, et le contexte est dangereusement propice à un scandale. Il suffirait que l'inspecteur s'intéresse de trop près à cette histoire de génétique mal gérée... les grands feux partent d'une étincelle. Malheureusement, j'ai bien peur qu'Eberhardt ait tous les moyens de le dissuader d'y fourrer le nez.

- Bravo, Grand Maître de Conférence, fit Lara. Et qu'en déduit-on ? Aucun danger pour nos pauvres vies sans valeur ?
- Pas de quoi paniquer pour le moment, disons.
- Excusez-moi, glissa timidement Jonathan. C'est quoi, ce réseau dont vous parliez ?

Les trois autres personnes dans la pièce se jetèrent des regards, se posant silencieusement des questions qu'ils connaissaient trop bien. À force de coups d'œil, ils parurent arriver à un consentement. Alors seulement, Fred s'adressa à lui, d'un ton de voix plus bas qui ne lui ressemblait pas, comme s'il parlait avec un mal de gorge.

- Il y a quelque chose qu'on ne te dit jamais à propos de Sand. Par « on », j'entends la Firme. Oh, ce n'est pas un grand secret, mais ils essayent de limiter les dégâts.
- Et c'est quoi, cette chose ?

Pour toute réponse, Fred lui sourit. Quelque chose n'allait pas.

Jonathan n'arrivait pas à mettre le doigt dessus, comme il arrive parfois en rêve qu'on soit quasiment conscient de ne pas être dans le monde réel... quasiment, mais jamais pleinement. Puis l'évidence le frappa.

Fred n'avait pas ouvert la bouche pour parler. Et, plus étonnant encore, Jonathan lui-même lui avait répondu sans prononcer un mot.

Il poussa une exclamation de surprise en réalisant ce fait tout simple, tandis que le sourire de Fred s'élargissait. Puis il parla pour de vrai.

- Tu as de la chance, certaines personnes résistent et ne maîtrisent jamais le don. En plus, le lien est plus faible dernièrement.
- C'est... c'est incroyable, fit-il suffoqué. Je croyais que ça tenait de la science-fiction.
- C'est le cas, intervint Lara. Ça dépend juste du point de vue. Il y a six siècles, les colonies inter-planétaires faisaient partie de la SF.

Imagine qu'un pauvre type au XXIème ait décidé de faire de nous ses personnages dans une histoire. Pour n'importe lequel de ses lecteurs – en admettant qu'il en ait –, des plantations extraterrestres, un gouvernement mondial, la télépathie... c'est dans le même panier, tout ça. Ils ne savent pas ce qu'ils manquent.

- Mais, ça... Je veux dire... Vous pouvez lire dans ma tête ?
- Seulement si tu t'ouvres consciemment à l'esprit collectif, répondit Fred. Et seulement si au moins deux personnes se concentrent sur toi.

Apparemment, l'esprit humain seul n'est pas capable de créer un lien télépathique – sans Sand, il en est d'ailleurs purement incapable. En revanche, il est possible de créer des groupes auxquels on peut se connecter à volonté. Et le découpage du Village est propice à ça : chaque maison constitue un groupe de quatre personnes qui peuvent toujours se connecter les unes aux autres.

- C'est aussi simple que ça ? fit Jonathan abasourdi.
- Euh, non. Si on en était resté là, ton esprit serait rempli de pensées des dizaines de personnes qui vivent ici. Et selon les gens, les conséquences vont de la perte de connaissance au coma. On a déjà eu des expériences désastreuses, et c'est pour ça qu'on a créé des horaires de connexion au sein du Village.

Deux fois par jour pendant dix minutes, tout le monde s'ouvre à une éventuelle connexion. C'est à ce moment-là qu'on peut communiquer entre habitants du Village, du moment que le groupe de quatre personnes n'est pas trop loin. C'est curieux, la performance du lien est réduite par la distance, comme les communications artificielles de l'Homme...

- Mais du moment que tu as fréquenté Sand, compléta Lara, ça débloque une partie de ton cerveau (elle claqua des doigts) et tu peux créer un lien en binôme avec qui tu veux.
- Sans compter l'harmonie relationnelle que ça met en place, conclut Friedrisch avant de s'exclamer fortement : merde ! que j'aime cette sérénité ! Mais c'est mieux encore en hiver.
- Ce que Friedrisch essaye de dire, expliqua Fred, c'est que le lien télépathique n'est jamais complètement inactif. Il est latent et nous permet de nous... comprendre, au quotidien. Les ramasseurs disent souvent que « la maison est triste, joyeuse... » en fonction de l'humeur de ceux qui y habitent.

Tu connais les neurones miroirs ? La catégorie de neurones qui nous permet de deviner ce que ton interlocuteur va dire, *et caetera*... Et bien ils sont cent fois plus performants grâce à Sand. Les résultats sont allés plus loin que tout ce que les vieux transhumanistes ont pu espérer, puisque les personnes mises au contact les unes des autres peuvent vivre dans une compréhension profonde de l'autre, en faisant preuve d'une empathie naturelle.

Bien souvent, ça évite au groupe de passer par les aléas de la discussion, ils ne se mettent jamais en colère contre les autres et la tolérance est multipliée par un gros chiffre. C'est pour ça que les plantations sont le paradis des homosexuels, des gens de couleur, des anciens criminels... Bien souvent, on partage aussi les mêmes rêves.

- Et la Firme connaît ça ?
- Bien sûr. Un truc de ce genre fuit forcément. Il n'y a simplement rien qu'ils puissent faire contre, et ils en retirent des avantages eux aussi. Par exemple, la vente des spores de Sand comme stupéfiant – rendue légale sur Terre par nul autre que notre cher monsieur Eberhardt, bien entendu – est un gros secteur pour eux.
- Ils nous envoient aussi des espions, compléta Lara. Il suffit au mec de se plonger dans les plantations, de se faire passer pour un bleu et le voilà capable de lire les pensées de ceux qui s'ouvrent.
- Je dois me sentir visé, là ? demanda Jonathan vaguement inquiet.

Lara et Frederick éclatèrent d'un rire discret, ce qui fit lever la tête à Friedrisch visiblement perdu dans la contemplation des motifs de la nappe.

- Le problème de l'espionnage en milieu télépathique, c'est que tu ne restes pas incognito longtemps. La Firme a subi suffisamment de fiascos de ce côté-là. Sur tout Hortissia, ils ne doivent envoyer plus qu'un ou deux espions par mois et ils sont toujours démasqués. Donc pas de panique.

Par contre, c'est clair que c'est un objet d'études fascinant pour les scientifiques de la Firme. Il n'y a qu'un détail vraiment emmerdant, c'est

l'amorce. Je ne sais pas si tu as remarqué hier, mais l'atmosphère n'était pas particulièrement chaleureuse. La raison, c'est simplement que le groupe devait subir la « greffe » d'un nouveau-venu – ne le prends pas personnellement, hein, c'est le cas pour n'importe qui. En plus, on a été chanceux avec toi. Certaines fois, l'amorce prend plusieurs jours et elle n'a pris qu'une nuit en ce qui te concerne.

Jonathan repensa à son rêve... Oui, quelque chose s'était bien scellé au sein du groupe. Il se sentait comblé, pas seulement par cette harmonie télépathique qui venait de lui être révélée, mais aussi parce que son esprit rêveur et idéaliste avait enfin un aspect concret, réel de la vie auquel s'accrocher. Croire que sa vie était là, dans les plantations, était-ce vraiment un concept difficile à accepter ?

## 9. Perdre

- Salut, Lars !

Jonathan, pour la troisième fois, arrivait sur son lieu de travail. Il se sentait bien mais un peu perdu, probablement toujours sous le coup de sa révélation de la veille.

- Tiens, Grosse Tête, répondit Lars, jovial. Soldat Andrews, au rapport ?

Histoire de jouer le jeu, Jonathan se mit au garde-à-vous devant son panier avant de l'empoigner et de le jeter sur ses épaules d'un geste leste.

- Vous êtes en retard, soldat, lui reprocha Lars. Si vous n'atteignez pas votre quota aujourd'hui, vous me ferez le plaisir de nettoyer les chiottes de l'état-major.
- Je suis désolé, chef, je ferai de mon mieux, chef.
- Et puisque vous vous y entendez si bien dans le domaine du lèche-bottes, vous me cirerez mes chaussures. Avec la langue.
- Eh bien, fit Jonathan pour qui Lars commençait à trop bien rentrer dans son rôle, tu as dû en impressionner plus d'un avec tes grands airs !
- Je te prie de permettre mon humble caricature. Tu n'as vu que les meilleurs sycophantes de la Firme, mais ils ont aussi une armée de psychopathes.
- Ton vocabulaire s'est vachement amélioré depuis notre dernière rencontre, nota Jonathan.
- Ouais. J'ai pris des cours.

Pendant près d'une heure, ils accomplirent leur tâche en discutant par intermittence. Ils étaient supposés se partager le tiers de la rangée avec le troisième ramasseur,

mais ils adoptaient une technique qui avait aussi fait ses preuves : à deux sur deux tiers communs, ils allaient plus vite et manquaient moins de baies, ce qui leur permettait aussi de dialoguer sans craindre de blâme.

Sand étendait ses interminables buissons encore bien loin et le chemin qui restait à faire donnait une idée de l'heure ; quand on est penché sur les bosquets de Sand, pas moyen de contempler le soleil sans inviter la douleur à prendre une chambre de luxe au niveau des reins.

Le sujet du vocabulaire évolua immanquablement sur celui de l'UG que Jonathan éluda. Puis une question lui vint à l'esprit qu'il formula : et si le ramasseur mangeait des baies pendant son travail ? Lars lui répondit que c'était déconseillé ; les substances déversées sur Sand n'étaient pas des plus digestes.

Puis ils discutèrent de ce qu'ils pensaient faire plus tard, pour arriver à un accord commun : les plantations, c'était mieux que rien. C'était stable et ils avaient le temps de penser à la suite. Une décision sans courage que les employés d'Eberhardt adoptaient à l'unanimité pour ne pas prendre leur condition trop mal.

Les choses changèrent aux alentours de midi, alors que Jonathan commençait de sentir la faim, excitée par le labeur et la douce chaleur, lui tenailler le ventre.

Lars émit soudain une petite expression de surprise puis se pressa le pouce de la main droite entre deux doigts de l'autre. Une petite goutte de sang perla.

- Tu t'es fait piquer ?
- Non, je me suis piqué. J'avais entendu parler des épines de Sand mais je n'en avais encore jamais vu. Regarde-la, cette petite salope.

Jonathan se pencha dans la direction que lui pointait son ami. Au début, il ne vit rien d'autre que les entrelacs habituels de la plante, quelques baies pas encore ramassées, et un gros coléoptère verdâtre. Puis il la vit, pointant son dard luisant dans les airs. Elle était très fine - pas plus de deux millimètres de diamètre - mais longue comme une phalange et rougie au sommet par le sang de Lars.

- Tu n'as pas mis les gants ? Demanda Jonathan qui remarquait seulement que les mains de Lars étaient nues.
- Je suis allergique au latex.
- Tu ne risques pas un blâme pour ça ?
- Si, bien sûr. Mais si je les mets, mes mains gonflent et je ne parviens jamais à mon quota. Merde ! Ça fait mal !
- Tu veux que j'aille chercher quelqu'un ?
- Non, je peux encore ramasser. J'irai à l'infirmerie du Village pendant la pause.

Ils reprirent le travail en silence. Pendant les dix minutes qui suivirent l'incident, Jonathan ne s'inquiéta pas de l'état de son ami. Il semblait seulement souffrir, malgré la petitesse et le peu de profondeur de la piqure. Lars continuait son ramassage, plus lentement parce qu'il évitait de se servir du doigt douloureux.

Mais bientôt, il se mit à suer abondamment, plus que la température ne puisse le justifier. Deux fois, Jonathan lui proposa qu'ils prennent leur pause en avance, mais il refusa ; la seconde fois, sa voix était rauque.

Au bout de vingt minutes, Lars se tourna vers lui, et Jonathan failli sursauter. Son visage était ravagé comme s'il venait de passer plusieurs nuits d'insomnie. Il était rouge comme s'il avait couru, et des cernes impressionnants soulignaient ses yeux larmoyants. Il avait le souffle court et de grosses gouttes de sueur jaillissaient de ses pores.

- Je me sens... plutôt mal, fit-il avec difficulté. Je vais rentrer.

Il voulut faire un pas mais trébucha. Jonathan le retint de justesse et le prit sous le bras.

- Ils ont mis du latex dans leurs pesticides, ou quoi ? lança Lars en guise de plaisanterie, mais d'une voix très faible.

L'état de Lars ne prêtait pas à rire. Un pas, deux pas supplémentaires. Au bout de quelques mètres, tout le corps de Lars dont il supportait le poids se mit à trembler. Ses yeux étaient révoltés. Jonathan, pris de peur, faillit le laisser tomber, retenant à peine l'imposante carcasse jusqu'à ce que Lars gise sur le dos, pris de convulsions.

- Monsieur, cria Jonathan à l'intention du troisième ramasseur, allez chercher de l'aide !

L'autre ne répondit pas. En fait, il continuait même son ramassage comme si de rien n'était.

- Monsieur ! répéta Jonathan paniqué. Monsieur !

L'homme finit par se retourner vers lui.

- Va chier ! cracha-t-il avec hargne.
- Sale tordu, marmonna Jonathan que la peur poussait à l'impuissance.

Il avait besoin d'aide.

Ah !

Les autres rangées.

Alors que justement il se levait au-dessus du corps de Lars dont la bouche écumait, pour crier à la rangée suivante qu'on vienne l'aider, une voix lui parvint de derrière les épais buissons.

- Vous avez besoin un problème, là-derrrière ?
- Oui ! Oui ! Envoyez-nous un médecin, il y a une urgence médicale ici !
- Compris, fit d'un ton sérieux la voix de l'autre côté du buisson.

Jonathan passa les quatre minutes les plus longues de sa vie. Il devait absolument lutter contre la panique s'il voulait se remémorer les quelques gestes de survie qu'on lui avait enseignés, mais aucun ne convenait. Le bouche-à-bouche était exclu puisqu'il n'y avait pas d'arrêt de la respiration. Pareil pour le massage cardiaque. Quand à le redresser, c'était rendu impossible par le corps de Lars qui ne cessait de tressauter violemment.

Jonathan perdit le cours du temps. Sous le choc, il entendit à peine le médecin et quelques autres personnes arriver dans le couloir végétal à la hâte. Il entendit les phrases prononcées autour de lui comme si un être invisible s'amusait à monter et descendre le volume dans sa tête, si bien qu'il ne comprit qu'une partie de ce qui se disait.

« Il est là... le poul... allez chercher... il n'y a plus de... jeune homme... cet homme est... jeune homme... brancard... JEUNE HOMME ! »

Jonathan sortit brutalement de sa semi-inconscience. Il se découvrit à genoux, le visage mouillé de larmes, à côté du corps de Lars qui... Non, le corps de Lars n'était plus là. Son visage lui brûlait et il comprit qu'on venait de le gifler. En face de lui se tenait un homme habillé en blanc et le stéthoscope autour du cou.

- Ah, vous revenez parmi nous. Vous savez où vous êtes ?
- Oui...
- Vous vous souvenez de ce qui vient de se passer ?
- Oui... Je crois.

Jonathan aurait désespérément voulu dire qu'il ne souvenait de rien. Mais il se rappelait chaque détail de ce qui venait de se passer, et certains lui revenaient



même de sa période d'absence : le sang noir coagulé sur le doigt de Lars, son bras qui pendait du brancard, dépassant du drap dont on l'avait recouvert, l'expression du médecin... La même expression compatissante et résignée qu'il lui adressait en ce moment.

- Venez, on va vous donner un remontant puis on va vous raccompagner chez vous.

## 10. Confronter

John Eberhardt engonçait plus profondément que jamais ses replis de chair dans son siège.

Sur son bureau reposaient plusieurs dossiers ouverts aux titres pompeux à côté d'une pile de dossiers fermés. Devant lui, il y avait une pomme à moitié épluchée. Le reste de la table était vide, quelques bibelots mis à part, et surtout d'une propreté impeccable dont les proches de Eberhardt savaient qu'il se portait garant.

Pour le moment, il avait sorti une photographie encadrée d'un tiroir et contemplait les traits fins et le sourire de la jeune asiatique avec laquelle il posait dessus. Il s'agissait d'un souvenir de Teridrin. Un endroit qu'il lui tardait de visiter à nouveau.

Un voyant s'alluma sur la table. Il rangea la photographie et enfonça son doigt dans la lumière.

- Oui, Laïna ?
- Monsieur Eberhardt, il y a ici l'inspecteur Hedfield pour vous.
- Ah, très bien. Faites entrer.

Finalement, la confrontation avec l'ennemi du moment. Mais Eberhardt ne s'en était pas inquiété jusque là. Et maintenant que le moment était venu, il exultait de l'arrivée d'une nouvelle joute verbale avec un vrai enjeu.

Il déplaça la pomme sur le côté, essuya la tâche de condensation qu'elle avait laissée avec un chiffon microfibre, et ajusta sa cravate.

La porte coulissante s'ouvrit discrètement sur un homme mince, de haute stature, dont la jeunesse pouvait facilement faire croire qu'il sortait tout juste de l'école de droit. Mais Eberhardt, fort d'une petite enquête, savait qu'il ne devait pas s'y tromper.

Jerry Hedfield n'avait certes que vingt-huit ans, mais il avait déjà huit années d'expérience au barreau et autant de succès interplanétaires. Fils d'industriel, il avait reçu une éducation complète de la part de sa mère, très impliquée dans la gestion des affaires financières de son mari.

Premier de la promotion 2544 de l'Université Globale de Teridrin - une planète pleine de surprises, décidément -, il avait gravi les échelons à une vitesse étonnante. La médiatisation de ses réussites foudroyantes l'avait obligé à se confronter à des homologues beaucoup plus expérimentés que lui, pour le simple goût des lecteurs pour le spectacle.

Tout en prouvant leur opportunisme cruel, les médias auraient ainsi dû couler la carrière du jeune talent. Mais c'est l'effet inverse qui se produisit. Jouant de la confiance de ses adversaires, Hedfield les évinça un par un jusqu'à se faire connaître, à vingt-cinq ans, comme le meilleur avocat connu dans l'aire d'influence terrestre.

Lassé d'une carrière qu'il avait éhontément qualifiée de « facile » dans une interview, il s'était lancé dans l'inspection financière dans laquelle il avait moins de trois ans d'expérience - mais, comme Eberhardt l'avait compris, l'expérience ne comptait pas pour ce gars-là. D'autant qu'en parallèle de sa carrière d'inspecteur, il ne rechignait pas à exercer parfois son activité d'avocat dans des affaires que, le plus souvent, il soulevait lui-même. Pour Eberhardt, c'était enfin la rencontre avec une personne à sa hauteur.

- Monsieur Hedfield, fit Eberhardt depuis son bureau. C'est un grand plaisir de vous connaître. On m'a dit beaucoup de bien de vous.
- J'aimerais pouvoir vous en dire autant, répliqua Hedfield du tac-au-tac. Hélas, mon idée de vous est à peu près aussi reluisante que les circonstances de notre rencontre.
- De votre part, je prends ça pour un compliment, fit le directeur qui n'avait rien perdu de sa contenance. Je vous en prie, asseyez-vous. (Hedfield s'exécuta, soulevant élégamment le haut de son pantalon au passage dans un geste de gentleman.) Entre gens de notre condition, je pense que vous serez d'accord avec moi que les salamalecs sont inutiles. Vous êtes là pour décider s'il est justifié ou non d'entamer un procès à mon encontre, et je vais vous répondre : non.

Vous pouvez consulter nos archives, et vous verrez qu'une entreprise de l'importance de la nôtre connaît des problèmes dont le nombre et la gravité sont en proportion de la complexité de sa gestion. Je pense que vous êtes d'ailleurs à même d'arriver à cette conclusion sans vous le faire dire.

- Vous connaissez une situation de crise, et c'est tout ce que le Tribunal Global a besoin de savoir pour lancer une inspection. A moi de déterminer si, au cœur de cette crise, il y a des éléments punissables, comme vous dites.

Vous n'avez pas besoin d'enjoliver et d'étirer vos phrases pour faire comprendre votre point de vue. Quoi de plus normal que de prendre le parti de ce qui vous nourrit et vous habille ? De votre part, j'attends beaucoup plus, monsieur Eberhardt. J'attends l'assurance que personne n'est responsable du problème ou de son aggravation.

- Concours de circonstances, mon cher Hedfield, répondit Eberhardt piqué au vif malgré lui. Vous vous trouvez avec divers éléments douteux, mais pas compromettants. Reprenez l'histoire depuis le début :

Un homme est mort, un vieillard déjà malade ; la Firme n'en est pas rendue responsable. Vous êtes nommé à l'enquête qui devrait permettre d'éclaircir la situation. Sur la base d'un seul décès ! Et vous voudriez maintenant tout remettre en question sur le prétexte qu'un autre homme est mort aujourd'hui. Soyons un peu sérieux.

- N'oubliez pas que le décès n'était que le sommet apparent de l'iceberg. Il y avait soixante-seize malades qui constituaient quasiment autant de plaignants à votre encontre. Alors avec le décès d'aujourd'hui, que par ailleurs je ne m'explique pas...

Eberhardt partit d'un grand éclat de rire. L'image de ce gros homme, tête levée et gorge déployée, avait quelque chose de dérangeant, mais Hedfield ne montra aucun signe de gêne.

- Savez-vous combien de procès la Firme essuie chaque mois ? dit-il une fois son accès d'hilarité contrôlé. J'ai un département judiciaire entier à mon service. Je peux avoir tous les avocats de l'Empire terrien si je le veux. Je peux vous avoir, vous !

Il regretta ses paroles à peine qu'il les eut prononcées. La présence de ce jeunot arrogant le poussait plus que n'importe qui à user de son pouvoir de domination sur les autres. Cela ne menait à rien, le mettait en colère et en danger.

- Peu importe l'argent et votre pouvoir quand il s'agit de justice. J'imagine parfaitement qu'avec vos hordes d'employés démunis, la justice est un jeu pour vous. Vous décidez des règles et de comment les appliquer. En face de vous, ils n'ont pas les moyens de lutter.

Vous savez, sur son lit de mort, ma mère ne pouvait quasiment plus parler. Ses dernières paroles m'étaient destinées et cela lui a coûté ses ultimes forces. Elle m'a dit en me tenant la main : « Jerry, il n'y a que deux

armes dans ce monde contre la justice : la mort et l'argent. Si ton ennemi a ces deux moyens de te faire taire, alors ne te risque pas à le combattre ».

- Mes condoléances, marmonna Eberhardt.
- Des mots magnifiques, vous ne trouvez pas ? J'avais quinze ans quand ma mère est décédée, et je n'ai cessé d'appliquer ces paroles à ma carrière.

Vous commandez à des milliers de personnes qui, même si elles se liguèrent, ne pourraient vous lyncher ou vous corrompre. Quant à vous, vous pourriez décider de tuer ou de graisser la patte à qui vous voulez. J'adore cet équilibre !

Le grand patron d'Hortissia ne comprenait pas où son interlocuteur voulait en venir, aussi lui laissa-t-il le temps d'éclaircir cela lui-même. Pendant un moment, Hedfield contempla le plafond, les jambes croisées, la langue suivant la ligne de sa lèvre inférieure. Puis il sauta de nouveau du coq à l'âne.

- Monsieur Eberhardt, vous traversez une situation que l'apathie politique ne résoudra pas.
- De quelle politique vous me parlez ? rétorqua Eberhardt, rendu agressif par le discours sans queue ni tête du jeune avocat. Vous êtes ici dans une société, et peut-être la société la plus couronnée de succès de l'empire terrestre. Et vous n'ignorez pas quel est le but ultime d'une société. Ce n'est pas avec vous que je vais jouer à ce petit jeu.

Mon but dans la vie, cher monsieur, c'est de faire de l'argent. Quelquefois j'en donne, du moment que c'est dans mes intérêts. Mais pour quelle raison gâcherais-je ma réussite du moment que ce n'est pas dans mes intérêts ? Ne me causez pas d'ennui, vous savez bien que j'ai tous les moyens de vous le faire regretter.

- Allons, monsieur Eberhardt, ne vous abaissez pas aux menaces. Tout le monde sait que vous êtes un requin, et personne ne s'attaquerait à vous. Mon métier, c'est la justice, mais la justice n'a pas tout pouvoir. En réalité, je dois vous confesser que je vois pas d'issue à cette affaire mais que je dois satisfaire une déformation professionnelle : la curiosité. L'affaire Wahlberg, qu'est-ce que c'est ?

L'expression d'étonnement et de colère d'Eberhardt dépassa d'un coup le domaine du descriptible. Hedfield était au courant d'une chose qu'il aurait dû être le dernier à savoir. Son esprit aiguisé identifia tout de suite la raison de la fuite : un traître. Quelqu'un parmi ses proches l'avait trahi.

Ce fut au tour de Hedfield de rire. Il avait une voix cristalline, une voix de chanteur.

- Vous voulez savoir qui c'est ? fit-il car il savait pertinemment ce que Eberhardt venait de comprendre. Je vais vous aider. Vous l'avez pris à parti il y a quelques jours pour lui promettre qu'il prendrait le poste de Chris Domian, votre premier conseiller, sous un mois, s'il convainquait votre petite assemblée - à laquelle vous n'étiez, hélas, pas présent - que masquer l'affaire Wahlberg au Tribunal Global était une bonne idée. Inutile de vous rappeler que les moyens de cet homme de convaincre les hommes présents à la réunion d'hier, 26 mai, étaient peu pacifiques, puisque c'était votre idée. Quelle ironie de se faire tromper par celui qu'on a chargé d'une tâche de cette importance !
- Idris Ndongo, lâcha Eberhardt dans un soupir.
- Idris Ndongo, répéta Hedfield pensivement. Ha ! Comment deviner que derrière ce nom simiesque et ce visage impavide, se cache un espion du Tribunal ? Mystère...
- Je peux vous faire poursuivre pour espionnage ! cracha Eberhardt tout à coup alors qu'il jouait ses dernières cartes. C'est de la manipulation !
- Allons, soyez raisonnable, dit Hedfield, ironique. Pour le moment, vous jouez plutôt le rôle du chassé que du chasseur. L'air ébahi, c'est bien, mais vous surjouez ! D'autant qu'en ce qui concerne la manipulation des personnes, je crois que vous n'êtes pas en reste.

L'inspecteur laissa le temps au directeur de rassembler ses esprits avant de reprendre.

- Tout à l'heure, je vous parlais de cette si belle phrase que ma mère a prononcé avant sa mort... Je vous ai dit avoir appliqué son conseil tel un précepte à ma carrière, mais ce n'est pas tout. J'ai découvert que parfois, il est plus confortable de se laisser corrompre que de risquer une défaite gratuite.
- Où voulez-vous en venir ?
- Je parle au sens propre, monsieur Eberhardt.

Il leva un sourcil intéressé. Ainsi, Hedfield l'avait piégé, mais c'était dans le but d'encaisser la plus formidable rançon dont il eût pu rêver. Il ne put s'empêcher de se sentir admiratif devant ce jeunot qui, à la fin de la journée, serait riche. Oui, il allait rendre son vœu réel. Qu'est-ce que quelques milliers, millions quand on peut perdre complètement la face ?

Les propos étranges du jeune homme prenaient tout leur sens ; il n'avait que faire d'une véritable justice. Le président fouillait déjà avidement de ses grosses mains dans les différents tiroirs de son bureau à la recherche d'un indesignable quand Hedfield l'interrompit.

- Si vous le permettez, je voudrais d'abord satisfaire de nouveau ma curiosité professionnelle. Je ne vous cache pas que je connais par cœur tous les tenants et aboutissants de votre « affaire Wahlberg », mais je ne m'explique pas comment il est possible qu'une plante aussi bien contrôlée que Sand échappe au contrôle génétique au point de devenir létale.

Alors que sous ses doigts glissait enfin le papier glacé caractéristique d'un indessignable, Eberhardt arrêta son geste. Ainsi, non content de sa présomption qui portait des fruits immérités, ce sale fouineur voulait maintenant se rincer l'œil, se faire des souvenirs de l'homme le plus puissant de l'Empire terrien pour les raconter à ses petits-enfants ?

Il était sur le point de signaler son désaccord le plus véhément au jeune homme sur ce point lorsque l'évidence lui revint à l'esprit : il était inspecteur, c'était son droit. Il venait d'infliger un coup bas mais cela ne l'empêcherait pas de causer encore du tort si on avait la maladresse de s'adresser à lui comme à un subalterne.

La rage au ventre, il s'appliqua à déposer l'indessignable vierge sur son bureau, concentré sur la ligne du papier fin et le délicat bruissement qu'il produisait.

Puis, ayant rapidement pesé le pour et le contre afin d'être certain qu'il n'y avait pas de plus grand dilemme, il appuya sur un autre bouton invisible et un hologramme se leva de la surface de la table entre les deux hommes.

- Professeur Ikegawa, du laboratoire de génétique, marmonna Eberhardt en essuyant ses petites lunettes.

L'hologramme vierge se chargea de lignes en couleurs qui prirent la forme d'une image floue. Puis la mise au point se fit sur une femme, la tête tournée vers la pièce, qui invectivait une poignée de personnes en blouse blanche.

- Oui, c'est pour quoi ? lança-t-elle rageuse à l'hologramme en se tournant. Puis elle vit que le visage de son interlocuteur était celui de son grand patron et elle pâlit.
- Monsieur Eberhardt, bafouilla-t-elle. Excusez-moi, j'ignorais...
- C'est sans importance. Professeur, j'ai avec moi l'inspecteur Hedfield qui voudrait que vous lui expliquiez le débordement des mutations de Sand. Vous pouvez parler en toute confiance.

D'un geste de la main, il substitua Hedfield à sa propre personne dans la vidéoconférence.

Ils se saluèrent brièvement, puis Ikegawa se lança dans les éclaircissements avec une aise croissante.

- Si vous le permettez, je vais vous donner d'abord une idée du contexte. À l'époque de David Eberhardt, l'ancêtre de notre directeur à qui nous devons l'existence de Sand, il y avait des éléments du monde végétal que nous ne maîtrisions pas. Et malheureusement, le lot de toute science veut qu'elle n'éclaircira jamais les recoins les plus sombres de son propre domaine. La science tend à tout expliquer, mais n'atteint jamais l'accomplissement définitif dans cet objectif.

Dans le cas de Sand, une industrie entière a été basée sur un grand succès scientifique, mais une telle fondation admet forcément des failles qui ne seront mises au jour que par l'effet du temps.

Il semblerait – sauf le respect de monsieur le directeur – que nous soyons arrivés à une faille majeure dans l'industrie Eberhardt. Pour le moment, nous ne sommes pas en mesure de la corriger car nous n'en avons pas encore tout à fait atteint la compréhension, mais voici ce que je peux vous en dire.

Il y a cinq siècles, David Eberhardt a créé un hybride. Il l'a doté du caractère génétique de différentes plantes qui ont fusionné et se sont renforcées les unes les autres. C'est à ce mélange qu'on doit les différents avantages de Sand, y compris sa robustesse. Mais il semblerait que le ramassage intensif de ses fruits ait été perçu comme... une attaque par la plante elle-même. Elle a ressenti le besoin de s'en défendre.

- Vous êtes en train de me dire que Sand se défend consciemment des humains ? interrompit Hedfield.
- Consciemment, non. Ce serait lui prêter un trait qu'il serait déjà abusif de donner aux animaux et il est complètement exclu de l'appliquer au monde végétal. Scientifiquement, on peut qualifier ça de... d'intelligence génétique. Sand a replongé dans les origines de son ADN et il en a tiré les atouts de ses différents « parents ».

Par exemple, sa toxine dérive apparemment du curare qu'on extrayait de certaines lianes de la forêt amazonienne - je parle du temps où elle recouvrait encore la moitié de l'Amérique du Sud.

Ses épines peuvent être héritées de différentes espèces de ronces... Il est difficile d'en être certain pour le moment car à l'instar des ronces, il s'agit techniquement d'aiguillons et non d'épines ; la plante peut s'en débarrasser sans être blessée car ce sont des excroissances qui ne font pas corps avec la tige. En revanche, la surprise réside dans le fait que ce sont des aiguillons vascularisés, ce qui est d'ordinaire un caractère des épines à proprement parler. C'est même tout à fait paradoxal, puisque les veines relient le « corps

» de la plante aux aiguillons. Pourtant, un aiguillon arraché ne laisse véritablement aucune blessure.

Quand à la toxine, elle n'est pas directement contenue par la sève mais par un latex qui circule dans un réseau de veinules annexe à celui de la sève et qui irrigue les aiguillons. Cette particularité rassemble les caractères de nombreux végétaux, mais dans un ensemble unique.

- Il y a toujours quelque chose que je ne m'explique pas. Vous parlez en quelque sorte d'adaptation, mais cela n'est-il pas un phénomène qui se déroule sur plusieurs dizaines de milliers d'années ?
- Vous avez raison. Récemment encore, j'aurais moi-même juré qu'aucune mutation ne pouvait être visible au bout de cinq siècles. Mais le fait est que Sand a toujours eu le potentiel de rassembler ces éléments perturbateurs.

Les manipulations génétiques qu'on lui a infligées à sa création ont été l'équivalent de plusieurs millions d'années d'évolution. On lui a rendu un grand service et elle n'a pas eu besoin de beaucoup de temps - à l'échelle biologique - pour décider de s'en prendre à celui qui lui arrache ses fruits à longueur d'année.

- Professeur, vous donnez un peu trop dans l'anthropomorphisme pour une scientifique aussi qualifiée que vous, lança Eberhardt en reprenant la conversation en main. Encore un peu et je croirais que vous prenez le parti de Sand. Votre équipe et vous-mêmes serez en mesure d'endiguer cette série d'évènements, n'est-ce pas ?
- En fin de compte, oui, fit la généticienne en fronçant les sourcils. Mais je dois avouer que nous faillissons pour le moment à cerner la situation.
- Alors reprenez le travail, conclut le directeur avec une bonhomie forcée. La société compte sur vous, professeur. Merci de nous avoir accordé votre temps.

Eberhardt coupa la communication.

- Satisfait ?
- Plutôt, répondit Hedfield après un silence. Si nous reprenions nos affaires ?

Avec un regard entendu, Eberhardt se repencha sur l'indesignable et y apposa sa griffe, puis tendit le document au jeune inspecteur.

- Je tiens à préciser que je ne garderai aucune fierté de ce qui vient de se passer, ajouta Hedfield en signant. Mais vous êtes aussi bien placé que moi pour savoir que l'argent appelle à la dépense et pousse parfois à certaines extrémités.

Je refuse simplement de laisser passer mes intérêts après quoi que ce soit d'autre si la justice n'en souffre pas. Et comme vous l'avez dit



vous-même, de quel crime êtes-vous coupable ? Je veux dire, comment quiconque peut-il être passible d'une sanction lorsqu'il offre des millions d'emplois et un niveau de vie au-dessus du correct à toutes ces personnes ? Il est statistiquement inévitable qu'une entreprise de cette dimension connaisse des impairs.

Puisque tout ne tient qu'à moi, je peux vous le dire en toute honnêteté : je pense que pour ces raisons, vous êtes un homme bien, et je m'en veux de profiter de vous. Dites-vous que chaque chose a son aspect moral.

Objectivement, je vous demande une rançon, mais voyez ça comme le prix que vous coûtent les sentiments dont je viens de vous faire part. N'est-ce pas cela, la justice ?

- Ce n'est pas moi qui vais vous dissuader. Maintenant, si vous...

Des éclats de voix l'interrompirent. La voix de sa secrétaire et une autre qu'il ne connaissait pas. Les deux protagonistes semblaient lancés dans un débat houleux. La porte glissante du bureau s'entrouvrit juste assez pour lui permettre de comprendre ce qui se disait.

- Monsieur ! Vous n'avez aucun droit d'être ici !

Il réfléchit rapidement. Qui était cet homme pour avoir les moyens de s'introduire jusqu'à la porte de son bureau ? Mais le ton de voix de la jeune femme lui suffisait à comprendre que l'autre pouvait s'avérer dangereux - du moins autant qu'on peut l'être sans arme. Car s'il en avait une, plusieurs alarmes l'auraient déjà révélé.

Hedfield était sous contrôle, maté par la grosse somme qu'il venait de décrocher, mais le désordre menaçait de s'installer par autre part ; la jeune secrétaire n'empêcherait pas longtemps ce gêneur d'entrer. Eberhardt choisit de prendre le risque.

- Laïna, laissez-le entrer.

L'intrus s'engouffra dans la pièce, masquant immédiatement les vagues excuses de la secrétaire par ses cris.

- Espèce de gros porc ! Vous êtes un assassin ! Vous avez tué un homme il y a quelques jours, vous détournez le regard lorsqu'on vous annonce que Sand a fait une nouvelle victime, et maintenant vous avez tué un autre mec ! Combien de fois allez-vous vous en sortir à bon compte ? C'est ça la grande Firme Eberhardt ?
- Monsieur, tempéra Eberhardt. Je vous en prie, calmez-vous. Voici l'inspecteur...

- Oh oui, je vais me calmer, coupa l'intrus. Et je sais exactement ce qui va me calmer.

Jonathan se jeta sur le directeur au moment même où deux agents de sécurité arrivaient à toute allure. Pour Eberhardt, tout se passa très vite et très lentement. Il n'eut que le temps de comprendre que Jonathan, à la toute fin, était tenu à terre par les gardes du corps, juste devant son bureau.

Hedfield, surpris, avait pris une position ridicule dont il ne sembla prendre conscience qu'après-coup. Il se leva, lissant son veston. C'est sur cette image que Eberhardt reprit contact avec le temps réel.

- Eh, qu'est-ce qui s'est passé ? lança-t-il à un des agents tandis qu'il tentait de maîtriser Jonathan pour le faire ressortir de la pièce.
- Désolé pour l'incident, monsieur Eberhardt. Cet homme est Jonathan Andrews. Il est ramasseur et s'est échappé de l'hôpital du premier Village alors qu'il était traité pour un état de choc. Il a assisté à la mort d'un collègue. Il a volé le pass d'un médecin, ce qui lui a permis d'accéder au bâtiment. Cela ne se reproduira plus.

« Quelle connerie, aussi, d'avoir foutu le QG si proche des Villages », ragea Eberhardt intérieurement.

Jonathan et ses deux hommes d'escorte disparurent. Le temps de reprendre ses esprits, Eberhardt prit contact avec sa secrétaire pendant que Hedfield posait enfin sa griffe sur l'indesignable.

- Laïna, ça va ?
- Oui, monsieur. Ils viennent de prendre l'ascenseur.
- Vous m'obtiendrez les noms de ces deux agents. Ils recevront leur avis de licenciement demain.
- Et... l'intrus, monsieur ?
- Ne gaspillons pas de papier pour quelqu'un comme lui, il est inoffensif. Laissez-le reprendre le travail.
- Bien, monsieur.
- De quelles victimes parlait-il ? demanda Hedfield lorsque Eberhardt lâcha le bouton de l'interphone.

Il soupira.

- Vous permettez ?

Il désignait l'indessignable que Hedfield tenait toujours en main. Le contrat était scellé, mais il était convaincu que le ténor de la justice serait aussi bien capable de masquer leur petit arrangement au regard du Tribunal que de le dénoncer pour ça. Sa seule garantie était de garder l'original.

- Nous observons une recrudescence du nombre de décès des ramasseurs dont la cause est directement liée à Sand, fit-il avec un geste de dédain. Il y par exemple eu cet Andres... je ne me souviens plus du nom, il avait des consonances slaves. Il est mort d'un cancer foudroyant de la peau.

On peut aussi compter ce cas d'empoisonnement noté par le docteur Saunders...

Le dernier cas, celui d'aujourd'hui, nous vient du Village le plus proche d'ici et il semblerait que cet « Andrews » était un ami de la personne. Il y a d'étranges coïncidences dans ce monde.

- Oui, comme le fait qu'au moment où je m'entretiens avec vous de votre responsabilité aux yeux du Tribunal, un homme débarque en pointant du doigt votre culpabilité directe.
- Voyons, mon cher Hedfield. Vous êtes bien assuré que mes équipes font leur possible pour y remédier. Sans compter notre petit arrangement.
- Certes, mon cher monsieur, certes...

## 11. Découvrir

- On est calmé, mon grand ? demandait un des agents de sécurité à Jonathan.
- Oui, ça va... Désolé de m'être emporté comme ça.
- En tout cas, tu peux te vanter de nous avoir fait peur ! ajouta l'autre garde du corps. Si on était arrivé une seconde plus tard, on perdait notre job. Et je parle pas du blâme que t'aurais essuyé !
- Vous pouvez me lâcher, maintenant ? demanda Jonathan. Je peux sortir tout seul.

Les deux géants se tenaient derrière lui dans l'ascenseur, chacun avec une main posée lourdement sur ses épaules.

- Désolé, c'est la procédure.

Impuissant, Jonathan regarda les chiffres défiler sur le petit écran de l'ascenseur. Soixante-deux. Soixante-et-un.

Il savait déjà ce que c'était de perdre quelqu'un. Quand on appartient à une famille Appelée, on entretient un rapport difficile avec la justice et la mort. On est habitué à

cette épée de Damoclès qu'est la Firme qui peut jouer de votre vie comme elle le souhaite.

Cinquante-sept. Cinquante-six.

La mort de Lars lui avait fait mal au-delà du simple choc diagnostiqué par le docteur. C'était la disparition d'un vieil ami ! Il y avait assisté !

Avant de se sentir basculer dans l'irréel, juste avant ce moment où il avait comme senti ses mains s'éloigner du voile de la conscience qu'on ne fait jamais que frôler, il avait ressenti une rupture inimaginable. Pas une douleur, mais un déchirement tel qu'il semble plus commode à l'artiste de désigner comme un brisement de cœur.

Oui, cette vieille expression n'était pas si fausse, attendu qu'une émotion de cette puissance n'a aucun écho dans les mots. Avant ce jour, il ne croyait même pas l'esprit humain capable d'avoir conscience, pendant une seconde, de toute la souffrance que peut occasionner la perte d'un être aimé.

Cinquante-quatre. Cinquante-trois.

« Non », se morigéna-t-il. « Comment peux-tu prétendre connaître la douleur pour avoir perdu un ami que tu n'as pas vu de si longtemps ? »

Cinquante. Quarante-neuf.

C'est un de ces épisodes de la vie dont il faut faire l'expérience pour en appréhender les sinuosités : comment prendre du recul quand une ancienne plaie de l'âme se rouvre ? Il y avait un an que ses parents étaient morts et il n'avait pas versé une larme.

« Jonathan, tes parents ne sont plus. » « Tu comprends, ils sont au ciel, maintenant. » Tant de périphrases, tellement de mots vides de sens pour tenter de lui faire prendre conscience, comment un enfant, de la réalité de leur mort, tandis que lui ne désirait qu'une chose : passer l'éponge, ne pas s'attarder sur un passé qui n'alimenterait son futur que de mélancolie.

Dans la cabine d'ascenseur, un téléphone sonna mais il n'y fit pas attention. Il gardait le regard rivé sur le Nombre.

Quarante-six. Quarante-cinq.

Aujourd'hui, il comprenait que la disparition de ses parents avaient tout simplement été trop difficile. Il s'étonnait d'avoir ressenti si fort la mort de Lars, mais ce n'était pas la sienne qui se révélait soudain à son âme. C'était celle de ses parents qui s'égouttait enfin de l'Enfer comme le pus d'un abcès à peine percé, mise à jour par la répétition monotone de la Mort, comme une aberration tellement énorme de l'existence que son esprit avait fait l'impasse dessus.

L'ascenseur s'était arrêté, et un des deux hommes lui parlait.

- Hé, gamin. Changement de programme. On te laisse là. Y'a un souci à cet étage et on est les plus proches. Plus de bêtises, hein ? Salut.

Ils passèrent la porte en courant. Des bruits de pas, puis il ne resta plus rien d'eux. Jonathan demeurait seul dans l'ascenseur ouvert, attendant qu'il reprenne son chemin vertical pour le rez-de-chaussée.

Finalement, pour lui, le décès de ses parents n'avait pour côté concret que leurs cercueils posés côte-à-côte au fond de la fosse, et leur nom griffonné par l'archiviste dans les...

La porte coulissait.

Jonathan se projeta en avant, glissant la main entre la paroi et la porte pour l'empêcher de se refermer.

De toute la planète, il était dans la Ville.

De toute la Ville, il était dans le bâtiment.

De tout le bâtiment, il était dans la bonne aile, dans le bon ascenseur, et il s'était arrêté au quarante-deuxième étage.

Le célèbre étage des archives.

Il sortit de la cabine pour découvrir un autre de ces innommables couloirs qui serpentaient dans les gratte-ciels comme autant de galeries de rats. Le premier coude se situait de part et d'autre à une vingtaine de mètres de distance et aucune porte n'était en vue. Ces longs murs blanc, dénudés, avaient quelque chose d'inquiétant, comme s'ils étaient la manifestation absurdemment moderne du labyrinthe du Minotaure.

Son escorte avait pris à droite, alors Jonathan choisit d'aller vers la gauche, sans trop savoir ce qui l'amenait là sinon le destin.

Au-delà du coude, il y avait enfin des portes. L'endroit était désert, mais il ne voulait pas s'attarder. Il prit la première porte à sa droite, s'attendant à pénétrer dans une grande salle. Au lieu de quoi, il entra dans un énième couloir, très étroit, de dix mètres de long, dont les parois étaient recouvertes de tiroirs à la forme carrée.

Les tiroirs étaient soigneusement étiquetés. Ce soin apporté à des documents papier était risible à cette époque où l'informatique avait tout supplanté. Cela faisait simplement plusieurs siècles que la précarité des bases de données virtuelles avait prouvé qu'elles n'étaient pas la solution ultime au stockage d'informations. Dans chaque grande firme, il existait depuis lors un tel stock de paperasse poussiéreuse, comme aux temps prévirtuels.

Visiblement, Jonathan se trouvait dans la zone dédiée à la lettre A, ce qui était logique puisque c'était la première porte et qu'elles étaient disposées en quinconce, décalées les unes des autres.

Chaque colonne de casiers représentait les deux premières lettres de l'entrée : AA, AB etc.

Jonathan longea la paroi jusqu'au AN. Avisant un tabouret posé non loin, il l'approcha et monta dessus pour ouvrir le premier casier qui s'élevait à deux mètres au-dessus du sol. Comme il s'y attendait, les dossiers s'alignaient en fonction des trois premières lettres de l'entrée. Il lui fallut aller jusqu'au troisième compartiment pour trouver les lots de dossier intitulés ANG.

De là, il eut tôt fait de trouver le dossier de Lars Angelson, mais il n'y figurait rien d'intéressant : un simple historique basé sur un court interrogatoire d'embauche, une copie de son curriculum vitae, de ses documents d'identité et de son dossier judiciaire qui ne contenait qu'une peine d'emprisonnement de deux jours pour ivresse publique.

Jonathan commençait à se demander ce qu'il était venu chercher ici. Amené par le hasard, le destin ou la chance dans cet endroit si symbolique. Et si cela ne signifiait rien ?

Soudainement effrayé de se faire prendre en train de fouiller dans les archives de la Firme, il était sur le point de ranger le dossier en vitesse lorsque quelque chose attira son regard sous ANH. Un des feuillets était intitulé Anharis. Sans qu'il pût se souvenir pourquoi, ce nom lui était familier. Il tendit le bras pour s'en saisir. À peine

l'eut-il ouvert que des pas résonnèrent dans le couloir principal. Une personne seule, encore assez loin.

Jonathan reposa le dossier, ferma le tiroir, descendit du tabouret et le remit à sa place, au cas où les archivistes soient des maniaques d'un ordre étrange.

Au plus vite que lui permettait la discrétion, il se rendit à l'encadrement de la porte entrouverte. Fort heureusement pour lui, elle s'ouvrait dans le bon sens pour qu'il puisse voir la personne sans qu'elle puisse le voir ; une femme, à une trentaine de mètres de là, qui s'approchait de lui.

Elle avait pour le moment le regard baissé sur un épais dossier tout en marchant. Il pensa un moment à essayer de lire si son intitulé commençait par A, mais cela aurait été bien inutile ; la femme n'allait de toute manière pas tarder à découvrir la porte ouverte, que Jonathan ne pouvait pas refermer sans se faire entendre.

Elle s'arrêta à une dizaine de mètres et ouvrit une porte d'en face. Puis elle suspendit son geste, apparemment interpellée par le contenu du cahier qu'elle transportait. Elle se mit à le feuilleter, tournant le dos à Jonathan, qui ne perdit pas une seconde. Il fit bâiller la porte et sortit. Le coude à sa gauche ne se situait qu'à trois mètres, et il le franchit en une seconde. Un moment après, il était de nouveau dans l'ascenseur, en route pour le rez-de-chaussée, le cœur battant la chamade.

En sortant du bâtiment, il affecta la nonchalance, mais aucune alerte n'avait apparemment été donnée. Il ne lui restait plus que les quelques kilomètres de marche jusqu'au Village. Il prit toutefois soin d'éviter le chemin de l'hôpital dont il venait.

La marche eut sur lui un effet détestable et pourtant bien connu : si ses pieds s'activaient, son esprit pouvait agir librement, brassant malgré lui des pensées dont il se serait volontiers débarrassé. Des images fiévreuses le traversaient en un instant, des effluves pestilentiels d'émotions à peine enfouies, des cercueils de ses parents au visage d'Eberhardt, de la mort de Lars à l'étage des archives.

Quand il arriva en vue des maisons du Village, il était trop bouleversé pour en être reconnaissant au destin, ce même destin qui l'avait peut-être amené à consulter la fiche de Lars au quarante-deuxième.

Il n'y avait personne dans la petite habitation qui lui parut du coup beaucoup plus grande ; il était encore tôt et tous ses colocataires ne rentreraient du travail que dans deux heures. Il monta directement dans sa chambre. Il tenta de réfléchir, mais se

sentit tout à coup très fatigué. Cinq minutes après, il dormait d'un sommeil profond, tout habillé sur son lit.

## 12. Trouver

- Bonjour, Jonathan.
- Qui es-tu ?
- Je suis la Voix.
- Laquelle ?
- Celle qui te dicte les vérités que tu ne veux pas entendre.
- Par exemple ?
- Ta vie est ici, dans la Firme Eberhardt qui te donnera la mort.
- Ainsi tu prédis aussi l'avenir ?
- Est-ce que prédire la mort de quelqu'un est digne d'un don de voyance ? Si oui, alors tu connais quelqu'un d'aussi talentueux que moi dans ce domaine.
- Où es-tu ? Pourquoi tout est-il noir ?
- Ouvre les yeux.

Jonathan allait dire qu'ils étaient ouverts, mais il se rendit compte que c'était faux. Comme tout était ténèbres derrière ses paupières, il les écarta sans crainte, mais se fit surprendre par la luminosité de la scène. Le paysage était littéralement fait de lumière d'où émergeaient des objets éclatants, sans forme, dans des tons blancs ou jaunes.

- Où suis-je ?
- Là où les pensées sont en dur, là où les peurs se révèlent.
- Où es-tu ?
- Là, devant toi, derrière toi, autour de toi, dans toi. Je suis l'air et les formes, la lumière et le mouvement. Tu veux entendre une vérité.
- Non.
- Le groenlandais est une langue à caractère polysynthétique. Il n'existe pas de noir absolu. Un voilier peut avancer plus vite que le vent. Le Sri Lanka était autrefois une île.
- Arrête ça.

Mais la Voix grossissait à mesure que croissait sa panique, toujours plus forte et montant dans les aigus.

- Le passage instantané d'un corps de l'état solide à l'état gazeux s'appelle la sublimation. L'Au-delà des Mayas s'appelait Xibalba. Lee Harvey Oswald n'a pas assassiné John Fitzgerald Kennedy. Jack l'Eventreur a été inventé par le



gouvernement britannique. Dans la mythologie japonaise, les séismes sont provoqués par un dieu poisson-chat géant. Eberhardt aura ta peau. En langue chinoise, l'ambiguïté sur la corréférence du sujet est levée par le contexte.

Eberhardt aura ta peau, Jonathan. Eberhardt aura ta peau, Jonathan.

Eberhardt aura ta peau, Jonathan.

- Arrête !
- Eberhardt aura ta peau. Eberhardt aura peau, Jon...
- ... athan Andrews !

Il se réveilla et se redressa en sursaut. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que la forme en face de lui n'était que son lit dans lequel il reposait. Puis il comprit que quelque chose, un élément extérieur, l'avait réveillé. Une voix ? C'est alors qu'on frappa à la porte - à nouveau, peut-être.

- Il y a quelqu'un ? Je cherche Jonathan Andrews !

Jonathan se leva, lutta contre la migraine un instant, descendit et ouvrit la porte après avoir pris le temps de regarder l'heure : seize heures trente. Il avait dormi une heure et demi.

Dans l'encadrement de la porte se tenait un jeune homme de son âge ou presque. Quoique, à bien y penser, il ne devait pas faire son âge, car ses traits fins dessinaient les contours physiques de l'expérience et son air sérieux avait l'apparence aseptisée d'un rôle qu'on a appris à jouer.

- Bonjour. Vous êtes bien Jonathan Andrews ? Je m'appelle Hedfield. Jerry Hedfield. Je suis inspecteur et j'enquête sur les soucis actuels que rencontre monsieur Eberhardt. Que vous connaissez, si je ne m'abuse, puisque nous nous sommes rencontrés dans son bureau il y a moins de deux heures.

Jonathan, qui était encore embrumé par son cauchemar, prit le temps de reconstituer les événements. Sa mémoire était voilée comme si les émotions fortes de cette journée en avaient effacé les détails, et son sommeil incomplet n'y arrangeait rien. Il dut chasser quelques lambeaux de rêve.

Puis la scène lui revint : lui, criant au visage du directeur, tiré en arrière par deux agents de sécurité... et l'impression d'une présence, d'un tiers.

- Ah oui, je me souviens de vous, dit-il en fronçant les sourcils. Vous désirez ?
- Parler. Si je peux me permettre d'abuser un peu de votre temps, j'aurais quelques questions à vous poser.

Jonathan réfléchit. Que risquait-il ? Apparemment, la Firme lui pardonnerait son écart de comportement, et il n'y avait aucune raison que Hedfield lui soit lié puisqu'il s'en faisait l'ennemi.

Cinq minutes plus tard, les deux hommes étaient installés à la table communautaire, se partageant un thé que Jonathan avait eu du mal à retrouver dans les innombrables placards de la cuisine.

En une minute qu'avaient duré ses recherches, il rencontra des denrées diverses : des conserves de maïs, d'épinards, de différents poissons, et même un énorme saucisson pendu derrière les boîtes de pâtes.

- On m'avait dit que les Villages étaient cosy, lança Hedfield, mais je ne m'attendais pas à ça. Est-ce que c'est à cause de la proximité avec la Ville ?
- À ma connaissance, tous les Villages sont comme ça, répondit Jonathan.

Hedfield eut une moue admirative.

- Les conditions de vie sont à la hauteur du décor ?
- Oui, au global... Le pire, c'est les supérieurs.
- Beaucoup d'abus ?
- Pas vraiment... plutôt un complexe de domination généralisé.
- Vous semblez cultivé... Vous avez fait l'UG ?

Jonathan savait parfaitement ce que son interlocuteur voulait lui faire dire, serait-ce à demi-mot : si sa famille était une Appelée.

- Écoutez, monsieur Hedfield, je suis sûr que vous savez ce que vous faites et je ne demande qu'à vous aider... Mais comment le pourrais-je ?
- Quelqu'un qui parvient à pénétrer dans le bureau du directeur général au nez et à la barbe de la sécurité a forcément beaucoup de choses à me dire.
- Vous parlez d'une sécurité ! Un gorille au kilomètre carré, des caméras de l'âge de pierre...
- Pour la simple et bonne raison que personne ne fait ce que vous avez fait aujourd'hui. La sécurité de Eberhardt, c'est la peur qu'il cause.

Il connaît son pouvoir. Il tient tous ses subordonnés dans la paume de sa main. Il remue du petit doigt et toute la planète tremble. Il est confiant, et pourtant il suffit d'un homme - vous, moi, n'importe qui - pour le renverser. Tant et tant d'œuvres de fiction l'ont montré, vous l'avez prouvé aujourd'hui, et ce n'est pas qu'une facilité qu'adoptent les artistes pour avouer qu'ils sont incapables de penser à tout dans leurs créations : c'est un concept applicable à la réalité, si les conditions sont réunies. Si on a les bonnes cartes.

- Et quelles cartes avez-vous ?

Hedfield sourit.

- Maintenant ? J'ai un joker. Je vous ai, vous.
- Moi ? Qu'ai-je de différent ? Il y a des milliers de personnes qui travaillent aux plantations, je ne vois pas...
- Oh, rassurez-vous, c'est un point de vue qui se justifie de façon fort prosaïque. Vous travaillez ici depuis quoi ? Trois, quatre jours... Peu importe.

Voyez-vous, le seul moyen de mettre fin à la poigne de fer d'Eberhardt, c'est de le mener devant le Tribunal Global. Mais la législation évite un gros désagrément à des protagonistes économiques de sa trempe quand ils connaissent de tels ennuis judiciaires : de multiples procès motivés seulement par l'animosité qu'exerce un personnage sur d'autres.

Des gens comme lui n'ont pas cet inconvénient, pour la raison qu'un procès de cette envergure ne peut être lancé que sous trois prétextes : des objectifs terroristes, du blanchiment d'argent ou des meurtres - tous devant être plus avérés les uns que les autres, bien sûr.

- Ca ne tient pas debout... Eberhardt essuierait des procès à n'en plus finir...
- Ce n'est pas tout, intervint Hedfield en levant un index dramatique. Ce genre de procès est lancé chaque jour, et sont bouclés dans la semaine par les bureaux d'avocats autonomes de la Firme.

Pour impliquer Eberhardt personnellement, il faut aller plus loin. Cela nécessite non seulement un des motifs que j'ai cités, mais aussi une partie plaignante constituée au moins d'un employé et d'un avocat du Tribunal Global.

- En somme, vous et moi...
- Exactement.
- Notez bien que je n'ai rien contre les entreprises vouées à l'échec, ou jouer les justiciers, mais qu'est-ce qui m'assure de la place de vos intérêts dans l'affaire ?
- Ah !

De la poche intérieure de sa veste, il sortit un document en papier glacé que Jonathan ne reconnut pas tout de suite, car c'était pour lui un objet qui ne se voyait que dans les mains des gens les plus aisés : un indessignable.

- Vous voyez ça ? Je viens de la faire. C'est une copie de l'original, qui date de deux heures. Ce papier vaut soixante millions de nouveaux Euros, que Eberhardt m'a cédé juste avant votre... entrée.

Le visage de Jonathan changea si vite que ses colocataires, qui par la force de leur Réseau avaient déjà une idée précise de son tempérament placide, ne l'auraient pas

reconnu. Ils ne l'auraient déjà pas reconnu s'ils avaient eu vent de sa journée, d'ailleurs. Mais il n'avait pas toléré cette journée détestable jusqu'ici pour se faire bonimenter par un lâche qui cachait son avidité derrière une fausse volonté de rendre justice.

Visiblement, l'expression de Jonathan parla d'elle-même avant qu'il ouvre la bouche, car Hedfield pâlit et dut précipiter la suite de son propos.

- Soixante millions, cela signifie cent-vingt millions pour moi, de la part du Tribunal.
- Hein ?
- Oui. Écoutez, l'argent ne m'intéresse pas. Mais pour parler franchement de mes intérêts, ils sont toujours du côté de la loi. D'autres pourraient dire ça par vertu, mais c'est un fait. Lorsqu'un avocat du Tribunal Global subit une tentative de corruption et qu'il en a la preuve, il est en droit d'exiger le double du barreau. C'est une clause dans le contrat de tous les avocats et inspecteurs officiels pour protéger leur impartialité.
- Hm, sans contre-enquête ?
- Si, mais réduite à une simple formalité. Quand la preuve est un indessignable, et que chaque opération est transmise en direct au Tribunal, il y a peu à faire pour en vérifier l'authenticité.
- Et Eberhardt ignorait tout ça ? Vous voulez rire ?
- Il n'avait pas le choix. S'il ne me payait pas, je prenais son affaire au sérieux et je le dénonçais au Tribunal. C'est du moins ce que je lui ai dit.
- Vous croyez vraiment qu'il aurait mis tout son patrimoine entre vos mains sur la simple « bonne foi » de votre avidité ?
- Absolument pas. Je suis convaincu qu'il a lancé les mesures les plus...« drastiques » à mon encontre. C'est pour ça que, si vous m'accordez votre soutien, je pars dès ce soir. Ça me laisse le temps de préparer le procès, et la contre-enquête sera faite d'ici là. Si tout se passe bien, vous êtes à la barre dans deux jours.
- Si vite ?
- Vous ne pensez pas que la Firme vous a suffisamment soutiré ? La liberté hier, un ami aujourd'hui... votre famille, jadis. Encore que, quand je dis « à la barre », c'est une façon de parler puisque votre implication n'est que virtuelle. Je serai chargé de vous représenter, vous n'aurez même pas à témoigner.
- Et si on perdait ?
- Je suis sûr de mon affaire. Et puis... N'importe qui vous dirait de vous documenter un peu sur ma carrière. Il paraît que c'est édifiant. Mais laissez donc votre perplexité de côté. Je vous offre la justice en échange de votre appui.

- Et je vous le donnerai, fit Jonathan en se frottant le front du dos de la main. Aussi bancal que me paraisse votre affaire. Mais un détail me tracasse encore : l'empire terrestre n'y perdra-t-il pas si la Firme Eberhardt tombe ?

Jonathan regretta d'avoir donné une réponse si rapide. Il mesurait mal la portée de cette requête exprimée par un homme qu'il ne connaissait même pas. Il aurait voulu dormir encore pour oublier sa migraine et cette abominable journée.

Hedfield prit son temps avant de répondre, comme soucieux. Puis il se lança, un ton plus bas :

- Ce que je vais vous répondre tient en partie du secret professionnel. Mais si vous vous engagez avec moi dans le procès contre Eberhardt, j'imagine que je vous le dois. Je peux compter sur votre discrétion ?
- Bien sûr.
- Voilà : ce que personne n'ignore, c'est que le Tribunal Global est depuis longtemps un des éléments constitutifs de l'appareil gouvernemental terrien. À l'origine, il devait ça à son incorruptibilité.

Bref, il se trouve que nos gouvernants aspirent à se séparer de leurs responsabilités vis-à-vis de Eberhardt, car son pouvoir politique devient un peu trop encombrant à leur goût. L'assassiner ne nous avancerait à rien puisque le poste de PDG se transmet aux plus jeunes générations de sa famille, et que la sienne tient une forme olympique.

La solution tient dans le démantèlement de la Firme. Économiquement, l'empire y perdra forcément, mais nous sommes arrivés à un point où l'économie est passée après la liberté politique et les droits de l'Homme.

D'autant plus que le grand perdant du point de vue financier sera Eberhardt si nous parvenons à le confondre - ce dont je ne doute pas. Et où pensez-vous que son patrimoine ira si son empire est déconstruit ?

- Le gouvernement est unanime là-dessus ?
- Eh bien, concéda Hedfield, il est probable que le plus gros de l'opposition nous viendra des parlementaires conservateurs. Ils vont sûrement tenir à régler la note de l'avocat de Eberhardt. Mais croyez-moi, ce n'est pas la tendance majoritaire.
- Et les gens que Eberhardt nourrit ? Bon, il est évident que je préférerais n'importe qui d'autre que lui dans son siège, et l'éliminer serait juste une solution de court terme – je suis d'accord. Mais le premier Eberhardt a empêché la famine, et la disparition du dernier nous y plongerait de nouveau.
- Ne soyez pas naïf. Cela fait deux siècles qu'il est de notoriété publique que l'humanité pourrait survivre si on développait l'agriculture sur d'autres planètes. La Firme n'existerait plus si la « grande dynastie Eberhardt » n'avait

pas eu l'intelligence de croître non seulement en bénéfice mais aussi en influence pour étouffer tous les plans de subvention de ces projets.

Jonathan ne put répondre. Ainsi cette société dans laquelle il avait hésité à faire sa vie n'était qu'une façade pour protéger un complexe économique, freinant des possibilités progressistes depuis deux cents ans.

À ce moment-là, Lara et Frederick firent entendre un dialogue animé tandis qu'ils rentraient.

- Je vais vous laisser, fit Hedfield qui parut soudain nerveux. Merci pour votre temps.

Laissant Jonathan songeur, l'avocat salua poliment les deux ramasseurs qui le regardèrent sortir étonnés.

- Jonathan, c'était qui lui ? fit durement Lara qui affichait une telle expression d'étonnement qu'on aurait cru qu'elle venait de voir un fantôme.
- C'était un... inspecteur.

Il avait pensé mentir mais s'était souvenu au dernier moment du Réseau. Il ne voulait pas compromettre la confiance que lui accordaient ses amis par un acte d'inconsidération. Il se contenta de ne pas rentrer dans les détails et Fred et Lara semblèrent le comprendre et le respecter.

- Ça va, Jon ? demanda Frederick. T'as une sale mine.
- Oui, ça va. Je suis juste fatigué.
- Fred, fit Lara, tu peux venir une minute, s'il te plait ?

Elle aurait pu prétexter qu'elle voulait que Fred l'aide à faire une chose en particulier, et Jonathan l'aurait crue s'ils n'étaient pas reliés par la pensée de façon sous-jacente. Mais tous avaient conscience du lien psychique et ne s'embarassaient pas d'excuses lorsqu'ils avaient des choses à cacher.

Lara voulait entretenir Fred à propos de ce qu'il venait de se passer et Jonathan le savait. Mais en fait, cela lui importait peu qu'il paraisse étrange ce soir. Ses colocataires sauraient bientôt la journée qu'il avait vécue et mettraient son comportement sur le compte de ces événements.

En attendant, il n'aspirait qu'au repos, et s'efforçait de voir le procès à venir comme la porte de sortie de cette chaîne de catastrophes, aussi démesuré qu'il paraisse à

première vue. Pendant que Fred et Lara se retiraient dans la cuisine, il monta se coucher.

- Fred, dit-elle doucement. Je ne sais pas ce que Jon nous cache, mais tu n'as rien senti d'étrange sur cet homme qui était avec lui ?
- Si, je l'ai ressenti aussi. Il mourra bientôt aussi, n'est-ce pas ?
- Je n'en suis pas sûre...
- C'est toi la spécialiste, en cette matière. Tu étais sûre pour son ami qui est mort aujourd'hui, tu m'as même dit que ce serait à l'heure chaude. Pourquoi pas pour lui ?
- Je ne saurais pas te l'expliquer, mais... C'est comme si c'était flou.
- Je ne comprends pas ce qui t'a pris de vouloir lui cacher qu'on savait pour Lars. C'est la confiance qui est censée nous unir tous, pas les non-dits.
- Fred, tu sais bien que j'ai horreur comme toi de cacher des choses. Notre facilité à contrôler le Réseau le prouve. Mais il fallait que j'essaye d'en savoir plus. Il va se passer quelque chose de grave, entre ce que Jon est en train de vivre... et autre chose de plus gros, de lié à cet inspecteur. Et... à moi, peut-être aussi.
- S'il va mourir, comment pourrait-il être lié à quelque chose d'aussi gros ?
- Je ne sais pas... Et ce que je sais me fait peur. (Elle étouffa un sanglot.) Je m'en veux de ne pas pouvoir être sincère avec Jonathan. Ça me semble si... mal.
- Lara, fit Fred en la prenant dans ses bras, tu n'y peux rien. Je sais combien ça peut être dur et frustrant de ne pas pouvoir utiliser le Réseau pour aider ceux que tu aimes. Mais ce n'est pas ta faute. Ce n'est pas non plus toi qui a décidé de cette règle.

Comme il n'avait plus de mots pour arrêter ses larmes, il ne dit plus rien et l'embrassa, ne pouvant toutefois se sortir de l'esprit que Lara lui cachait quelque chose à lui aussi.

## 13. Doubter

Deux jours plus tard, le 28 mai 2554, Hedfield était de retour sur la chaude planète Hortissia pour finaliser la préparation du procès « Gouvernement de l'empire terrien contre Firme Eberhardt » qui s'annonce le plus palpitant de ces cinq derniers siècles. La presse est aux aguets, faisant déjà la une avec les rebondissements d'un processus qui n'a même pas encore commencé. Mais le crépuscule tombe déjà sur le monde de Sand et il est temps pour lui d'en partir.

Tout ce qu'il eut à faire pour enclencher ce gigantesque mécanisme, ce fut de contacter son bureau. La facilité avec laquelle un homme pouvait faire bouger l'Univers dans cette ère était quelque chose qui l'effraierait toujours.

Néanmoins, Hedfield abordait l'affaire avec sérénité. Sa justification même, l'indessignable que Eberhardt lui avait gracieusement donné, venait d'être authentifié.

Toute activité de la Firme était suspendue, une première depuis soixante-dix ans. Il faut dire que l'engouement que le scandale avait suscité parmi les employés avait dépassé toute espérance ; à croire que l'environnement confortable que Eberhardt leur fournissait ne faisait pas tout. Le nombre de plaignants avait permis de plaider trois chefs d'accusation graves : homicides involontaires, maltraitance envers ses employés et négligences en milieu professionnel dangereux.

Demain, l'empire s'embraserait avec les premières joutes verbales d'un match judiciaire qui jouerait son sort. Et bien entendu, en sa qualité d'avocat, il serait celui qui mènerait la danse.

Hedfield emprunta une passerelle interniveaux pour accéder au hall de l'astroport, tandis que la lueur filante d'un astronef au décollage déchirait le ciel en diagonale. C'était le plus important astroport de la planète et pourtant il se réduisait à peu de choses : le hall se situait au trentième étage d'un bâtiment modeste. À l'étage au-dessus, dont il était séparé par un revêtement antibruit, se trouvait la surface de décollage sur laquelle ne pouvait se tenir qu'un vaisseau à la fois. La rumeur d'un astronef en approche commençait d'emplir l'air en forcissant.

Hedfield aimait cet astroport, pour son minimalisme qui ne concordait pas avec la liste des destinations, toutes plus imposantes les unes que les autres : du siège de l'Assemblée impériale au paradis fiscal de la planète Morozko, en passant par la Voûte des Aînés qui trônaient tout en haut de la hiérarchie des Universités Globales, ou encore des endroits plus tabous comme le monde débauché de Teridrin où s'assouvissent tous les désirs de la chair et où les tourments de l'âme trouvent aisément satisfaction dans les multiples trafics de drogues dures.

Le tableau des horaires, que Hedfield contemplait à la recherche de l'heure d'arrivée de la navette pour le Tribunal Global, était un compendium V.I.P. de tout ce qui transpire l'immoralité dans le déséquilibre du pouvoir. Aujourd'hui, tel un intrus ou un espion, il s'en servait alors qu'il s'inscrivait dans la lutte contre le système. Plus que jamais, il se sentait en danger.



Pris d'un frisson, il se dirigea vers l'ascenseur ; le voyant au-dessus de la cabine était toujours rouge tandis que la navette amorçait la partie la plus bruyante de la procédure d'atterrissage. Malgré l'isolation, le bruit des réacteurs aux prises avec la gravité obligeait les personnes engagées dans une conversation à hausser la voix pour se faire entendre. Puis le son se tut, laissant place aux vibrations des gigantesques moteurs au ralenti. Le voyant de l'ascenseur passa au vert et Hedfield se pressa pour faire partie du premier groupe à monter. Sa quiétude s'était envolée, remplacée par un pressentiment qui lui fit regretter de n'avoir pas délégué quiconque pour faire ce dernier voyage sur Hortissia à sa place.

Heureusement, il n'était pas seul. Il se retourna pour voir si son disciple faisait partie de la foule entassée dans la cabine. Et c'était le cas. Il échangea un regard entendu et très professionnel avec son apprenti, mais Hedfield était plus soulagé qu'il ne le laisserait paraître.

Comme tout travailleur de l'éloquence, il avait appris à composer avec son pire ennemi : l'expression de son visage. Il était passé maître dans le contrôle de cet extérieur qui pouvait le trahir. La vérité, c'est qu'il était agoraphobe et était en train d'en souffrir. À cela s'ajoutait une sensation quasi-prémonitoire, et la panique menaçait.

Certaines déformations professionnelles sont bénéfiques ; il semblait à Hedfield que le fait de se faire l'ennemi de son paraître, et en cela prétendre ne souffrir d'aucune situation, éloignait ses peurs irraisonnées. Mais alors qu'il commençait de monter les marches d'accès au vaisseau, il se sentait comme à ses débuts dans la discipline, forcé de repousser ses limites pour parvenir à la tranquillité.

Visiblement, son élève était déjà rodé à cette pratique, car il n'était pas dupe sur l'état de son accompagnant. Lorsqu'ils se rejoignirent à la banquette qui leur était réservée, pendant qu'ils déposaient leurs bagages sur le rail au-dessus des sièges, il posa la question que Hedfield craignait et espérait pour la sagacité qu'elle signifierait.

- Tout va bien, Maître ?
- Absolument. Cette affaire va comme sur des roulettes. Et je te l'ai déjà dit, ne m'appelle pas « maître ».
- Pourtant, ça fait double emploi. Vous êtes « maître » en général et en plus vous êtes le mien. Logique, non ?
- Logique mais non indispensable. Je te prie donc de t'abstenir.

Leur discussion s'arrêta là, l'étudiant ressentant la réticence de son précepteur à s'exprimer. Après tout, il était logique d'être nerveux à l'aube du procès le plus important de l'histoire de l'empire.

Il prit néanmoins note, alors que l'astronef prenait de la vitesse, combien les plantations avaient épaissi. À en croire les informations qu'il avait glanées ces deux derniers jours, la plante connaissait depuis peu une croissance accélérée qui était étonnamment coïncidentielle avec les événements actuels. Alors que depuis quarante-huit heures la plante ne recevait plus aucun entretien, l'effet de la pousse de Sand en était démultiplié. Si le travail reprenait sur Hortissia à l'issue du procès, il y aurait plusieurs semaines de nettoyage à faire.

L'hôtesse les invita à attacher leurs ceintures tandis que le ronronnement des moteurs commençait à enfler.

## 14. Juger - premier jour

Un 29 mai sur Sélini, le plus gros satellite artificiel de la Terre avec ses mille trois cents kilomètres de diamètre. En plus d'avoir désengorgé la planète d'une partie de ses bureaux et de s'être rentabilisée en deux ans, l'orbite et la taille de cette fausse Lune avaient été soigneusement calculées de manière à contrôler quasiment entièrement les phénomènes de marée, en compensant une part de l'attraction lunaire.

Sélini était avant tout connu pour le Tribunal Global qui y avait son siège, mais il ne constituait en réalité qu'un complexe de bâtiments parmi des milliers d'autres ; Sélini était entièrement urbanisé. La Deuxième Lune avait fait l'objet de nombreuses tentatives d'attentats du fait que les personnalités riches et puissantes étaient ses seuls habitants. Elle était le Beverly Hills du pouvoir. Mais le coût de l'habitation se répercutait très positivement sur la sécurité ; ici, toutes les technologies les plus innovantes étaient non seulement employées mais aussi testées.

Le pôle Sud, où étaient éprouvées les dernières révolutions de la technique, aurait été le point faible du petit astre si un quart de l'armée terrienne n'y avait pas son quartier général. À sa tête se trouvait le légendaire commandeur Astoris McMillan, colon d'expérience aux multiples faits d'armes et surtout vainqueur de la bataille d'Hermenia que les indigènes, plus nombreux et mieux organisés, auraient largement dû remporter à l'époque.

Pour le moment, McMillan était affecté à la surveillance du Tribunal avec plusieurs régiments disséminés autour du complexe et quelques hommes en civils. La place

Lénine, gigantesque square qui s'étendait au pied du palais de justice, avait été parquée de solides barrières et ressemblait maintenant à un pré où paîtraient différentes espèces : on avait alloué une petite partie du parc de l'aile droite aux journalistes qui s'y entassaient en brandissant leurs appareils photographiques dans l'espoir de prendre un cliché chanceux où serait visible la tête d'une sommité.

En face de l'aile gauche se trouvait la partie la plus hétéroclite du troupeau, réservée aux badauds. Il y avait là quelques passants perdus qui se rendraient vite compte que le passage devant l'édifice était coupé, des curieux, des journalistes moins grégaires que leurs confrères, mais aussi et surtout des fanatiques qui s'étaient préparés au procès comme à une compétition sportive interplanétaire.

Gesticulant et hurlant, ils agitaient des bannières où figuraient différents slogans et où des noms étaient encensés ou abhorrés de façon plus ou moins spirituelle : « Les ramasseurs ont la sueur, les dirigeants le déodorant », « Eberhardt s'assoit sur les chartes », « Pourquoi faire simple quand on peut faire l'actualité ? »...

Une autre partie du parc formait la continuité de l'artère principale de la cité jusqu'à l'entrée du palais. Un tapis rouge n'y aurait pas paru plus absurde que les barrières qui séparaient ainsi les gens en castes temporaires.

Le brouhaha était incommensurable. On eût dit qu'il était si épais qu'on ne pouvait y échapper nulle part, qu'il émanait des câbles surchauffés comme une odeur de mort se propageant par le biais des médias dans tout l'empire. La chaleur moite de la foule avait pour carburant ce qui se passait au cœur du Tribunal, et pourtant l'ambiance y était au contraire froide et sèche.

L'immense salle des affaires judiciaires de l'Empire qui répondait au nom pompeux de Magna Justitia ne contenait qu'un groupe réduit et calme de privilégiés strictement affiliés au pouvoir judiciaire. Le procès allait se dérouler en huis clos. Mais dans les appartements du palais de Justice, des centaines de personnes, liées de près ou de loin aux affaires impliquant la Firme dernièrement, logeaient et se rongeaient les sangs. Parmi eux, Jonathan, Lara et les deux Fred, transportés sur Sélini le matin même aux frais - et sous la responsabilité - du gouvernement.

Silencieux, allongés ou assis sur leurs lits, ils contemplaient l'écran qui diffusait en direct ce qui se passait dans la silencieuse Magna Justitia. Et pour l'instant, ils attendaient comme toutes ces personnes dans toutes ces chambres, immobiles et tendues devant leur écran.

Hedfield n'arrivait pas.

Pire, impossible de savoir où il se trouvait. Les dernières nouvelles que le Tribunal avait reçues de lui dataient de la veille au soir, lorsqu'il avait annoncé être à bord de la navette qui lui ferait faire son dernier voyage entre Hortissia et Sélini.

Seul le juge se permettait d'afficher son impatience, mais dans les chambres l'effervescence était à son comble devant l'inanité de l'image transmise de la Magna Justitia.

Finalement un huissier entra en poussant violemment la porte, ce qui en fit sursauter plus d'un. À vive allure, il traversa la salle pour remettre deux enveloppes au juge, puis s'en alla du même pas sans un mot. L'audience dut attendre que les échos de la grande porte qui se refermait s'éteignent pour que le juge daigne faire part de l'information contenu dans la première enveloppe. Son air était impassible mais sa voix forte et grave.

- L'inspecteur Hedfield a été victime cette nuit d'un attentat. La navette qui le transportait a été sabotée, ce qui a forcé un atterrissage d'urgence sur Magrathéa d'où les terroristes ont déclenché une bombe cachée dans la soute. Il vient d'intégrer le service hospitalier de Magrathéa, mais son état n'engage pas à l'optimisme.

Des murmures retentirent dans la salle.

- Devant l'impossibilité flagrante pour Hedfield d'exercer ses fonctions ici, l'aléa numéro cent-cinquante-sept va jouer. Dans ce dossier se trouve le nom de la personne qu'il a estimée plus apte à le remplacer, et je vais vous le communiquer.

La froideur et la concision avec lesquelles le juge venait de partager la nouvelle amortit un peu la surprise mais laissa les foules dans une expectative perplexe. Les journalistes jubilèrent. Hedfield, l'avocat de ce grand procès, entre la vie et la mort ? L'aléa cent-cinquante-sept ? Un remplaçant ? Les spectateurs avides attendaient le nom avec fébrilité mais sans trop comprendre ce que cela signifiait. La situation était pire pour les exaltés squattant les plates-bandes du Tribunal, car eux n'étaient informés que par des ragots instables qui parfois changeaient complètement de sens d'un bout à l'autre de la foule.

Heureusement pour la population de l'Empire terrestre, quelques journalistes avaient réussi à se faire inscrire dans les logements du Tribunal et transmettaient ce qu'ils voyaient en direct à l'écran.

Le juge déchira interminablement la deuxième enveloppe. Le bruit du papier qu'il en sortit parut grotesquement fort. Puis il défit les plis et lut enfin.

- Lara Donnadieu !

\*  
\*\*

Le nom résonna longtemps aux oreilles de Jonathan. Il se trouvait près de Lara. Des quatre lits qu'il y avait dans la chambre (des lits qui constituaient d'ailleurs tout le mobilier avec une petite table et deux chaises), ils occupaient les deux du milieu.

À part Frederick à sa droite, personne d'autre que lui ne voyait aussi bien l'expression stupéfaite de la jeune femme. Pour une fois, Friedrisch ne brisa pas le silence en premier, mesurant ce que le nom de Lara dans la bouche du juge pouvait signifier. C'est Frederick qui prit la parole ; dans un gros effort de maîtrise de soi, il changea son expression sidérée en un masque de patience, mais ses mâchoires se serraient spasmodiquement sous l'effet de la colère.

- Lara, tu peux m'expliquer pourquoi le juge a cité ton nom ?
- Parce que Hedfield m'a désigné comme sa remplaçante, répondit-elle la tête baissée.
- Te fous pas de moi.

Elle leva la tête en ne regardant personne et Jonathan vit qu'une larme perlait au coin de son oeil.

- Je suis désolée, Fred.
- De quoi tu parles ?

Jonathan ressentit un chatouillement au creux de ses tempes lorsque Lara utilisa le Réseau pour leur parler. Mais il était encore trop fatigué et bouleversé par les événements des derniers jours et ne parvint pas à se concentrer suffisamment pour saisir ses paroles. Ses compagnons de chambre semblèrent comprendre, puisque Friedrisch laissa échapper une exclamation impressionnée et que Fred tourna la tête vers la porte en signe de déni.

Lara se jeta vers lui en pleurant.

- Je suis tellement désolée.
- Ne me touche pas, dit-il avec une hargne sourde.

- Je t'en prie, essaye de comprendre, supplia-t-elle. Comme hier. Comme le jour où on s'est rencontrés.

On frappa à la porte ; il était temps pour Lara de s'en aller.

- Vas-y, fit Frederick acerbe. Ton heure de gloire t'attend.
- Fred...

Confrontée à son silence, elle n'eut d'autre choix que de sécher ses larmes. Au bout d'une minute, on frappa de nouveau avec plus d'insistance. Elle se leva sous le regard empli d'inquiétude de Jonathan et de Friedrisch. Elle ouvrit, dévoilant la personne qui l'attendait. C'était plutôt un garde du corps qu'un huissier comme Jonathan s'y attendait ; le doigt à l'oreillette et le microphone sous la bouche, il patientait les mains croisées et l'air sérieux. S'il remarqua les yeux rougis de Lara, il n'en marqua aucune surprise.

- Lara Donnadieu ? demanda-t-il.
- C'est moi.
- Veuillez me suivre, madame.

Posant professionnellement sa main sur l'épaule de Lara, il ferma la porte de l'autre tout en indiquant dans son micro que la nouvelle avocate de l'accusation était en chemin.

Cinq minutes après, Jonathan et Friedrisch regardaient l'écran, circonspects et désireux de ne pas faire plus de mal à Frederick qu'il n'en venait de subir. Puis celui-ci se leva précipitamment et sortit de la chambre en claquant la porte.

Jonathan profita d'être seul avec Friedrisch pour lui demander ce que Lara avait dit.

- T'es pas encore rodé au réseau ? Avant d'arriver aux plantations, Lara était en école de droit avec Hedfield. Ils ont travaillé ensemble et ils ont fini premiers *sex aequo* de leur promo, si tu vois ce que je veux dire. L'amour du génie, j' imagine.
- Mais... Pourquoi est-elle venue sur Hortissia si elle était dans le droit ?

Puis il comprit. Pourquoi n'avait-il pas vu plus tôt ce que son histoire et celle de Lara avaient en commun ? La réponse de Friedrisch confirma sa présomption.

- Sa famille est atteinte du cancer des droits humains. Une Appelée.

Jonathan s'abstint de commentaire. C'était donc pour ça qu'elle n'avait rien révélé à Frederick de son ancienne relation.

- Et c'est ce qui a mis Frederick dans cet état ?
- Yep. Le mec est un fana de l'honnêteté, c'est pour ça qu'il maîtrise si bien le réseau. Sauf qu'il vient de réaliser que Lara le maîtrisait mieux que lui, et si bien qu'elle parvenait à lui cacher son passé. Et ça, il a du mal à l'avaler.
- Pourquoi elle a fait référence au jour de leur rencontre ?
- Ben, tu vois, Frederick et moi, on est amis d'enfance. On est nés sur Hortissia et on s'est toujours connus. On a rencontré Lara dans les plantations, le jour-même où elle a appris que ses études étaient terminées, que ça lui plaise ou non. Sans le coup de foudre avec Fred, elle aurait eu beaucoup de mal à passer cette épreuve. D'ailleurs, comme tu as pu le voir, ça n'a pas été sans quelques cachotteries.

\*  
\*\*

- Bien, fit le juge. On va pouvoir commencer ? Greffier, introduisez.

L'huissier était un petit homme sec et chauve à la voix de fausset. Installé face à la cour, à la droite du juge, il se leva et brandit cérémonieusement un feuillet qu'il lut sans le voir car c'était un texte qu'il avait récité des centaines de fois déjà. Les journalistes se penchèrent sur leurs claviers d'ordinateur, affûtés et impatients de boire les mots de l'officier de justice.

- 29 mai 2554 sur Sélini. Il est... neuf heures trente et l'affaire « Empire terrestre contre Firme Eberhardt » débute. Les partis sont respectivement représentés par Lara Donnadiou, avocate de l'accusation désignée ce matin par l'inspecteur du Tribunal Global Jerry Hedfield pour le remplacer devant son incapacité à remplir ses fonctions pour un temps indéterminé, et Lambert Prescott, avocat de la défense désigné par John Eberhardt.

L'honorable juge Angus Reynolds préside. Le premier débat va porter sur l'implication d'Horace Langsfeld dans l'affaire. La parole est à Maître Donnadiou.

Depuis qu'elle avait quitté ses amis, Lara se sentait perdue ; la conscience de ce qui se tramait lui échappait et il ne lui avait pas encore paru aberrant de devenir l'avocate de l'accusation. Pourtant, elle n'avait aucune expérience pratique de la justice, et ses trois ans d'études lui paraissaient aussi ténues qu'un brin d'herbe dans la tourmente.

Quand le juge Reynolds prononça son nom, elle revint à la réalité et perdit pied complètement. Comment pouvait-elle penser à quoi que ce soit à répondre à la cour, ainsi projetée si violemment dans les tourbillons d'un événement tellement tentaculaire et terrifiant ?

Elle baissa la tête ; sur la petite table en face d'elle se trouvait les notes de Hedfield qu'elle n'avait pas eu le temps de parcourir. Tout cela était ridicule. Hedfield n'avait-il pas eu d'autre choix que de lui accorder sa confiance dans ce monde où quiconque peut se révéler un ennemi ? Elle était loin d'être préparée à ça !

Qu'importe. Elle était là maintenant. Elle commencerait prudemment. De toute manière, il était probable que son inaptitude à servir d'avocat fasse scandale et qu'on la remplace bien vite. Curieusement, cette pensée lui permit de faire le premier pas.

Elle souleva la couverture du dossier relié à la main de Hedfield, s'attendant à découvrir des extraits en lignes serrées et illisibles de textes de lois faillibles qu'il serait possible d'exploiter. Au contraire, elle eut la surprise de découvrir quelques mots en lettres énormes sur la toute première page : « LANGSFELD : FOU FURIEUX ». Le style d'Hedfield avait bien changé depuis l'époque où elle le fréquentait.

Sur la page suivante, une liste très claire détaillait en quoi Langsfeld était un « fou furieux ». Là, il était mieux reconnaissable. Pour la première fois, il lui vint à l'idée que Hedfield savait qu'il n'allait pas pouvoir participer au procès aujourd'hui, et que ce dossier était écrit spécialement pour elle.

- Maître ? s'impatienta le juge. La parole est à vous.

Elle les regarda, tous ces manards de la justice qui voyaient en elle la solution à la domination Eberhardt sans même respecter son inexpérience. Et ils l'appelaient « maître ». Elle lut rapidement les notes d'Hedfield pour s'en imprégner puis se leva. Elle prit la parole d'une voix grave pour se donner de la contenance, ignorant vers où elle allait.

- Horace Langsfeld est un bras droit de John Eberhardt. De ce fait, il serait très grave que soit prouvé chez lui un état mental instable, inadéquat au vu des fonctions qu'il occupe. Or, ce tribunal n'ignore pas, fort de ses enquêtes, que monsieur Langsfeld a déjà fait l'objet de plusieurs études médicales le définissant comme atteint d'un tel état d'instabilité.



La personne qui a effectué ce diagnostic est le Professeur Patrick Lewis que j'invite... (sa voix se brisa ; elle détestait faire preuve d'autorité, même dans son droit) ...que j'invite à la barre pour témoigner.

Le juge esquissait un geste d'assentiment lorsque Lambert Prescott - un homme grand, à moitié chauve et au visage tendu - se leva pour objecter.

- L'empire serait-il tellement distrait que la notion de secret médical a disparu de la circulation ?

Première erreur de Lara. Sous l'effet de la tension, elle avait oublié une partie de son argumentation. Se superposant à sa honte, lui vint à l'esprit une image de son professeur de droit, le jour où il lui avait enseigné que la confiance en soi est à chérir lors d'un procès. Qu'importe si on n'en a pas, elle se construit avec des victoires sur soi-même lorsqu'on place le bon mot au bon moment. Et elle venait de faire le contraire. Heureusement, Prescott s'était faufilé trop vite dans une faille trop petite, et le juge vint au secours de Lara avant que son embarras ne soit remarqué.

- Maître Prescott, vous savez que ce procès a été élevé ce matin au plus haut rang de priorité. Et vous n'êtes pas supposé ignorer que cela annule le secret médical dans le cadre d'un témoignage assermenté devant la cour.
- Hm, c'est juste, marmonna Prescott en se rasseyant.
- Faites venir le Professeur Lewis.

Le temps que l'huissier-gorille ramène le témoin et que le greffier lui fasse prêter serment, Lara se plongea dans le dossier qu'Hedfield lui avait écrit - cela lui paraissait maintenant évident d'avoir sous les yeux une version simplifiée de ce qu'il aurait écrit pour lui-même ; il avait trop d'expérience pour se cantonner à un style si clair et détaillé. On aurait cru un mode d'emploi, la schématisation optimale d'une structure aussi complexe que la justice ; pas un pense-bête. Rien n'était abrégé ou jargonné. « Comment gagner un procès (pour les nuls) », pensa Lara.

Puis le témoin fut à elle.

- Professeur Lewis... Est-il vrai qu'Horace Langsfeld est sous votre entière responsabilité médicale ?
- Oui.
- Pouvez-vous, s'il vous plaît, nous en dresser un portrait psychologique ?

N'oubliez pas que vous êtes relevé du secret médical pendant votre témoignage et qu'aucun tort ne pourra vous être imputé à ce propos tant que vous vous tiendrez derrière cette barre.

- Eh bien, monsieur Langsfeld est victime d'une forme de trouble bipolaire. Je précise que cet état ne justifie absolument pas de le déclarer inapte à remplir ses fonctions car c'est une personne tout à fait stable en temps normal.

Mais selon une fréquence s'approchant d'une fois tous les deux jours pour un total de trois heures par semaine, son humeur connaît une inversion draconienne qui peut le plonger dans un état maniaco-dépressif.

- Diriez-vous, du point de vue médical, qu'une personne victime de cet état maniaco-dépressif est pleinement responsable de ses actes ? demanda Lara.

Le praticien réfléchit.

- Personnellement, j'avoue ne pas être vraiment fixé sur la question. Mais du fait que le code médical ne considère pas cela comme un handicap quelle qu'en soit la gravité, je dirais sans hésiter que oui.
- Et quel contrôle la personne peut-elle exercer sur cet état ?
- Une fois installé, aucun. La victime est poussée au marasme et sa volonté de lutter contre lui est nulle. Mais des études ont depuis longtemps prouvé qu'une personne bipolaire depuis longtemps, comme c'est le cas de monsieur Langsfeld, peut le causer à volonté. Une forme d'autoflagellation psychique.
- D'un point de vue strictement personnel, diriez-vous de Langsfeld qu'il est sain d'esprit ?
- Non, répondit le témoin sans hésiter.

Lara le congédia, non sans répulsion de s'imposer ainsi derechef, puis se tourna vers le juge.

- J'ajouterais sous forme de complément d'information que l'intéressé avait obtenu de son directeur de pouvoir faire l'accueil de certains nouveaux employés. Au-delà de l'aspect simplement étrange de ce détail qui n'aurait aucune valeur tel quel, je crois bon d'ajouter encore que des documents confondants ont été retrouvés chez lui, parmi lesquels un cahier - peut-on avoir des clichés de la pièce à conviction numéro vingt-sept, s'il vous plaît ?

De vieux réflexes renaissaient. Un instant plus tard, un écran géant invisible s'alluma sur chacun des grands côtés de la salle et afficha des photos sur fond blanc d'un petit carnet bleu et élimé titré en lettres mal formées : « résumés de bizutages ».

- Les bizutages dont nous parle ce titre, reprit Lara, c'est le nom que Langsfeld donne à la petite cérémonie qu'il réserve aux impétrants de l'entreprise. Il y détaille les tourments verbaux qu'il leur inflige.
- Objection ! s'interposa Prescott. Vous n'avez aucune preuve que ces « tourments » sont réels. Monsieur Langsfeld se livre peut-être à de la fiction...

- Une fiction perverse, répliqua Lara, et curieusement inspirée de faits réels, vous ne trouvez pas ? Quoiqu'il en soit, ce carnet est une preuve suffisante de l'inaptitude de Langsfeld à assumer de telles responsabilités.
- Ces documents que vous avez obtenus, selon vous, de chez monsieur Langsfeld... Je peux voir le mandat de perquisition ?

Cette fois, Lara fut prise au dépourvu ; les notes d'Hedfield ne parlaient d'aucun mandat. Par peur de bafouiller, elle choisit de rebondir sur la suite, bien maladroitement. Cela lui ferait un mauvais point, mais tant pis.

- Dans la même veine, je vous prie de considérer les mœurs pour le moins dégradantes du président directeur général lui-même qui a pour habitude de se rendre aux maisons closes de Teridrin. (Elle haussa le ton pour ne pas se laisser interrompre par Prescott qui manifestement voulait couper court à son charabia.) Et je vous rappelle que cela signifie que Eberhardt cautionne de fait aux trafics qui se déroulent sur cette planète, et contre lesquels l'Empire lutte depuis plusieurs années.
- Mais quel est le rapport entre la vie privée de monsieur Eberhardt et cette affaire ? put finalement placer Prescott. Est-ce qu'on vous demande quelle genre de sous-vêtements vous préférez ? Voyons !

Lara appuya les deux mains sur la petite table en baissant la tête ; cette journée allait être rude.

\*  
\*\*

## LE QUOTIDIEN DE SÉLINI

Numéro 1487 du vingt-neuvième jour du mois de mai 2554

**LA UNE** --- Le procès tant attendu par les foules impériales a finalement commencé : la tentaculaire Firme Eberhardt, dont le PDG n'est autre qu'un descendant milliardaire de la famille au long cours, est depuis ce matin aux prises avec la justice.

Ou, plus précisément, son avocat l'est. L'influent personnage aurait pu engager une armée d'intercesseurs mais il a clairement indiqué sa préférence, dans une interview datant d'hier, pour un seul représentant de sa cause pour la justice. L'absence de John Eberhardt du Tribunal, tout à fait légale, en dit long sur sa confiance dans la victoire. Ce choix

va d'ailleurs dans le sens de la plupart des penseurs politiques : ce procès perdu d'avance viserait seulement à prouver que l'Empire ne surveille pas ses intérêts jusqu'au laxisme le plus désintéressé du confort du peuple. D'autres poussent encore plus loin le raisonnement : loin de menacer Eberhardt, toute l'affaire ne serait qu'une mise en scène arrangée entre l'Empire et la Firme dont les deux parties ressortiraient gagnantes.

Aussi farfelue cette théorie soit-elle, elle se trouve curieusement confortée par la nomination au poste d'avocat de l'accusation d'une jeune femme, Lara Donnadiou, remarquable par son inexpérience de la justice. Elle confronte Lambert Prescott, un vétéran du barreau réputé pour ses actions d'éclat frôlant parfois le mépris de la décence, mais aussi pour ses succès, par exemple dans le scandale du vaisseau *Axiom* il y a huit ans.

Issue d'une famille démunie, mademoiselle Donnadiou a effectué trois ans d'études de droit avant de s'installer sur Hortissia où elle travaille depuis deux ans comme ramasseuse.

La raison pour laquelle elle n'a pas continué ses études n'est pas claire : manque d'argent ? Perte de motivation ? En tout cas, la voici pour la première fois devant une cour à l'occasion du procès le plus important du siècle et elle n'a pas manqué de se faire remarquer pour des maladresses des plus banales.

Pour beaucoup, les évènements de ce matin ont été suffisants pour se détourner complètement du déroulement du procès. D'autres, au contraire, y voient le début d'une nouvelle ère pour la justice.

Nous sommes conscients du fait que nos lecteurs appartiennent à ces deux catégories ; nous vous garantissons donc que le procès de la Firme Eberhardt contre l'Empire terrestre ne fera la une de notre quotidien qu'aujourd'hui. Pour vous tenir informés, nous dédierons dans les numéros suivants l'emplacement habituel du dossier politique à son suivi. Rendez-vous donc aux pages 6 et 7 dès demain !

--- La suite en pp. 2, 3, 4 et 5

## 15. Juger - deuxième jour

Angus Reynolds s'installa douloureusement dans la grande chaise en bois orné qui faisait face à la cour et qu'il occupait quasiment chaque jour depuis vingt ans.

Ni l'assise ni le dossier n'étaient vraiment confortables, mais depuis quelques mois, ils étaient devenus quasiment insupportables pour ses os moulus par l'âge. Il avait réclamé en vain la reconstruction de la fastueuse structure en bois qui occupait tout le fond de la salle, et où ne pouvaient s'installer que trois personnes malgré son gigantisme : le greffier, le témoin à sa barre et lui-même à son sommet. En effet, refaire sa chaire nécessiterait de faire un investissement que le sous-gouvernement sélinien ne pouvait apparemment pas se permettre.

Il se contenta donc de prendre le temps de s'asseoir et prit la position qui lui était la moins douloureuse, penché à la fois en avant et sur le côté, un coude sur la table. D'un air embêté, il donna le coup de marteau rituel en déclarant la séance ouverte. Le greffier, qui n'avait pas l'air bien réveillé, prit le relais.

- 30 mai 2554 sur Sélini. Il est neuf heures vingt-cinq et l'affaire « Empire terrestre contre Firme Eberhardt » se poursuit. Le premier débat va porter sur un rapport fait le 12 juin 2540 par le contremaître de la chaîne de cuisson numéro 954 à son superviseur.

Lara n'avait pour ainsi dire pas fermé l'œil ; Frederick n'avait pas reparu depuis la veille, alors elle avait passé plusieurs heures de la nuit à éplucher les notes d'Hedfield. Elle avait aussi passé un coup de fil à l'hôpital de Magrathéa où Hedfield était en soins intensifs ; au terme d'une fastidieuse procédure téléphonique, elle put finalement se faire dire par une infirmière de permanence au ton peu amène que son état était stable.

Tant pis, elle carburerait au café noir pour la journée. Quand à Frederick... Elle laissa un instant vagabonder son esprit fatigué sur les traits de son visage mais se reprit. Elle avait plus important à faire.

- Si la cour me le permet, commença-t-elle, je voudrais d'abord rafraîchir les mémoires à propos de ce rapport.

Reynolds fit son geste vaguement dédaigneux d'assentiment qui allait devenir le leitmotiv de l'affaire et faire la joie des caricaturistes.

- Le 12 juin 2540, il y a quatorze ans, le contremaître Janusz Kardinskiy a remis à son responsable un rapport sur une altercation et recommandait des mesures largement punitives que le responsable en question a appliquées. Je ne voudrais pas distraire trop la cour de l'objet réel de son attention, mais deux personnes en particulier ont beaucoup souffert de ces sanctions - s'il n'est pas trop désinvolte de ma part de désigner la mort comme une souffrance.

Abdallah Assoud a été licencié et interdit de travail à vie pour la Firme. Il est décédé en 2545 d'un arrêt cardiaque malgré son jeune âge. Ce décès a été imputé à une trop forte consommation d'alcool, elle-même dûe, à en croire ses proches, à un « état dépressionnaire important ». J'anticipe vos remarques, monsieur Prescott, les remarques pseudo-médicales des proches n'ont aucune valeur légale et rien ne prouve qu'un quelconque état dépressionnaire ait été causé par le rapport dont on parle ici.

Jesus Marquez était la deuxième partie impliquée dans l'altercation. Il a subi les mêmes sanctions et a connu une mort à peu près similaire : il s'est suicidé en 2542. Il a laissé une longue lettre, authentifiée, qui pointe directement du doigt monsieur Kardinskiy et l'accuse de lui avoir, je cite, « fait perdre la vie en même temps que le travail ».

Elle se fit interrompre par la voix lente d'un des représentants de la justice qui se tenaient derrière elle ; elle ne voyait d'ailleurs pas du tout à quoi ces gens pouvaient servir, mais ils avaient apparemment assez d'importance pour s'adresser au juge sans y avoir été conviés.

- Excusez-moi, mais... toutes ces personnes qui sont impliquées dans l'affaire et dont on parle maintenant... où sont-elles ?
- Monsieur Tchekov, répondit le juge d'une voix patiente où perçait un léger agacement, je vous prie de croire que ce procès, quoique largement inhabituel, a été préparé avec une minutie toute particulière. Toute personne dont le nom est cité à cette cour, à part si elle est décédée et à l'exception de messieurs Eberhardt et Hedfield, est logée dans les appartements du Tribunal où elle est assignée à résidence pour le moment.
- Ce monsieur Kardinskiy également ?
- Oui, dit le juge calmement, il est présentement en train de vous écouter débiter les inepties parasites de votre incompetence. Maître Donnadiou, poursuivez, je vous prie.

Lara baissa la tête pour masquer un sourire puis continua sur sa lancée, plus à l'aise maintenant que l'importun était rembarré.

- Outre ce fait troublant, reprit-elle, il y a quelque chose que le rapport en question ne dit pas mais que l'enquête a révélé. Un des ouvriers présents le jour de l'incident, et à qui on doit d'ailleurs de débattre ce sujet aujourd'hui, a été tout récemment sanctionné pour avoir faussé les dosages de la C954, par Kardinskiy là encore.

Le caractère exceptionnel des mesures que prend Kardinskiy doit attirer notre regard sur la coïncidence suivante : le dernier jugement que le contremaître Kardinskiy a porté date de quelques jours, et le rapport date de quatorze ans. Soit deux fois sept ans.

- Êtes-vous en train de nous dire, intervint un autre gêneur derrière elle, que Kardinskiy ne sanctionne ceux dont il est responsable que lors des cycles d'agressivité de Sand ? Si ma mémoire est bonne, les mutations d'*Electus Sandrae* sont la pierre angulaire de ce procès.

Elle dut se tourner pour lui répondre, ce qu'elle trouva fort peu pratique. L'homme avait l'air aimable, aussi décida-t-elle de le ménager, quoiqu'il vînt de lui couper l'herbe sous les pieds.

- C'est effectivement ma conclusion.
- Mais les dosages faussés il y a quelques jours, si je ne m'abuse, ont en réalité été causés par l'arrivage de fruits... mutants, en quelque sorte, lié à ce cycle qui revient tous les sept ans. Et non par cet employé, cet... Edwards.
- C'est exact.
- Et ce qu'il s'est passé à la C954 il y a quatorze ans n'a été qu'une altercation humaine. Comment pouvez-vous voir en Sand le lien entre ces deux évènements ?
- Je comprends votre perplexité, monsieur, fit Lara poliment. Et je vais vous expliquer tout ça, si vous me le permettez, sitôt que j'aurai exposé des éléments complémentaires à l'argumentation que j'ai commencé d'exposer.
- Bien. Excusez-moi de vous avoir interrompue.

Lara refit face au juge.

- J'espère vous avoir éclairé sur l'absence de bien-fondé des décisions du contremaître Kardinskiy, qu'on peut inculper au moins de deux fautes professionnelles liées à l'abus de pouvoir. L'une ayant mené à la mort attestée d'au moins une personne, c'est une faute grave.

Mais j'aimerais ajouter que par ailleurs, une étude comportementale a trahi chez lui de signes d'un comportement obsessionnel jugé selon le code de la Firme elle-même comme inadéquat à l'exercice d'une responsabilité élevée comme la sienne. (Elle fit une pause pour laisser le temps à ses

paroles de faire leur chemin) Je voudrais appeler à la barre le témoin Duncan Edwards.

\*  
\*\*

Le temps qu'Edwards arrive à la Magna Justitia, la salle s'emplit de murmures affairés, à l'image des discussions qui se déroulaient dans les appartements du Tribunal. Jonathan était toujours seul avec Friedrich dans la chambre car le chef de maison n'y était jamais revenu. Le Tribunal était suffisamment grand pour que quelqu'un, même assigné à résidence, y déambule la journée durant tout en restant introuvable sans l'assistance du réseau de caméras.

Jonathan et Friedrich étaient eux aussi en train de mener un dialogue agité : la question de, si oui ou non, Lara allait vraiment parler de leur petit « Réseau » dans son plaidoyer.

- Elle n'a pas le choix, dit Jonathan, si cela fait partie des recommandations de Hedfield. Elle ne va pas laisser la victoire lui échapper pour le prix d'un secret.
- Tu la connais mal, répondit Friedrich. Elle prend le Réseau très au sérieux, elle ne le révélerait pour rien au monde.
- Mais alors, de quoi penses-tu qu'elle va parler pour expliquer le lien entre l'altercation d'il y a quinze ans et la sanction d'Edwards ?
- Pourquoi ça serait Sand, le lien, d'abord ?
- Réfléchis. Si elle part du principe qu'il y a un lien, c'est qu'elle est sûre d'elle. C'est même sûrement écrit dans les notes d'Hedfield. Il y a quatorze ans, Sand était en train de nous faire le même cirque qu'en ce moment. Et rappelle-toi ce que Frederick a dit, il y a quatre jours, quand j'ai découvert le Réseau.
- Euh... bravo ? hasarda Friedrich.
- Que le lien était plus faible récemment. Le lien du réseau. Et toi-même, tu as dit que la sérénité que t'apporte le Réseau est meilleure en hiver.
- Ah oui, confirma Friedrich, ça c'est vrai.
- Et pourquoi ?
- Euh, j'sais pas. Tu sais, quand on a le *blues* sans savoir pourquoi... (Jonathan hocha la tête) Ben des fois, sur Hortissia, on croirait que ça vient de Sand. Mais ça le fait jamais pendant la saison froide.
- C'est parce que le Réseau souffre de l'agressivité de Sand ! lança Jonathan sûr de lui. Elle vous transmet sa haine et vous vous sentez déprimés. C'est exactement ce qu'il s'est passé il y a quatorze ans.
- Quoi, les deux mecs crevés ? Un qui se suicide et l'autre qui noie son chagrin dans l'alcool ?



- Non, fit Jonathan avec patience. Pour ça, je pense que Lara a raison : ces deux hommes ont souffert de leur licenciement, parce qu'ils n'avaient plus rien à faire de leur vie de toute manière.

Je parle du jour de la dispute. C'était en juin. Je suis convaincu que Lara va nous démontrer que la dispute a été causée par le Réseau, parce que le lien télépathique ne leur permettait plus de faire montre d'empathie l'un envers l'autre. Pareil pour Kardinskiy, qui n'a pas ressenti de compassion pour ceux qu'il a puni, toujours à cause de Sand.

- Ça veut dire que j'aime moins les gens au mois de juin, tous les sept ans ?
- Je ne pense pas que ça aille jusque là, fit Jonathan en riant.

Mais son rire tourna court alors qu'il repensait à la dispute de Friedrisch et Lara.

- Mon Dieu...
- Quoi ?
- Faut que je sorte.

En une minute, Jonathan avait enfilé ses chaussures, une veste, et était sorti en courant d'air. Friedrisch restait seul.

- Il s'est fait piquer par la même mouche que l'autre, informa-t-il la pièce vide.

Il vissa de nouveau son regard à l'écran tandis qu'Edwards prêtait serment à la barre des témoins.

\*  
\*\*

- Monsieur Edwards, demanda Lara au témoin, j'ai trois simples questions à vous poser. Premièrement, y a-t-il quoi que ce soit que j'ai pu dire ces dix dernières minutes qui vous a paru erroné ?

Il réfléchit un moment.

- Non, dit-il enfin.
- Est-il vrai que le comportement de monsieur Kardinskiy vous a toujours paru pour le moins étrange ? Vous êtes sous sa houlette depuis près de vingt ans, je crois...
- En effet, vingt ans presque, m'dame. Après, je saurais pas vous dire si c'est une personne stable ou quoi, comme le docteur l'a fait hier.
- C'est votre opinion qu'on vous demande, lança un autre gèneux du fond de la salle ( « je les appellerai Intervenants anonymes, tiens », pensa Lara).

- Et bien... Oui, monsieur Kardinskiy a comme qui dirait quelques moutons de trop dans le champ, si vous voyez ce que je veux dire.
- Pas vraiment, fit le même Intervenant anonyme.
- Il est bizarre, reprit simplement Edwards gêné.
- Pouvez-vous nous en dire plus, demanda Lara, sur la sanction qui a porté sur vous il y a quelques jours ?
- Ah, ça ! Il m'a interdit d'heures supplémentaires pendant six mois !
- Pour quel motif ?
- Parce que je les faisais sur le temps de la pause déjeuner. Y paraît qu'il y a un article qui interdit ça.
- Pourquoi n'étiez-vous pas en train de déjeuner, alors ? insista-t-elle.
- Je sortais d'une gastro-entérite, voyez ? Je pouvais rien manger, alors j'allais pas gaspiller une heure. Y'avait justement un cuiseur qui fuyait.
- Qui quoi ? s'enquit un autre intervenant que tout le monde ignore.
- Merci, monsieur Edwards, vous pouvez disposer.
- Je peux... ah ?

Sur ce, Edwards sortit timidement de derrière la barre et s'éloigna en s'étreignant les mains.

- Messieurs, dit Lara d'une voix forte, voici de quoi est constituée l'armée de travailleurs d'Eberhardt. Je ne commettrai pas l'erreur de généraliser sans preuve, mais je pense que vous êtes maintenant tous à même d'y penser aussi.

Et dites-vous bien qu'on est loin d'avoir fait le tour de ses employés et même de ses proches collaborateurs. Par exemple, toujours dans le cadre de ce débat autour de monsieur Kardinskiy, il ne faut pas perdre de vue qu'un contremaître n'a pas de pouvoir exécutif et que ses décisions doivent obligatoirement être ratifiées par un responsable supérieur. Je disais tout à l'heure que le responsable en question, dont le nom est James Church, n'avait pas rechigné à les appliquer.

J'ai d'ailleurs ici le document rédigé par monsieur Church où il détaille à ses supérieurs hiérarchiques - notez comme la chose est montée haut - le pourquoi de cette application. Il y explique clairement que la Firme avait besoin d'une action de force, précisément du genre de ce que Kardinskiy proposait, pour rétablir la discipline chez les employés.

Sans se soucier de sa légitimité, et en connaissance même de l'instabilité comportementale de Kardinskiy, il a donc cautionné à ces mesures drastiques simplement pour montrer l'exemple. On pourrait presque considérer que monsieur Church a placé son intérêt personnel avant celui de l'entreprise, car on peut déduire de tout ça qu'il voulait simplement redorer sa

réputation par un acte de sévérité. (Puis, sarcastique :) Pardonnez-moi mais je croyais que cette mentalité avait disparu avec la montée du capitalisme.

- Abstenez-vous de critiquer notre société dans cette salle, intervint le juge, alors que la justice est justement là pour la parfaire, je vous prie. Puis-je voir ce document ?

Lara allait s'exécuter, se demandant tout de même comment elle allait parvenir à la hauteur du juge dans ce monument de bois où ne semblait ménagé aucun accès depuis la salle. Mais au moment où elle quittait sa place, un intervenant anonyme jaillit de derrière elle pour se proposer à la tâche. Il lui prit le papier et emprunta un petit escalier caché derrière le coin droit de l'édifice.

Le magistrat contempla la feuille pendant un instant, puis leva un sourcil d'étonnement. Après son examen, l'intervenant resté à côté de lui reprit la feuille et la redescendit à Lara qui la rangea dans son attaché-case.

À ce moment-là, Prescott décida de jouer l'artillerie lourde, et Lara ne put qu'encaisser des remarques auxquelles elle s'attendait, en espérant que les conséquences de la tirade de l'avocat ne soit pas trop lourdes.

- Bien, commença-t-il méchamment, je pense que la mascarade a assez duré. Par pure forme, j'ai plusieurs objections à soulever rapport au plaidoyer de *maître* Donnadiou. Cela sera court.

D'abord - et je l'ai déjà dit hier -, voici un sujet qui n'a absolument rien à voir avec monsieur Eberhardt dont je doute au final que vous ayez des preuves de la mauvaise conduite, ou de responsabilités dans quelconque « meurtre », « négligence professionnelle » ou « maltraitance des employés » pour citer les charges retenues contre la Firme.

Par ailleurs, j'ai l'impression que mademoiselle Donnadiou a une fâcheuse tendance à pratiquer l'échantillonnage événementiel et à le percevoir comme une façon objective de relier des coïncidences, tandis que par cette méthode, elle les tourne en réalité subjectivement à son avantage.

En deux jours de procès, nous avons couvert beaucoup de sujets, et je ne discuterai même pas de la question si oui, ou non, messieurs Langsfeld et Kardinskiy présentent des signes d'instabilité mentale. Cette entreprise compte près de trente millions d'employés, quelle surprise y a-t-il à trouver de mauvais éléments dans le tas ? Ce serait une injustice criante que d'ignorer la part de budget que la Firme Eberhardt a investi dans les conditions de vie de ses salariés, et je suis d'ailleurs certain que le Tribunal a aussi mené plusieurs enquêtes là-dessus.

(Se tournant vers Lara :) Ce n'est pas un sujet que vous allez amener sur la table, n'est-ce pas, maître ? Je crois d'ailleurs que vous-mêmes, vous avez profité ces deux dernières années du confort Eberhardt ?...

Lara ne répondit pas. Prescott reprit.

- Ne trouvez-vous pas qu'il est abusif de critiquer ceux qui vous permettent de mener une vie saine et agréable ? Vous avez plus que quiconque outrepassé les limites à ne pas franchir.

(Il fit face à la cour de nouveau) Il y a plus d'une expression de sagesse populaire qui s'applique très bien à mademoiselle Donnadiou : « l'hôpital qui se fout de la charité », « mordre la main qui vous nourrit », etc.

Les preuves qu'elle apporte à ce tribunal ont autant de poids que n'importe quel détail qu'on peut aisément trouver dans n'importe quelle structure aussi importante que notre Firme. Un maraîcher poursuivrait-il son fournisseur en justice s'il trouvait un ver dans les dix tonnes de pommes qu'on vient de lui livrer ?

Si quelqu'un doit se livrer à cet exercice, j'entends que ce soit un professionnel, et pas une novice qui voit dans n'importe quelle découverte l'ombre d'une preuve d'importance.

Il se rassit, un air dédaigneux sur le visage comme pour ponctuer ses paroles. Pour Lara, tout venait de se finir. Elle n'avait rien à faire ici. Mais avait-elle eu quelque chose ?

\*  
\*\*

## LE QUOTIDIEN DE SÉLINI

Numéro 1488 du trentième jour du mois de mai 2554

**LE DOSSIER** --- Alors que le procès de la Firme Eberhardt contre l'empire terrestre battait son plein, un rebondissement de taille a changé la donne aujourd'hui.

La nouvelle et très controversée avocate de l'accusation, mademoiselle Lara Donnadiou, a choisi de s'attaquer de nouveau à la condition mentale des employés. Une méthode inhabituelle qui n'a pas manqué de soulever de nouvelles critiques. Pour maître Terry Prescott, ç'a été l'occasion de s'adonner dans son bon droit à des attaques habiles

contre la jeune femme. Des attaques qui, aux dires de certains, sont des accusations *ad feminem* injustifiables. Il a bien voulu nous livrer ses impressions sur cette deuxième journée de jugement.

*« C'est une façon aléatoire d'exercer la profession », nous révèle-t-il à la sortie du Palais de justice. « Je crains que ma consœur n'ait pas saisi les implications de cette affaire. Elle se comporte comme si elle était en train de passer un examen de l'école de Droit. On n'en est plus là, et il est inadmissible de voir la Justice rabaissée à ce niveau par une jeune fille inexpérimentée. Je ne mesurerai pas mes mots pour faire comprendre cela au juge Reynolds. »*

Les paroles bien senties de l'homme de loi n'ont toutefois pas reçu de la cour l'approbation que monsieur Prescott attendait. À la surprise générale, l'honorable juge Angus Reynolds a en effet fait passer en dernière minute une déclaration qui devait contredire toute prévision. La voici intégralement et fidèlement retranscrite.

*« Ayant pris connaissance des griefs portés par les masses contre le procès en cours, et afin de concilier la prise en compte des remarques pertinentes de maître Prescott tout en gardant la Justice en ligne de mire, j'ai décidé aujourd'hui, en mon âme et conscience, d'appliquer une clause du code judiciaire portant sur l'écourtement déterminé d'un procès en cas de déséquilibre au sein des parties.*

*Concrètement, l'accusation n'aura plus que la journée de demain pour exposer ses derniers éléments, après quoi le verdict de la cour sera rendu quelle que soit la proportion des chefs d'accusation qui se seront vus justifiés.*

*Cette décision irrévocable prend effet dès maintenant. »*

Le dernier jour du mois de mai s'annonce être une journée particulièrement palpitante pour la Justice et l'avenir de l'Empire, que nous aurons le plaisir de vous relater dans [...]

\*  
\*\*

« Merde alors », ne cessait de répéter Friedrisch qui venait d'être informé de la décision du juge par l'écran devant lui. Il était toujours seul dans la chambre.

Pour lui aussi, tout était perdu quand il avait vu avec désolation que Prescott avait décidé de jouer son joker. Il avait toujours eu un petit espoir que Lara pousse y arriver, un espoir d'une ténuité touchante chez cet homme fruste. Cet espoir s'était éteint, comme soufflé d'une façon grotesque comme une bougie dans la tempête.

Mais tout venait de changer.

On aurait pu attendre de Reynolds qu'il mette simplement fin au procès et livre un verdict arbitraire et prématuré mais qui aurait eu le mérite d'interrompre ce que les médias appelaient « la grande mascarade ». Au lieu de quoi, il avait fixé au lendemain la fin des jugements. Cela pouvait paraître faire peu de différence - qu'est-ce qu'un jour de plus ou de moins ?

Mais cela signifiait surtout que le juge ne prenait pas inconditionnellement au sérieux l'avocat de la défense, déçu peut-être qu'il se laisse aller à la diatribe plus qu'à l'éloquence dûe à sa position. Lara avait encore un jour pour se faire entendre, et en réalité l'espoir n'avait jamais été aussi grand.

« Merde alors », dit-il de nouveau.

À ce moment-là, la porte de la chambre s'ouvrit à la volée et Lara entra en larmes. Sans prendre le temps de fermer, elle se précipita sur lui et l'enlaça.

- Woulah.
- C'est trop dur, Friedrisch ! Je n'y arriverai pas !

Ne sachant trop que dire, il se contenta de répondre à son étreinte le temps que ses sanglots s'apaisent. Puis elle s'écarta et s'assit sur le lit à côté de lui.

- Excuse-moi...
- T'excuses pas. Je sais ce que tu... enfin non, je le sais pas mais je peux l'imaginer.

Elle lui adressa un sourire triste et fugace.

- Comment veux-tu que je convainque ce juge ? Je n'ai jamais exercé ce métier, tout le monde se moque de moi et critique mes arguments sur leur principe, sans même tenir compte de leur signification.
- Le juge t'écoute ! Sinon, il n'aurait pas donné un autre jour au procès.

- Mais tout recommencera demain. À quoi bon...
- Lara, t'es une fille forte. Ne laisse pas tomber, je sais que tu peux y arriver.  
Tiens, t'es à jour dans ta lecture des notes d'Hedfield ?
- Oui...
- Alors repose-toi. Laisse-moi juste te préparer, euh... on doit pouvoir faire du thé, ici.

Trop éreintée pour protester, Lara se laissa mettre au lit par Friedrisch. Les gestes très doux de ses grosses mains avaient quelque chose de désaccordé mais attendrissant.

- Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda Friedrisch qui se retournait pour aller faire chauffer l'eau.
- Rien. Merci, Friedrisch.
- Faut pas. C'est normal.
- Où est Jonathan ?
- Sais pas. Il est parti comme si on lui avait enfoncé un bâton de dynamite dans le cul, tout à l'heure. Il m'a pas dit pourquoi.
- Ah...

Soucieux que Lara ne laisse pas son esprit s'attarder sur des pensées noires, il continua de lui faire la conversation tout en dénichant une tasse et un sachet de thé.

Si elle se mettait à réfléchir dans cet état d'esprit, ce serait à tous les coups pour aboutir à des conclusions pessimistes dont elle n'avait nul besoin en ce moment.

Elle était chez elle autant qu'on peut l'être dans le monstre architectural d'un Tribunal Global, et Friedrisch tenait à faire de son mieux pour qu'elle s'y sente bien et reprenne des forces.

- Il est marrant, ce jeunot. Un peu timide mais marrant. Faudrait le mettre au courant des jeux qu'on fait avec le Réseau. Je suis sûr qu'il adorerait ce truc... comment on appelait ça ? Ah oui, le *deaf test*. Quand on doit fredonner un air dans sa tête et le faire deviner aux autres. C'est sympa. C'est qui, déjà, qui a découvert que la musique est la seule chose du monde artistique qu'on puisse recréer fidèlement par l'esprit ?

La bouilloire l'informa d'un claquement discret que l'eau était prête. Il remplit une tasse, prit un sachet sur lequel était inscrit « fruits rouges » et se retourna vers Lara. Elle était endormie.

- Bon, j' imagine que ce thé est pour moi, alors, fit-il un ton plus bas.

## 16. Juger - troisième jour

Lara se réveilla facilement et se sentit bien. Son esprit, vide de tracas comme l'est celui du rêveur, était emplí de cette sorte d'aise qu'on éprouve après une nuit efficace.

Vaguement consciente qu'elle avait intérêt à ce que la mémoire ne lui revienne pas trop vite si elle voulait garder cette once de sérénité, elle se mit sur le dos en gardant les yeux fermés. Puis une main se posa doucement sur sa cuisse et elle comprit immédiatement à qui elle appartenait, alors que se déversait finalement dans son esprit la masse bouillonnante et malsaine de toutes ses émotions de la veille. Elle ouvrit les yeux.

- Frederick !

La vue de son visage chassa d'un coup les souvenirs amers des derniers jours qui étaient en train de remonter telles des goules sinistres le long du gouffre où elles se terrent la nuit. Elle lui enserra le cou et il répondit à son geste avec ferveur. Par-dessus son épaule, elle remarqua Jonathan entraîner furtivement Friedrisch en-dehors de la chambre avec lui.

Frederick s'assit sur le lit pour lui faire face. Dans un brusque accès de lucidité, Lara sut qu'elle devait briser ce silence faisant comme un voile léger devant une vérité qui de toute manière devait éclater, quelle qu'elle soit.

- Je suis désolée...
- Non. Ne le sois pas. Je me suis comporté en idiot.
- Fred...
- C'est vrai. Je n'ai aucun droit de te juger pour ce que tu as décidé de me dire et de me cacher. Je t'aime et je te respecte, Lara.
- Fred, qu'est-ce qu'il se passe ?

Lara était confuse, trop de choses se bouscuaient. Mais elle était sûre d'une chose, c'était que Frederick avait des explications à lui fournir, et elle était pressée de les avoir. Il baissa la tête comme un enfant qui vient d'être puni.

- Jonathan est venu me chercher hier soir. Il m'a fait comprendre que notre dispute d'avant-hier n'était de la faute à personne. Je suis venu aussitôt que possible mais tu dormais si bien... Bref, Jonathan m'a trouvé et il m'a expliqué



un truc abracadabrant que je n'ai pas cru tout de suite. Puis ça m'a paru tellement logique...

Il s'interrompit, releva la tête ; ses yeux étaient humides, et c'est la voix cassée qu'il reprit la parole.

- Tu sais qu'en ce moment, Sand traverse une période de mutations...
- L'affaire Wahlberg...
- Oui. Si tu avais eu plus de temps, j' imagine que tu aurais argumenté que la plante était devenue impropre à la consommation et tout... Mais Jonathan a fait le lien entre le Réseau et l'agressivité de Sand. Pour lui, Sand distille un poison aussi bien dans sa sève que dans les émanations... télépathiques, je sais pas. D'une certaine manière, Sand agit sur notre comportement et notre humeur.

Les yeux de Lara s'agrandissaient graduellement de stupeur au fil du récit de Frederick.

- Je suis désolé de m'être fâché contre toi. Tu ne le mérites pas, et je sais qu'en ce moment je devrais être là pour te soutenir.
- Mais alors... commença-t-elle.
- Je ne t'en veux pas de m'avoir caché ta relation avec Hedfield. Qu'est-ce que ça peut me faire ? Toute la journée d'hier, je me refusais à admettre que je n'étais pas vraiment jaloux. Comme si c'était pour moi un besoin impérieux de l'être, mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi. Quand Jonathan est arrivé avec ses explications, c'était un tel soulagement que toute ma colère m'a quitté soudainement. Pardonne-moi.
- Fred, dit-elle avec compassion, tu n'as rien à te faire pardonner. Je suis si heureuse.
- Vraiment ?

Elle lui prit la tête entre ses mains.

- Je t'aime, Fred. Je te promets d'aller mieux.

Il se coucha à côté d'elle et ils restèrent ainsi étendus quelques minutes, tristement heureux, savourant ensemble un instant de paix avant que l'orage ne se déchaîne de nouveau. Au bout d'un moment, la porte s'entrouvrit, une tête en dépassa puis, jugeant les circonstances favorables, lança d'une voix forte : « merde, Jonathan, on s'est planté de piaule, c'est la suite nuptiale ici. » Tous quatre éclatèrent de rire.

\*  
\*\*

- C'est bon d'être de nouveau tous réunis autour de la bouffe, commenta Friedrisch qui s'en donnait à cœur joie pour la première fois depuis des jours. Je l'ai toujours dit, y'a rien de mieux que la bouffe pour mettre des gens ensemble.
- Je suis d'accord, fit Lara radieuse, la bouche pleine de brioche.

Lara et Frederick occupaient les deux seules chaises et s'étaient assis l'un à côté de l'autre. Jonathan s'en réjouissait.

Si Friedrisch n'affichait pas un sourire béat comme lui, c'était uniquement parce qu'il s'employait à s'empiffrer et à lancer une vanne dès que possible, les deux activités se combinant généralement en des postillons dangereusement abondants. Frederick eut la vision d'une bâche appliquée sur la table du petit-déjeuner à chaque fois que Friedrisch entamait une blague.

Par association d'idée, la « bâche » l'amena à penser au procès qui était toujours en cours et son visage s'assombrit légèrement. Il s'en voulait de priver de nouveau Lara d'une bonne humeur qui était si chère dernièrement.

- Lara ?
- Hm ?
- Tu vas parler du Réseau, au procès ?
- Je ne pense pas. Je n'ai plus qu'une journée pour présenter mes arguments, et j'aimerais en profiter pour asséner l'affaire Wahlberg.
- Et ton argumentation sur la dispute de la C954 il y a quinze ans et la sanction d'Edwards ? demanda Friedrisch. C'était pas ça, le lien entre les deux ? Parce que cette partie de ton plaidoyer a un peu fait chou blanc dans les feuilles de chou. Blanc.

Il se fit interrompre par le regard noir de Frederick. Accoutumée à l'indélicatesse de son ami, Lara lui répondit sans se vexer.

- Si, tu as raison. Je voulais expliquer que ces deux hommes étaient victimes du Réseau, ce qui aurait en théorie constitué une circonstance atténuante suffisamment importante pour rendre la décision de Kardinskiy abusive et son entérinement caduc. Mais j'aurais déjà fait ça à contrecœur. Alors vu le temps qui me reste, je préfère jouer l'as de mon jeu aujourd'hui.

- Tu connaissais l'influence néfaste de Sand sur le Réseau ? remarqua Jonathan.
- Je sais ce que tu vas dire, Jon. « Si je le savais, pourquoi je n'ai pas fait le lien avec ce qui se passait entre Frederick et moi. » (elle balaya la dénégation de Jonathan d'un geste) J'ai été projetée dans une affaire de justice interplanétaire sans une minute pour moi, je suis incompetente et je dois composer avec des centaines - non, des millions de connards qui ne se gênent pas pour me le faire remarquer.

Lara regarda autour d'elle. Friedrisch ne pipait mot, mastiquant consciencieusement sa bouchée en fixant un coin de la table. Jonathan se tenait immobile et silencieux. Frederick lui avait pris la main hors de la vue des autres.

- Mon Dieu, excuse-moi, Jonathan. Je ne sais pas ce que je dis, je suis nerveuse.
- T'en fais pas, fit Jonathan. En plus, c'est vrai que je ne peux pas me mettre à ta place.
- Ne dis pas ça, on a tous nos lots de malheur.
- Ben, j'sais pas vous, lança Friedrisch fatigué de voir tout le monde essayer de se justifier, mais j'ai vachement envie de pisser.

Il n'y avait pas de toilettes dans les chambres. Quand il fut sorti, Frederick et Lara commencèrent la même phrase en même temps.

- Merci, Jon...

Ils rirent doucement, puis Lara l'invita à reprendre.

- Merci, Jonathan. Je sais pas trop comment te dire ça, mais tu nous as sauvés, aujourd'hui.

Il haussa les épaules.

- C'est vrai, compléta Lara. Ça n'a peut-être l'air de rien, mais j'ignore où on en serait si tu n'étais pas intervenu.

La montre de Lara se mit à sonner. Elle sursauta.

- Mince, déjà neuf heures. Il faut que je me prépare.

Elle entreprit de retoucher rapidement son apparence devant le miroir. Elle avait une coiffure qui était connue pour n'être à la mode que sous les couvertures. Lâchant un

juron, elle se mit à chercher son peigne. En pleine agitation, les yeux rivés sur le sol, elle buta sur Frederick qui n'attendait que ça pour l'arrêter.

- Jeune femme, fit-il en faisant jaillir le peigne de derrière son dos, est-ce ceci que vous cherchez ?
- Si fait, beau jeune homme.
- Hé.
- Hm ?
- Tu vas y arriver.

Elle soupira, sourit.

- J'espère.

Deux minutes plus tard, elle leur lançait un « salut » en sortant de la chambre alors que Friedrisch y revenait.

\*  
\*\*

Lara n'écouta que d'une oreille l'annonce de l'arrivée du juge et l'introduction au procès par le greffier.

Elle effectuait une ultime réorganisation mentale des différents aspects de l'affaire qu'elle allait aborder aujourd'hui, dernier jour d'un procès de trois jours d'où découlerait l'avenir d'un empire.

Elle frissonna. Attirée malgré elle par le regard incendiaire et narquois de maître Prescott qui la narguait, elle manqua presque son droit à la parole.

- Tout d'abord, j'aimerais illustrer le danger que courent les ramasseurs dans les plantations Eberhardt. C'est un point que je tentais déjà de mettre en lumière hier, mais je suis aujourd'hui entrée en possession d'une pièce à conviction très à-propos, aussi j'aimerais y revenir.

Sans qu'elle ait besoin de le demander, elle se vit apporter la pièce à conviction en question.

- Pourrais-je avoir un gros plan de l'objet, s'il vous plaît ? demanda Lara en s'adressant à la régie (immédiatement, l'image apparut sur les deux grands murs de la Magna Justitia, tressautant un peu d'abord).

Comme vous pouvez le constater, il s'agit d'une plante en pot. Et comme vous vous en doutez peut-être, il s'agit d'un échantillon d'*Electus Sandrae*, plus connue sous le nom communément admis de « Sand ».

Cet échantillon présente exceptionnellement tous les types de mutations qui affectent normalement le végétal indépendamment les uns des autres.

Lara enfila un gant pour manipuler l'échantillon ; ses gestes étaient simples et économiques, reflétant sa connaissance de la plante ; un bon point pour elle.

L'idée de présenter cette jeune pousse lui venait d'un intervenant anonyme qui lui en avait fait la suggestion la veille au soir, ne manquant pas de souligner son manque de professionnalisme d'une remarque acerbe sur cette omission étrange. Quant au spécimen, son origine ne ferait pas controverse car il venait directement d'Hortissia, et avait transité par le laboratoire du Tribunal. Lara désigna une à une les particularités de la petite mutante.

- La pigmentation anormale témoigne d'une augmentation du taux de chlorophylle permettant une synthèse plus efficace, à la fois de l'énergie nécessaire à la croissance accélérée de la plante, et de la toxine que contient ce spécimen.

Cette toxine se retrouve dans les aiguillons dont vous trouvez des exemplaires ici, et ici. Voici un fruit normal, tandis que de l'autre côté se trouve une petite grappe de fruits, non pas pourris comme leur aspect le suggère, mais mutants, qui contiennent quant à eux une variante dermoactive de la toxine, c'est-à-dire qui n'agit qu'au contact de la peau.

Elle retourna encore un peu le spécimen pour que tout le monde le voie en totalité, puis le rendit à l'huissier qui attendait. Il lui faisait penser à un majordome avec ses gestes avenants et ses gants blancs.

- Mon argument principal, reprit Lara en enlevant son gant, vise maintenant à s'opposer à un point de vue généralisé appliqué à ma façon de travailler, un point de vue selon lequel j'aurais trop tendance à développer des arguties anecdotiques voire hors-sujet. (Elle offrit un regard appuyé à son adversaire) J'aimerais parler de l'affaire Wahlberg.

Prescott, qui s'y attendait, formula une objection du tac-au-tac, arguant de façon plus ou moins claire qu'il n'avait jamais été un secret que Sand était une plante à croissance rapide, ce qui signifiait que des problèmes occasionnels étaient possibles à ce niveau-là. On la lui refusa aussi sec.

- L'affaire Wahlberg, je le rappelle, est le nom que la Firme Eberhardt elle-même a donné à la décision de ne pas faire part au Tribunal Global des mutations croissantes et de plus en plus difficilement contrôlables de Sand - des mutations dont vous venez d'être les témoins.

C'est une dissimulation de faits de la plus haute gravité car une des conditions qui ont été posées lorsque la Firme a réclamé le monopole de Sand - accordé le 3 janvier 2135 - a été de faire part au Tribunal de n'importe quel problème, jusqu'à la plus petite panne de n'importe quelle machine. Et les mutations en question se sont révélées mortelles en plusieurs occasions.

Lara prit une feuille dans une des piles devant elle, et la retourna sur une partie de la table qui permettait de diffuser les documents papier sur grand écran. Au bout d'une seconde, une version agrandie de la feuille apparaissait sur les murs.

- Voici un extrait des archives du Tribunal, expliqua-t-elle. Ces quelques lignes résument les incidents rapportés par la Firme ces dix derniers jours. De l'affaire Wahlberg ? Aucune trace. Du décès du ramasseur Lars Angelson ? D'Andres Koriček ? De sa femme qui va accoucher d'ici quelques semaines d'un enfant qui ne connaîtra jamais son père ? Aucune non plus. Car la décision issue de l'affaire Wahlberg déterminait que de tels événements devaient être passés sous silence.

Mais paradoxalement, ces deux choses ne sont que la partie émergée de l'iceberg de telles « négligences » de la Firme. Il serait fastidieux de comparer ici les archives du Tribunal et celles de la Firme, mais mon collègue Hedfield s'en est chargé dans les deux jours précédant le procès, et il a trouvé au moins trois mille « négligences » de gravité variable en trois siècles de documents. C'est un fait vérifiable.

- Essayez-vous de nous faire croire que le Tribunal n'était pas au courant de ces soi-disant « négligences » avant aujourd'hui ? demanda Prescott avec un gloussement narquois.
- Absolument pas. Le Tribunal a des moyens suffisants pour s'informer et a pu se mettre au fait de la plupart d'entre elles.
- Donc, poursuivit l'avocat, puisque je n'ai connaissance d'aucune sanction rapport à ces omissions, c'est que d'une part, le Tribunal ne les jugeait pas utiles, ou qu'il passait l'éponge dessus. Correct ?
- Oui, fut forcée d'admettre Lara.
- Alors j'objecte. Votre raisonnement est un non-sens, vous essayez de démontrer les torts de la Firme alors que le Tribunal en a autant sur exactement le même sujet.
- Objection refusée, lança doucement le juge. La préséance de la justice ne l'empêche pas de s'appliquer à elle-même si des torts lui sont découverts. Vous devriez le savoir, maître Prescott.

L'intéressé marqua sa frustration sans retenue. Les arguments lancés par l'avocaillonne était d'une simplicité tellement naïve qu'il les contrait sans tenir compte de principes plus élevés, et passait du coup lui-même pour un incompetent. Il en vint à se demander si ce n'était pas là la stratégie pensée par Hedfield en accordant sa succession professionnelle à Donnadieu... Grotesque.

Une idée lui vint.

- Je réclame la parole ! lança-t-il avant que son adversaire reprenne la démonstration.
- Accordée, si maître Donnadieu n'y voit pas d'objection.

Lara ne sut dire non.

- Arrêtez-moi si je me trompe, mais il me semble que vous tenez ces éléments d'un informateur du nom de... d'Ildris Ndongo. Il infiltrait la Firme depuis un an, jouant son rôle si bien qu'il a failli s'en faire expulser avant que monsieur Eberhardt ne se décide à le prendre sous son aile. N'ayant pas connaissance qu'il agissait - permettez-moi le mot - en qualité d'espion, c'était par ailleurs un geste plein de grandeur d'âme de la part du directeur.

« Comme si Eberhardt n'avait aucun intérêt personnel à disposer d'un grand Noir à la réputation mauvaise dans sa garde rapprochée », pensa Lara avec amertume.

- Là où l'affaire Wahlberg a fuité, poursuivait Prescott, c'est lorsque monsieur Eberhardt a chargé monsieur Ndongo lui-même de « convaincre » le conseil de dissimuler les faits au Tribunal. C'était le flagrant délit, le couronnement d'un an de filatures, et le Tribunal avait de quoi être fier de son soldat de l'information. Mais ce que vous ne pouviez pas prévoir, c'est que votre homme donnerait dans l'excès de zèle.

Histoire de rendre votre histoire suffisamment crédible, il fallait que le conseil décide *effectivement* de cacher l'affaire Wahlberg. Et c'est ce qui c'est produit. Ce que vous ne dites pas, c'est à quel prix. Car il y a eu un coût, non ? En chiffres rouges, n'est-ce pas ? Oh, Ndongo a bien rempli les tâches qui lui avaient été confiées. Mais sans faire de distinction sur l'origine des ordres, dans le même souci de crédibilité.

Lara, nerveuse, savait à quoi Prescott faisait allusion, et passait doucement le doigt sur le passage des notes de Hedfield où il avait noté que les méthodes de Ndongo étaient un sujet à éviter, car cela ne tenait plus du délit mais bien du crime.

Hélas Prescott, dans un accès de lucidité, avait repris les rênes de l'affaire sur cet énorme détail. Elle choisit de concéder à Prescott qu'il avait raison ; tout plutôt que d'entendre encore sa voix railleuse s'élever dans son bon droit.

Et puis le temps manquait. Le temps manquait par exemple pour souligner que les ordres d'Eberhardt avaient été certes appliqués avec zèle, mais qu'ils n'étaient pas particulièrement pacifistes à leur origine. Alors, concession faite, elle poursuivit quand même.

- J'aimerais aussi attirer l'attention de la cour sur l'exploitation que fait la Firme Eberhardt de ces gens qu'on appelle des Appelés. Sous prétexte que les familles Appelées ont été soi-disant « sauvées » du climat et de l'économie pourrissants de la Terre, elles devraient maintenant montrer au gouvernement - et à la Firme, par la même occasion - une reconnaissance éternelle qui justifie qu'on se serve d'eux comme une réserve de main d'œuvre gratuite.

C'est ce moment que choisit un intervenant anonyme pour s'emparer de la parole.

- Votre Honneur, je crois bon de préciser que mademoiselle Donnadieu ici présente est elle-même issue d'une famille Appelée.

Le juge marmonna qu'il avait entendu.

- Cela fait quatre siècles, reprit Lara en bafouillant, que l'exploitation des familles Appelées a été rendue légale par ni plus ni moins qu'une gratification illégale de la fortune Eberhardt à la Direction des Affaires interraciales universelles qui est normalement chargée, comme vous le savez, de chasser ce genre d'injustices et de les condamner.
- N'est-ce pas votre confrère, maître Hedfield, intervint Prescott, qui a lui-même utilisé ce stratagème pour arriver à ses fins, il y a quelques jours de cela ? Qui a tenté de corrompre monsieur Eberhardt ? J'utilise le mot puisque vous l'osez vous-même.
- Non, répondit Lara avec le plus d'aplomb qu'elle pouvait rassembler. Maître Hedfield n'a pas fait usage de corruption au sens propre, d'une part parce que c'est lui qui en était le bénéficiaire, et d'autre part parce que c'était un acte fictif qui n'a pas abouti.
- C'est tout de même un artifice peu gratifiant pour obtenir un semblant de preuve supplémentaire à ce Tribunal, lâcha l'avocat de la défense en s'esclaffant selon un dosage professionnellement éprouvé.
- Je regrette, tenta de conclure Lara en fixant son bureau, votre objection n'est pas recevable.



- Je n'ai pas soulevé d'objection. Je tente seulement d'apporter des éléments constructifs à cette affaire qui tourne en rond autour de vos arguments pour le moins fallacieux.
- J'invite maître Donnadiou à repenser au principe qu'elle évoquait il y a un moment, coupa le juge d'une voix froide. Vous disiez vouloir en quelque sorte énumérer des éléments qui vous semblaient importants plutôt que de vous épancher sur leur développement argumentatif.
- C'est exact.
- Alors faites, s'il vous plaît.

Ce qui se passa à ce moment-là fut interprété par la presse comme l'instant précis où la jeune avocate se laissa dépasser par les événements. Il est vrai qu'alors que le juge quittait pour une fois son rôle paternaliste réconfortant et que son aura rassurante se dissipait pour révéler sa finalité purement judiciaire, Lara frôla la crise de panique.

Les yeux toujours résolument fixés sur sa petite table où s'épalaient les quelques pages des notes d'Hedfield à partir desquelles elle devait élaborer des exposés plus bancals les uns que les autres, les jours qu'elle venait de vivre défilèrent devant elle.

Les visages de Prescott, Jonathan, Friedrisch, Frederick, Hedfield, Langsfeld, Reynolds, Eberhardt se mélangeaient de façon grotesque à la gigantesque structure de bois qui se tenait majestueusement devant elle comme la monture hors du temps du juge perché à son sommet.

Elle se souvint tout à coup d'un rêve de la nuit d'avant où ce monstre d'ébénisterie se liquéfiait pour la submerger de sa masse brune.

Perdant tout contact avec l'instant présent, elle avait maintenant des visions des plantations, des bouteilles cachées sous les bâches d'arrosage, de Rocket, des beaux moments qu'elle avait passés du temps où ils étaient trois dans leur petite maison au Village, à jouer avec le Réseau comme des gamins qui viennent d'apprendre un nouveau juron.

Puis ces images du passé se mêlèrent à ses propres prédictions sur la mort de Lars et d'Hedfield. Elle se souvint du malaise qu'elle avait ressenti alors qu'elle cachait à Jonathan qu'elle pouvait parfois percevoir l'avenir, et à Frederick qu'elle avait reconnu son ancien amant Hedfield lorsqu'il sortait de son entretien avec Jonathan.

Il ne lui avait pas adressé un seul regard, mais il devait bien savoir qu'elle habitait ici, et qu'une ramasseuse qui revient du travail là où habite également Jonathan

Andrews ne peut être que Lara Donnadiou elle-même, cette femme qu'il a jadis chérie. Mais, volontairement ou non, il ne l'avait pas remarquée.

Elle sentit que dans un autre monde, un juge impatient commençait de la rappeler à l'ordre. Mais, perdue dans des limbes, elle percevait que quelque chose tentait de se révéler aux tréfonds de la connaissance.

Elle résista à l'appel du monde réel, courant virtuellement dans les couloirs de son inconscient à la recherche de cette vérité. Elle se souvint qu'à l'époque où elle était en école de droit et qu'elle avait l'habitude de parcourir le campus main dans la main avec Hedfield, ils adoraient démarrer clandestinement les appareils électromagnétiques du laboratoire que personne ne surveillait en-dehors des heures des cours.

Un jour qu'une nouvelle machine était arrivée pour un usage que seuls les étudiants en physique connaissaient, Hedfield l'avait prise à pleines mains et avait fait semblant de lui transférer ses capacités cérébrales pour lui donner l'espoir d'avoir la même note que lui un jour. Elle avait fait semblant de s'en vexer, et il avait alors eu une de ses phrases les plus marquantes.

« Si j'étais un grand scientifique, je dédierais ma vie à prouver par des mots ou des chiffres que l'amour que j'ai pour toi, même divisé par deux, est plus grand que la somme de tous mes autres sentiments. »

Un peu par plaisanterie, et un peu aussi pour ne pas passer pour éperdument romantique, il avait modéré son propos en ajoutant qu'il était convaincu que l'amour pouvait être le véhicule de l'ensemble des capacités cérébrales, comme s'il s'agissait d'une langue commune, un cri de ralliement à tous les sentiments.

C'était assez ironique compte tenu qu'une fois leurs chemins séparés, Hedfield n'avait pas cherché à renouer contact avec elle. Et puis il y avait eu Frederick, et la relation qu'elle avait entretenue avec Hedfield s'était estompée aux titres des amours de jeunesse. Mais aujourd'hui, elle se sentait de nouveau étudiante, de nouveau amoureuse, et savait qu'elle devait établir un lien important entre cette petite phrase d'Hedfield et ce qui était en train de lui arriver dans le monde réel.

La voix pressante du juge se fit plus consistante, perçant presque la frontière entre ses songes et le procès, qui semblait appartenir à une dimension inférieure tant il paraissait banal.

Comme si une voix muette le lui avait suggéré à l'oreille de son inconscience, elle se mit à considérer la force dont elle faisait preuve depuis le début du procès comme

extraordinaire. Elle était froide et objective, comme si son âme elle-même s'était élevée au-dessus des réalités, détachée de son corps pour pouvoir en extraire la vérité.

Ces trois derniers jours, elle avait vécu des moments très difficiles et elle était transportée soudainement dans une affaire judiciaire du plus haut degré d'importance et dont elle n'avait littéralement pas la force de gérer les implications émotionnellement.

Et pourtant... elle avait une force titanesque, comme si une entité lui en donnait des quantités phénoménales depuis soixante-douze heures.

Hedfield lui-même lui avait confié le poste, pressentant qu'il n'allait pas pouvoir jouer son rôle à l'accusation.

Et soudain, elle comprit pourquoi Hedfield l'avait choisie, et pourquoi, malgré son indéniable inexpérience de la justice, elle parvenait tout de même quasiment à maintenir l'équilibre des forces.

Hedfield l'avait vraiment aimée, et sans être un grand scientifique, il venait de démontrer qu'il avait raison : l'amour peut vraiment être le véhicule de la compétence.

Car il n'y avait plus de doute, cette aptitude dont elle faisait preuve avait peut-être pour base une vocation, mais elle ne venait pas d'elle.

Sitôt que l'évidence l'éclaira de ses rayons éblouissants, elle sentit la dimension supérieure se retirer, se vider d'elle-même comme un ballon mal gonflé. Elle crut entendre la voix muette de nouveau lui parler pour lui dire « je t'aime », puis elle s'éteignit pour de bon.

L'atmosphère qui s'était construite autour de son moment de panique fut aspirée par un géant invisible et, en un éclair, elle se retrouva légèrement haletante dans la Magna Justitia qui lui apparaissait floue à cause du vertige qui s'était emparé d'elle. Il lui sembla que le juge avait crié, mais il s'adressait maintenant à elle avec un ton empreint d'inquiétude et paraissait prêt à appeler l'assistance médicale.

- Madame ? Est-ce que tout va bien ?

Elle leva doucement la tête. Il l'avait appelé « madame ». Elle enchaîna des phrases économes en énergie et aussi pleines de sens que possible.

- Excusez-moi. Un léger malaise. La fatigue, sans doute. Mais ça va.

Elle n'était pas tout à fait sûre de ce qui venait de se passer : avait-elle toujours recélé au fond d'elle-même le trésor qu'elle déterrait juste de son esprit, depuis le jour où Hedfield s'était livré à son accès de philosophie romantique ?

Ce qui était certain, c'est que c'était bien son ancien compagnon qui lui avait fait ce cadeau. Mais maintenant il semblait plus loin que jamais, comme si le fil qui l'avait toujours reliée à lui depuis ses études avait cassé. Et puisqu'elle n'avait rien d'autre à faire, elle jeta un œil sur ses notes et reprit le cours de ses pensées aussi bien qu'elle le pût, essayant vainement de contrôler la faiblesse de sa voix.

- Je voudrais maintenant prier l'honorable juge Reynolds de reconsidérer l'implication de la Firme dans la mort de Marvin Fessler, décédé à l'âge de cent-trente-trois ans à l'hôpital de l'UGT des suites d'une intoxication par un produit comestible Eberhardt.

Les responsables médicaux n'ont pas officiellement pointé Eberhardt du doigt dans les causes de la mort, car la victime avait récemment survécu à un infarctus à un âge très avancé. Néanmoins, ce décès, en plus des soixante-treize autres cas d'empoisonnement avérés, sont d'une importance suffisante pour constituer un chef d'accusation à part entière.

La panique était passée, mais Lara se rendit compte avec désolation que le ton qu'elle adoptait se faisait de plus en plus suppliant. Le silence de Prescott était éloquent : elle ne représentait plus un risque pour ses affaires.

- J'espère avoir démontré l'ironie du slogan de la Firme, « quatre siècles de services rendus à l'humanité ». Monsieur le juge, cette partie de ma plaidoirie est terminée. Aussi, si vous le permettez, j'aimerais disposer d'une suspension.

Le juge allait répondre lorsque les portes de la Magna Justitia s'ouvrirent dans un vacarme d'enfer. Un messenger la traversa en grandes enjambées pour aller livrer une enveloppe au juge. Il repartit sans attendre qu'il l'ait lue.

Lara s'assombrit : avant même que Reynolds n'en ait déchiré l'en-tête, elle savait ce qu'ils allaient apprendre. Elle avait un désagréable sentiment de déjà-vu rapport à cette autre enveloppe que Reynolds avait ouverte pour déclarer qu'elle était la nouvelle avocate de l'accusation.

Quand bien même elle comprenait maintenant pourquoi « il » l'avait choisie, ce moment lui paraissait aussi peu réel que le songe le lui ayant fait comprendre.

- Jerry Hedfield a perdu la vie il y a environ dix minutes. Cela me semble une occasion appropriée, quoique extrêmement funeste, pour accorder la suspension que maître Donnadiou demandait tantôt. Une conférence de presse sera donnée par les huissiers dans vingt minutes. La séance est levée pour une heure.

\*  
\*\*

## LE QUOTIDIEN DE SÉLINI

Numéro 1489 du trente-et-unième jour du mois de mai 2554

**LA UNE** --- Le procès « Gouvernement de l'empire terrien contre Firme Eberhardt », tel qu'il est officiellement nommé, aura connu décidément bien des rebondissements. Le sujet fait son retour à la une de votre quotidien pour en exposer les détails avec plus d'aise.

**09:15** --- Le troisième jour des débats commence avec une sixième session. L'appel du juge, la veille, à une clause spéciale du code pénal permettant l'écourtement d'une procédure légale, a bien entendu poussé l'avocate de l'accusation, mademoiselle Lara Donnadiou, à la plus extrême concision. Son plaidoyer a du même coup pris des airs d'énumération, ce qui a beaucoup déplu aux critiques socio-juridiques les plus avisés comme Dijana Mihaljević dont les incriminations mordantes ont fait le tour de l'Empire quelques heures seulement après leur publication. À son corps défendant, l'avocate au cœur de tous les questionnements sur la légitimité actuelle de la justice s'est donc restreinte à une liste ni exhaustive ni vraiment objective sur des responsabilités de la Firme, apparemment sélectionnées aléatoirement mais surtout souvent fallacieuses aux dires de son adversaire, maître Lambert Prescott.

**09:35** --- À peine un quart d'heure après le début de sa plaidoirie, maître Donnadiou est prise d'un malaise qui la contraint au mutisme pendant une durée approximative de deux minutes. L'inquiétude emplit la salle avant qu'elle reprenne pleinement connaissance. Du moins en

apparence, car elle demande aussitôt à ce que l'audience soit suspendue au prétexte que cette partie de sa plaidoirie est terminée. À ce moment précis, la cour reçoit la nouvelle comme quoi Jerry Hedfield, inspecteur et avocat au long cours que mademoiselle Donnadiou remplaçait, est décédé.

Jerry Hedfield avait été hospitalisé avant-hier, ayant été victime d'un attentat qui l'avait laissé dans un état critique. C'est lui qui aurait dû mener l'accusation et qui s'est vu remplacer par mademoiselle Donnadiou conformément aux instructions préventives qu'il avait laissées en cas de problème.

On ignore encore qui sont les responsables de cet acte terroriste, ainsi que ses motivations, bien que la situation politico-judiciaire actuelle nous permette de formuler toutes sortes de suppositions. Une enquête est en cours.

À la tombée de cette information, le juge Angus Reynolds a décidé de suspendre la séance pour une durée d'une heure, et d'organiser une conférence de presse exceptionnelle au sein même du Tribunal.

L'ensemble de ces éléments est encore plus surprenant à la lumière de la relation que Jerry Hedfield et Lara Donnadiou ont entretenue du temps de leurs études, ainsi qu'elle nous le révèle lors de la conférence, visiblement encore sous le choc.

« Hedfield et moi avons été très proches avant que chacun de nous ne se lance dans une voie professionnelle différente. C'est quelqu'un qui m'a beaucoup appris et c'est à lui que je dois d'être présente ici aujourd'hui. Sa perte m'attriste énormément. »

Le malaise de l'avocate, à peu près simultané au moment précis où son ancien compagnon perdait la vie, a bien sûr éveillé des soupçons plus ou moins fondés sur la prescience de la jeune femme, à propos de laquelle elle émet évidemment des réserves.

« Je n'ai pas d'aptitude paranormale. Mon malaise a été causé par la fatigue, rien d'autre. Qu'il ait eu lieu au moment où Hedfield est décédé n'est qu'une pure coïncidence. »

**10:40** --- Le procès reprend pour sept heures sans interruption. C'est le début de la descente aux enfers pour maître Donnadiou dont les arguments sont exprimés avec de moins en moins de conviction jusqu'à ce qu'une ultime objection de maître Prescott la pousse à demander une nouvelle fois la suspension de la séance. Comme on peut s'y attendre, il s'agit cette fois d'une suspension définitive.

Malgré ce dernier jour infortuné qui nous rappelle douloureusement à l'absence complète d'expérience de maître Donnadiou, la somme des éléments présentés à la cour pendant ces trois jours constitue un nombre conséquent de chefs d'accusation dont la Firme Eberhardt pourrait avoir à répondre.

La décision du juge Reynolds, qui dans cette affaire d'ampleur exceptionnelle représente le jury à lui tout seul, est attendue à vingt heures et sera télédiffusée en direct. Pour les deux parties, il est enfin temps de prendre un peu de repos dans l'attente du jugement.

\*  
\*\*

Dans les appartements du Tribunal, tous les locataires ont les yeux rivés sur leur écran. Tous, sans exception. Il n'y a pas non plus beaucoup d'exceptions dans les familles à travers tout l'Empire car la décision de Reynolds signifiera peut-être le plus gros bouleversement interplanétaire depuis sa création.

En cette soirée symbolique, il n'est pas rare qu'un enfant demande à son père pourquoi on doit discuter de détruire l'empire Eberhardt alors que l'Empire Terrien, qui souffre de son influence, a justement le pouvoir de faire taire la malheureuse dynastie à jamais.

Et généralement, le père ennuyé essaiera d'expliquer à son enfant que ce n'est pas si simple, que le juge doit considérer l'intérêt de tout le monde et imaginer ce qui va se passer s'il prend telle ou telle décision.

Et si l'enfant, curieux, demande encore à quoi servent tous ces gens qui parlent pendant si longtemps à la télévision, le père répondra que ce sont les avocats, en quelque sorte les conseillers du juge, ceux qui présentent un raisonnement contraire l'un à l'autre pour que le juge soit sûr de favoriser le bon côté. Le juge est le gardien de l'équilibre, mais c'est une mission trop lourde pour qu'il s'en charge seul.

Il n'y a pas d'enfant avec Jonathan et ses compagnons pour mettre des mots candides sur leurs questions, mais leurs esprits confus en sont remplis. Friedrisch et Jonathan sont assis sur leur lit et Lara s'est assoupie, la tête sur les genoux de Frederick. Il lui caresse la tête alors que des songes désagréables la font s'agiter dans un sommeil médiocre.

Dans cinq minutes, il sera vingt heures. Le silence est tendu, chargé d'une angoisse interplanétaire. On n'ose imaginer que le juge partage ce désarroi tandis qu'il tourne peut-être toute l'affaire dans son esprit pour la dernière fois. Il n'y a pourtant personne de mieux placé que lui pour percevoir les tentacules invisibles et menaçants de l'opinion des masses. Car si c'est bien lui qui va rendre « le Jugement », ce sera ensuite à son tour d'être jugé, d'être au coeur des questionnements.

N'importe qui dans sa position serait l'objet de controverses, et la plupart des gens ont du mal à voir une preuve d'altruisme dans sa décision de ne pas désigner de jury.

Le jury, ce serait une poignée d'épaules supplémentaires pour porter ce fardeau, mais pour les foules, ça serait aussi synonyme d'une justice du peuple. Angus Reynolds le sait : quelle que soit sa décision ce soir, sa carrière touche à sa fin. Peu importe qu'il ait un milliard de partisans quand d'autres milliards composent l'opinion. Sur tous ces gens, combien ruminent l'idée de le dénigrer de leur prose dans une presse opportuniste ? Combien même caressent l'idée de l'assassiner ?

Un homme peut supporter le regard de la haine, mais pas un millier de regards quelconques.

Toute la journée, la télévision interplanétaire a diffusé des informations aussi variées que variables en véracité. N'importe quoi du moment que le procès court sur les ondes. Ces cinq dernières minutes, un animateur récitait avec émotion l'éloge funèbre de Jerry Hedfield, qui était à l'en croire un homme fondamentalement bon et un avocat de génie qui resterait le modèle de nombreuses générations de néophytes du Barreau.



En contrepoint à cette reconnaissance médiatisée, un jingle visuel s'ensuivit pour effectuer une transition entre l'épithète journalistique et un plan de la tribune du juge Reynolds encore vide.

En l'espace d'un court fondu, l'image d'une journaliste occupa l'avant-plan, donnant l'illusion qu'elle se tenait dans les airs, le dos contre la chaire du juge. Son arrivée était imminente, et la journaliste était visiblement chargée d'y aller de son petit commentaire pour faire patienter les téléspectateurs.

Au bout d'une minute ou deux, un bruit de foule monta en fond sonore et la journaliste s'interrompit pour expliquer que le juge venait de s'annoncer. Elle disparut dans le même fondu artistique, laissant l'immense chaire au centre de l'image.

Et le juge arriva et s'assit. On admira son visage reposé et impassible, les uns parce qu'ils ne comprenaient pas comment on pouvait l'être en une telle occasion, les autres parce qu'ils savaient que ce n'était qu'une façade.

Frederick réveilla doucement Lara qui s'assit contre lui.

Au bout d'un moment qui parut l'éternité, Reynolds se râcla la gorge et commença.

« Nous avons pris notre décision de justice sur l'affaire de l'Empire terrien contre la Firme Eberhardt. Nous avons pris connaissance du plus d'opinions externes qu'il nous était humainement possible et nous pouvons affirmer en notre âme et conscience que nous sommes au plus proche de l'objectivité absolue qu'il ne nous sera jamais possible de l'être.

Nous avons entendu les incriminations portées contre maître Donnadiou. Nous avons entendu celles qui dénonçaient l'indélicatesse de maître Prescott. Nous en avons respectivement pesé l'importance et cela a influé de façon notable sur notre interprétation des éléments apportés par chacune des parties.

Nous avons pleine conscience que l'argumentaire présenté par mademoiselle Donnadiou ne donne qu'une vague idée de ce qu'une plaidoirie issue de l'expérience aurait pu présenter. Aussi, dans un souci d'équilibre, nous avons étayé du mieux que nous avons pu ses démonstrations par les résultats d'enquêtes qu'il nous a été donné de lire.

Nous réalisons aussi que trois jours de débats sont très loin d'être suffisants, et qu'une telle affaire ne saurait être convenablement traitée en moins de quelques mois.

De tous les chefs d'accusation portés contre la Firme Eberhardt, et qu'il serait fastidieux de lister ici, seuls la moitié environ ont été considérés recevables. Quand à ceux dont la Firme est rendue coupable, ils sont les suivants : négligences en milieu professionnel dangereux, négligences dans la conscience scientifique - en l'occurrence dans la répression des mutations d'*Electus Sandrae* dont la dangerosité a été attestée et ignorée volontairement -, dissimulation de faits à l'égard du Tribunal Global, maltraitance des employés et homicides involontaires.

En conséquence, les sanctions et compensations suivantes seront appliquées.

Dans la première catégorie, la Firme est condamnée à verser cent mille nouveaux Euros à chacune des familles où un empoisonnement par un produit Eberhardt a été prouvé, plus trois millions de nouveaux Euros aux familles touchées par la mort d'un proche causée plus ou moins directement par la Firme ces quinze dernières années, en l'occurrence les familles de Lars Angelson, Jesus Marquez, Abdallah Assoud, Marvin Fessler et Andres Koriček.

D'autre part, en qualité de dommages et intérêts, dix pour cents des employés de la Firme Eberhardt parmi les plus lésés, soit environ trois millions d'entre eux, ont été sélectionnés pour être libérés de leurs obligations professionnelles. Ceux qui étaient issus de familles Appelées ne doivent dorénavant plus être considérés comme tels sous peine de sanctions restant à définir.

Enfin, la Firme Eberhardt est condamnée à doubler le salaire de ses employés pendant un an. Les autorités du Tribunal Global sont tenues responsables de l'application de cette décision qui pourra évoluer au gré des plaintes déposés par des tiers qui estimerait qu'elle doit s'appliquer à eux. »

Une fois sa tirade énoncée, le juge se leva comme il s'était assis et disparut dans l'arrière-plan. Ce geste marqua les esprits d'autant plus qu'il cassait la magie du spectacle, qui de toute façon était terminé. En cet instant, l'Humanité était suffoquée. C'était tout ?

- C'est tout, constata Friedrisch.
- Bravo, Lara, fit Jonathan.
- Bravo pour quoi ? répliqua-t-elle. Je suis à des années-lumière d'avoir fait ce qui était convenu.
- Et à des années-lumière de ce que les gens s'attendaient à te voir faire, insista Friedrisch.
- Les gens... qu'en savent-ils, de ce que je pouvais faire ?

Frederick restait silencieux.

## 17. Repartir

Dix jours plus tard, Jonathan était dans sa chambre du Village hortissien dont il n'avait même pas eu le temps de s'habituer au calme. Il y avait amené son ordinateur portable et passait le temps en faisant défiler les actualités. En réalité, il occupait ses doigts pendant que son esprit tournait tout seul.

Il faisait partie - comme ses compagnons, d'ailleurs - des Libérés, comme la presse les appelait. Ces employés chanceux qui étaient libres comme personne de faire ce qu'ils voulaient. Ceux d'où émanait en ce moment le plus de liesse dans l'Univers. Mais Jonathan ne partageait pas leur joie. Il avait passé très peu de temps dans la Firme Eberhardt, mais il y avait vécu le pire.

Justice avait été rendue, mais quelle justice ? Celle qui partageait les hommes en quatre vingt dix pour cents de jaloux des dix autres pour cents ?

La satisfaction de l'Homme passe par la considération individuelle parmi les siens, et pas par une décision massive qui en traite un grand nombre également pour laisser le reste dans l'ombre. Il comprenait pourquoi Lara s'en sentait responsable : elle avait failli et la justice qui s'était ensuivie de son échec était bancal.

Jonathan espérait sincèrement dans l'intérêt de l'Humanité que des coups d'éclat comme celui qu'il venait de vivre n'avaient que pour but de briser la glace malsaine de l'incompréhension et laissaient augurer l'entendement à l'échelle de l'homme plutôt que de l'Homme.

L'impact s'en était ressenti jusque dans leur petit groupe. Lara avait d'abord dormi quasiment sans interruption pendant deux jours. Trois jours après la fin du procès, elle avait commencé de boire plus que de raison, abusant de son droit d'accès à la Ville, et il commençait d'être dangereusement habituel de l'entendre rentrer très tard et sans discrétion dans sa chambre, complètement saoule.

Friedrich était morose comme jamais. Frederick, craignant sans doute que la discussion n'amène à rien dans ce contexte, préférait travailler, histoire de garder ses distances le temps que les choses se tassent. Jonathan avait essayé de le convaincre que cela ne servait à rien de risquer sa vie dans les plantations alors qu'il n'y était pas obligé, mais il avait dû se faire une raison : le chef de maison n'avait nulle part où aller pour le moment.

Il ruminait justement cette masse d'évènements en regardant sans les voir les titres de presse qui passaient sous son regard. Il n'y voyait pas d'issue non plus, sans savoir que la solution venait à lui à ce moment précis.

On frappa à la porte.

Il répondit d'entrer.

C'était Lara. Les traits un peu usés par l'alcool, des cernes impressionnants sous les yeux, mais l'air serein et souriante pour la première fois depuis ce jour où elle s'était réconciliée avec Frederick et qui paraissait maintenant si loin.

- Je peux te parler cinq minutes ?
- Bien sûr, répondit-il d'un ton engageant en mettant son ordinateur de côté. Mais je crains de n'avoir qu'une chaise à t'offrir.

Elle tira la chaise de sous le petit bureau, la tourna et s'assit en face lui.

- Frederick et moi, on a discuté... On pense qu'il faudrait qu'on aille sur Terre, et là... je sais pas. Il pense que j'ai une vocation d'avocate. J'ai fini par le croire, mais j'ai bien envie de commencer par le bas, cette fois. Les affaires pangalactiques, plus jamais.
- Bien sûr.
- Enfin, je te dis ça, mais... On verra sûrement sur place. Le problème ici, c'est Sand. Je ne crois pas qu'on puisse prendre de bonnes décisions quand une plante malade s'insère dans tes pensées pour les partager avec d'autres personnes.
- Je le pense aussi.
- Et toi, tu as réfléchi à où tu veux aller ?
- Je n'ai pas arrêté d'y penser, mais comme toi, je n'arrive pas à être sûr de ce que je veux. À chaque fois qu'une décision me paraît la meilleure, je me dis : et si c'était Sand qui me la suggérerait ? C'est idiot, mais...
- Tu veux venir avec nous ?

La proposition de Lara le prit de court. Pourtant, il n'avait jamais aussi certain de la réponse à fournir à une question. Il rit.

- Absolument, Lara. Merci d'avoir proposé.
- On a prévu de partir dans une semaine. Si ça ne te convient pas...
- C'est parfait.

Un silence s'installa, que Jonathan pensa bon de briser.

- Alors, ta nouvelle carrière, tu as eu de quoi la préparer ?
- Oui, grâce à Hedfield. Les affaires sur lesquelles il travaillait au moment de sa mort ont été partagées entre les membres d'un cabinet terrien, et j'ai eu le droit - à titre « exceptionnel » du fait de ma position - de prendre l'une d'elles en charge.
- C'est sur quoi ?
- En fait, c'est une grosse affaire, mais il y aura des dizaines d'autres avocats dessus parce que la masse des éléments est colossale.

C'est une organisation terroriste connue pour être le berceau de tous les contestataires politiques et religieux, des ressortissants non Terriens et même de quelques fonctionnaires évincés qui voient dans les armes le seul moyen de se rendre une vraie justice. C'est le chouchou des médias car on sait jamais pourquoi elle frappe et leur revendication est généralement attendue avec fébrilité.

- Hé, tu n'es pas en train de plaider.
- Excuse-moi, fit Lara en souriant.
- On sent que tu es faite pour ça. C'est quoi, le nom de ce cartel ?
- Anharis.

Certes, Jonathan avait vécu bien des choses sur Hortissia. Il y avait trouvé un travail, perdu un ami, s'en était fait d'autres, et fait indirectement partie du procès le plus court et le plus important de la planète. Les limites qu'il connaissait de la réalité avaient été autant de fois ébranlées. Plusieurs fois, il avait ressenti l'écroulement de sa raison.

Mais à l'évocation de ce nom, l'émotion qu'il sentit naître dans ses entrailles était cent fois plus grande.

- Jonathan ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il lui fallut un moment avant de pouvoir prononcer un mot.

- Lara, on peut gagner le procès.
- Jonathan... commença-t-elle en fronçant les sourcils.
- Je sais que le procès est terminé mais on va avoir besoin de le remettre en route.

Et il entreprit de lui expliquer ce qui lui était arrivé le jour de la mort de Lars : son séjour à l'hôpital, sa fugue, sa « visite » chez monsieur Eberhardt lui-même, sa prise en charge par des gorilles, les archives, la lettre A. Anharis.

Quand il eut terminé, Lara était aussi enthousiaste que lui.

- Tu crois que tu peux avoir accès à ce dossier ?
- C'est mon droit d'avocate. J'y vais tout de suite. Oh, Jonathan, tu dois être le messie de Thémis !

Avant qu'il ait pu demander de quoi elle parlait, elle l'embrassa sur la joue et partit en trombe.

Dans le salon, elle croisa Frederick qui revenait de son ramassage et se dirigeait vers la salle de bains. Réconciliés ou pas, il eut droit au même traitement, à savoir un baiser rapide qui le laissa coi.

- Lara ?
- Euh, ne le prends pas mal, expliqua Jonathan à sa place. Je ne veux pas te gâcher la surprise mais je pense que les choses vont bien s'arranger.
- Comment ça ?
- Je préfère ne rien dire tant que ce n'est pas sûr.
- Bon, d'accord. En tout cas, ça fait du bien de la voir comme ça. Elle t'a parlé de ?...
- Oui. Je m'incrusterai avec joie.
- C'est cool, ça.

Frederick n'avait pas vraiment l'esprit à converser, et c'était visible. Mais cette fois-ci, Jonathan insista.

- Dis, je me posais une question.
- Hm ?
- Lara et toi... je veux dire...
- Te fatigue pas, je sais exactement ce que tu te demandes. Si notre relation va pouvoir se relever des dommages causés par Sand.

C'est un peu tôt pour le dire, mais je suis convaincu que la réponse est oui. On se donne une seconde chance, parce que Sand nous a quand même rendu un grand service, c'est de nous montrer les bienfaits de l'honnêteté. Se mettre sur la gueule parce qu'on a découvert les choses qu'on s'était cachées pour le bien de l'autre, ce serait puéril.

Surtout que partant de là, on a les mêmes torts tous les deux. Disons que partir pour la Terre nous permettra de repartir sur des bases saines.

Jonathan acquiesça.

- Je me demande quand même, poursuivit Frederick, pourquoi les effets télépathiques de Sand n'ont pas été un sujet de débats au procès.
- C'est simple. C'était contre l'intérêt de Prescott de pointer du doigt une des dérives de Sand, mais il aurait facilement pu objecter sur le raisonnement de Lara si elle s'en était servi, puisque le Réseau a toujours été dans l'intérêt des travailleurs plutôt que de la société. Et puis elle manquait de temps.
- Ça se tient. Bon, tu m'excuses mais j'ai une douche sur le feu.
- Alors dépêche-toi avant qu'elle se transforme en sauna.
- Ha, bien vu, gamin.

\*  
\*\*

À l'heure du repas, Friedrich, Frederick et Jonathan étaient installés à la table, silencieux, attendant Lara. On craignait qu'elle ne revienne pas tout à fait sobre, mais Jonathan savait que ce ne serait pas le cas. Plus maintenant. Du salon en-dessus d'eux leur provint une sonnerie discrète.

- Ah, fit Frederick, un e-mail. Je reviens.

Une minute plus tard, il descendait son ordinateur portable avec le sourire.

- C'est un message de Lara pour nous, annonça-t-il. Je vais vous le lire.

Et voici ce que disait le message.

« Les garçons.

Le procès n'est pas perdu !

Grâce à Jonathan, j'ai pu établir un lien possible entre Anharis, l'organisation terroriste sur laquelle porte ma première affaire, et la société Eberhardt.

Il vous donnera les détails de l'histoire si vous y tenez, mais voici ce que j'ai découvert : dans les archives de la société Eberhardt, il y a tout un dossier sur Anharis qui rapporte - tenez-vous bien - au moins douze cas de collaborations directes entre les deux cartels. Visiblement, la Firme se servait d'Anharis comme réseau de mercenaires pour modeler les rapports de force à son avantage.

C'est peut-être un peu abstrait pour vous, mais ce dossier peut avoir plus de poids dans la décision du juge que tout ce que j'ai pu déblatérer !

En parallèle, j'ai aussi accéléré l'enquête sur l'attentat de Hedfield. Je me trompe peut-être, mais je suis convaincu qu'Anharis a aussi à y voir.

J'ai dû jouer des coudes, mais Reynolds m'a accordé une audition privée par téléphone ce soir. Ne m'attendez pas, je dormirai en Ville. Portez-moi un toast et mettez la télévision sur SpaceTV à neuf heures demain matin, parce que si les choses ont changé, c'est là que vous le saurez ! »

- Ah bah merde, lâcha Friedrisch.
- Qu'est-ce que tu as encore fait, toi ? demanda Frederick à Jonathan.

Et Jonathan, pas peu fier, raconta son histoire une deuxième fois.

\*  
\*\*

« Et maintenant, chers téléspectateurs, nous allons interrompre nos programmes pour vous faire écouter le juge Angus Reynolds. Oui, celui-là même qui vient de trancher dans la gigantesque affaire « Empire terrestre contre Firme Eberhardt » ayant favorisé la Firme de renom, au prix de compensations d'un certain poids puisque John Eberhardt a été condamné à perdre dix pour cents de ses salariés et à payer des dommages et intérêts conséquents à ses plus grandes victimes.

Le juge Reynolds a annoncé aujourd'hui vouloir réviser son jugement à la lumière d'éléments nouveaux, et a jeté son dévolu sur notre chaîne pour rendre sa décision publique. Sans plus attendre, on écoute le juge Reynolds dans une interview en direct de notre correspondante sur Hortissia, Evelynn Dion. Evelynn, c'est à vous. »

« Oui, merci, Stan. Nous sommes en effet en direct sur Hortissia avec le juge Reynolds. Monsieur Reynolds, est-il vrai - et surtout conforme à la procédure - que la déclaration que vous allez faire réviser officiellement votre décision d'il y a huit jours ? »

« Vrai, oui. Conforme à la procédure, non. Mais il faut savoir se jouer des règles quand la justice est l'enjeu. »

« Vous ne craignez pas que cette façon de faire vous attire des ennemis ? »

« C'est même une évidence. Mais je suis prêt aux conséquences. Dans une profession comme la mienne, si vous n'entamez pas votre fin de carrière dans un



souci total d'intégrité, l'argent de la retraite se transforme en argent sale. Cela serait un peu ironique du fait que c'est un crime que j'ai de nombreuses fois condamné. Et puis, ne nous voilons pas la face : des ennemis, j'en ai déjà et ils ne se comptent pas sur les doigts de la main. »

« Très bien, alors nous vous écoutons. »

« Hier soir, l'avocate de l'accusation, maître Donnadiou, a sollicité une entrevue téléphonique privée et soutenait que des informations primordiales avaient été portées à sa connaissance. Je l'ai donc entendue. Maître Donnadiou disait avoir fait usage de son droit en tant qu'avocate à accéder aux archives Eberhardt, et en a retiré un dossier dont elle m'a fait parvenir une copie. L'entrée traite en substance de la collaboration entre la Firme Eberhardt et l'organisation terroriste Anharis. »

« Comment Maître Donnadiou a-t-elle eu accès à ce dossier ? »

« Par le biais d'un informateur dont elle a préféré taire le nom. »

« Cela ne renforce-t-il pas la suspicion d'une preuve artificielle ? Comment avez-vous pu prouver à distance qu'elle était authentique ? »

« C'est bien sûr le doute que j'ai levé tout de suite. Mais il se trouve que le dossier contient un contrat indessignable qui déclare lier John Eberhardt aux bons services du cartel Anharis pour une durée de douze ans.

Il a ensuite suffi de décrypter l'équivalence de la griffe dans le Registre des Signatures Nouvelles qui répertorie automatiquement les indessignables, et il est apparu que la signature était authentique. *A fortiori*, l'ensemble du dossier l'est donc également, sans compter qu'une semaine, c'est beaucoup trop peu pour constituer une preuve artificielle de cette ampleur. »

« Comment expliquez-vous qu'elle n'ait pas surgi plus tôt si l'accusation y a toujours eu un accès libre ? »

« Selon toutes les lois de la probabilité, Eberhardt a été dénoncé par un de ses employés de confiance qu'il aura placé aux archives. »

« Si mes informations sont justes, cet élément nouveau vous a mis sur une piste fructueuse puisqu'en l'espace d'une nuit, vous avez trouvé deux chefs d'accusation supplémentaires à porter sur le compte du président-directeur-général de la grande Firme. »

« Officiellement, seulement un. En ce qui concerne le second, j'attends la validation par mes enquêteurs d'un instant à l'autre. Mais il est déjà avéré, en effet, qu'Anharis a piraté les systèmes bancaires interplanétaires pour provoquer une inflation profitable à la Firme.

La crise qui s'en est ensuivie a par exemple permis à Eberhardt de confondre Chris Domian, son premier conseiller, qu'il considérait comme gênant. Il a pu le congédier légalement, mais de manière tout à fait intéressée et sur la base d'un crime, ce qui constitue de fausses justifications aggravées à un licenciement. »

« On m'annonce qu'une missive arrive justement pour vous... La voici. Chers téléspectateurs, le juge Reynolds est maintenant en train d'ouvrir publiquement une troisième enveloppe de première importance depuis le début du procès.

Je vous rappelle que la première désignait mademoiselle Donnadiou comme remplaçante de l'inspecteur Hedfield après qu'il eut subi un attentat, et dont la mort devait être annoncée deux jours plus tard par la deuxième enveloppe. Celle-ci, quant à elle, pourrait bien avoir un impact équivalent qu'on espère néanmoins plus heureux. Voilà, monsieur Reynolds a visiblement terminé sa lecture, aussi je me tourne de nouveau vers lui. Alors, monsieur Reynolds, de quoi s'agit-il ?

« L'autre chef d'accusation dont nous parlions il y a quelques instants vient de m'être confirmé. J'ai sous les yeux le résultat d'une étude balistique qui démontre qu'Anharis est également à l'origine de l'attentat contre l'inspecteur Hedfield. Je pense qu'à ce stade, il est inutile de préciser à nouveau les mandataires des terroristes. »

« En effet. Cela vous conforte-t-il dans la décision dont vous allez nous faire part ? »

« Il ne s'agit pas d'une condamnation plus grave encore, mais il est clair que monsieur Eberhardt est indéniablement coupable de crimes de grande gravité, et il n'est plus besoin de saisir la justice pour leur donner un panache bien superficiel.

Au vu des éléments qui ont été apportés, John Eberhardt est condamné de façon non négociable à la prison à perpétuité et l'ensemble de ses conseillers seront mis en examen sous huitaine.

Tous ses employés sont libérés. La planète Hortissia est déclarée sous jachère judiciaire, c'est-à-dire *terra nullius* pendant cent ans, et plus si la nature n'a pas eu le temps d'y reprendre ses droits.

Le patrimoine d'Eberhardt ira à l'empire, dont la moitié servira au financement de l'agriculture sur les systèmes exoplanétaires exploitables.

L'intégralité des textes de loi de l'Empire terrestre entérinés sous l'influence de la Firme devront être révisés par une assemblée spéciale et seront compilés dans une toute nouvelle constitution de l'Empire. Voilà ma décision révisée. »

Le couperet était tombé. La journaliste laissa une pause pour accentuer la tirade du juge, et elle méritait de l'être. Voici la sentence que les peuples de l'empire attendaient, celle qui devait changer le monde connu, le remettre à zéro.

- Eh bien, chers téléspectateurs, reprit-elle les yeux brillants, je crois que voici le dossier Eberhardt clos définitivement. Attendez-vous à une après-midi chargée sur notre chaîne, puisqu'on annonce un documentaire de deux heures sur la lignée Eberhardt, leur succès et leur chute, de nombreuses entrevues et beaucoup de ragots tels que vous les aimez sur SpaceTV. À vous les studios !

## 18. Départir

C'est Jonathan qui eut l'honneur d'ouvrir le champagne. Un peu à l'étroit, il manqua d'éborgner Friedrich mais le bouchon alla buter contre la cloison de la navette derrière lui.

- Applique-toi, la prochaine fois, lui lança-t-il. J'ai toujours rêvé de porter un bandeau sur un œil comme les pirates de la Terre jadis.
- Ce n'est pas parce que tu as tes deux yeux que ça t'en empêche, répondit Lara de loin.

Jonathan et ses amis avaient pris la première navette en direction de la Terre. La première d'une très longue série puisque des milliers de vaisseaux étaient apprêtés aux frais de John Eberhardt qui se révéla extrêmement généreux à titre posthume.

Lorsque les militaires chargés de son arrestation s'étaient présentés, ce n'est pas Eberhardt qu'ils avaient trouvé mais son cadavre gisant dans une mare de sang. Voilà une mort que personne n'allait regretter, et qui avait une saveur de justice vengeresse pour toutes ses victimes ayant parfois vu la mort de près, même si le plus souvent elle ne faisait que flotter au-dessus des plantations, vaporeuse et malsaine.

La mort était une impression qui montait d'Hortissia comme une odeur de pourriture, et ils furent nombreux à ne s'en rendre compte qu'en la quittant, au moment même de traverser son atmosphère à deux cent fois la vitesse du son.

Les scientifiques pensaient que Sand ne faisait plus partie de la nature, et envisageaient même de le classer dans un règne biologique à part dans lequel on pourrait mettre toutes les abominations que l'Homme tirait de la nature.

Et comme il n'est pas de force terrestre plus forte que la Vie, Sand mourrait. Déjà après une semaine d'activités réduites, la prolifération animale était notable. Sand était partout, remplissant les couloirs végétaux mal entretenus qui la contenaient jusque là.

Elle s'était répandue comme sous l'effet de ces réactions chimiques qui provoquent l'expansion soudaine d'un produit, mais déjà elle se décomposait. La planète n'avait pas attendu pour commencer de se purger de ce poison contre-nature que l'espèce humaine lui avait distillé dans les veines pendant quatre siècles.

Alors que Jonathan traversait les distances interplanétaires au même bord que ses amis en direction d'un futur plus prometteur, il se souvint, un peu nostalgique, de son premier jour dans les plantations. Si proche, et pourtant une vie l'en séparait.

**FIN**

*6 juin 2016 - 18 janvier 2017 pour l'écriture  
19 - 23 janvier 2017 pour la relecture  
Merci à Alex et Rado pour la re-relecture <3  
12 - 20 février 2018 pour la re-re-relecture*

## *Table des matières*

[1. Débuter](#)

[2. Rencontrer](#)

[3. Quitter](#)

[4. Choisir](#)

[5. Travailler](#)

[6. Statuer](#)

[7. Compulser](#)

[8. Débattre](#)

[9. Perdre](#)

[10. Confronter](#)

[11. Découvrir](#)

[12. Trouver](#)

[13. Douter](#)

[14. Juger - premier jour](#)

[15. Juger - deuxième jour](#)

[16. Juger - troisième jour](#)

[17. Repartir](#)

[18. Départir](#)